



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



22



FR 4150

240

210

210

700

210

700



22



FR 4150





, C. R. M.

JÉRUSALEM

DÉLIVRÉE.

2 Volumes.



Tasso, Torquato. F.R. 450

JÉRUSALEM

DÉLIVRÉE.

POÈME DU TASSE.

NOUVELLE TRADUCTION.

TOME SECOND.

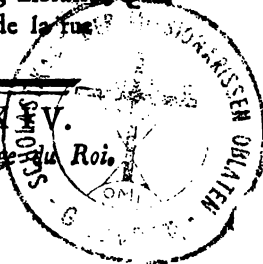


A P A R I S ,

Chez J. B. G. MUSIER, fils, Libraire, Quai
des Augustins, au coin de la rue
Gift-le-Cœur.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



PQ4642

F21L4

1774

v.2



LA

JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.



CHANT XI.

TOUT occupé de l'assaut qu'il méditoit, Godefroi faisoit préparer les machines guerrières , quand le solitaire

Tome II,

A

2 LA JÉRUSALEM

l'aborde & le tirant à l'écart , d'un ton imposant & majestueux lui tient ce discours : » Seigneur , tu armes contre So-
» lime les forces de la terre , mais tu ne
» commences pas par où tu dois com-
» mencer.

» Cherche , dans le ciel , du secours
» & de l'appui ; invoque avant tout la
» céleste milice ; elle seule peut t'obte-
» nir la victoire ; c'est à elle que tu
» dois la demander : que les Prêtres re-
» vêtus de leurs augustes ornemens mar-
» chent les premiers , & que leur pieuse
» harmonie porte jusqu'au ciel nos hom-
» mages & nos vœux. Vous chefs au-
» gustes d'une sainte entreprise , donnez
» l'exemple à vos soldats & qu'ils s'a-
» vancent sur vos traces «.

Bouillon applaudit au pieux solitaire :
» Mortel chéri des cieux , lui répond-
» il , je veux suivre tes conseils : pen-
» dant que je rassemble les chefs , toi
» va trouver les Pontifes Guillaume &

D É L I V R É E. 3

» Adhémar , & tous trois ordonnez la
» pompe de cette auguste cérémonie «.

Le lendemain , dès le lever de l'aurore , le vieillard réunit les Pasteurs & les Prêtres dans le lieu consacré au culte de l'Eternel : les Prêtres revêtent de longs habits de lin , les Pontifes ceignent la mître & prennent des ornemens tissus d'or & de soie.

Pierre s'avance le premier : dans ses mains est l'étendard redouté que le ciel même révère : les Prêtres distribués sur deux lignes égales le suivent d'un pas grave & lent ; le front humilié , d'une voix suppliante , ils forment un double concert : Guillaume & Adhémar ferment ces lignes & marchent parallèlement.

Bouillon patoît seul après eux : les chefs le suivent deux à deux ; les soldats marchent ensuite chacun à son rang. Ainsi sortoient de leurs retranchemens les peuples unis pour venger leur commune croyance. La trompette ne

4 LA JÉRUSALEM

faisoit point entendre ses sons belliqueux; tout, dans leurs chants, respiroit la piété.

Ils t'invoquent, ô Pere tout-puissant !
& toi Fils égal au Pere & toi qui les unis tous deux par les nœuds d'un éternel amour ! ils t'implorent, ô Vierge secourable aux mortels, Vierge mere d'un Homme-Dieu ! & vous troupe brillante, chefs subordonnés de l'immortelle milice, & toi fidèle précurseur devant qui s'humilia la majesté d'un Dieu.

Ils reclament ton secours, ô toi qui fondas, qui soutiens cette chaire d'où les Pontifes tes successeurs répandent sur l'univers les trésors de la grace & ouvrent les portes du salut : & vous qui annonçâtes aux mortels étonnés un Dieu vainqueur du trépas, & vous qui pour attester ce miracle prodiguâtes votre sang & votre vie.

Soyez-nous propices, vous dont la

D É L I V R É E. 5

langue ou les écrits enseignèrent aux humains le chemin qui conduit au ciel. Et toi favorite de Jésus-Christ , toi qui fus choisir le sort le plus heureux , & vous qui renfermées dans un asyle solitaire ne connûtes que Dieu pour époux , & vous encore femmes généreuses qui par un effort plus sublime , bravâtes les supplices & la fureur des tyrans.

Tels étoient les chants des Chrétiens : dans leur marche , leurs rangs se prolongent & se déploient ; d'un pas tardif & lent ils s'avancent vers ce mont couronné d'oliviers dont le nom est si cher à l'univers : il s'étend à l'orient de Solime & n'en est séparé que par la vallée de Josaphat.

Les vallons , les collines , les grottes profondes retentissent de leurs chants ; de mille côtés l'écho les répète : il semble qu'une harmonie cachée anime les antres & les bois : partout on entend résonner le nom de Jésus & le nom de Marie.

A 3

6 LA JÉRUSALEM

Du haut de leurs remparts , les Infidèles en silence contemplent un spectacle qui les étonne. Cette marche lente & mesurée , ces humbles accens , ces rits inconnus , cette pompe étrangere fixent leurs regards : enfin ils poussent des cris profanes : le torrent , la vallée , la montagne mugissent de leurs outrages & de leurs blasphêmes.

Mais ces outrages & ces cris se perdent dans les airs ; semblables au vain gazouillement des oiseaux : envain des traits sifflent , ils ne peuvent arriver jusqu'aux Chrétiens. Rien ne trouble leur pieuse mélodie , rien ne dérange l'ordre de cette pompe auguste.

Sur la cime de la montagne , ils élèvent l'autel où doit s'immoler la grande victime : des deux côtés brûle une lampe toute éclatante d'or & de lumiere. Guillaume revêt de nouveaux ornemens & se recueille dans un respectueux silence : il élève ensuite la voix , s'accuse

lui-même & présente à l'Eternel des actions de grace & des prieres.

Les Prêtres & les chefs sont à genoux autour de l'autel : la foule plus éloignée a les regards attachés sur le Pontife : enfin le mystere est accompli : „Partez“, dit Guillaume, & la main étendue il bénit le peuple prosterné. Pleins d'une sainte ferveur & les chefs & les soldats retournent vers le camp.

Godefroi rentre dans sa tente suivi d'un nombreux cortège : il invite les principaux guerriers à sa table ; il veut que le vieux Comte de Toulouse y soit assis vis-à-vis de lui.

Après un repas sobre & frugal : „De-
 „ main , dit Bouillon , aux premiers
 „ rayons de l'aurore vous ferez prêts pour
 „ l'assaut : demain sera un jour de pei-
 „ nes & de combats : allez apprêter vos
 „ armes & réparer vos forces “.

Les chefs se séparent : bientôt la trompette guerrière annonce que tout

8 LA JÉRUSALEM

doit être sous les armes au retour du soleil. On travaille, on s'apprête ; enfin la nuit avec le silence amène le sommeil & suspend les fatigues.

L'aurore luttoit avec les ombres & les premiers feux du jour n'avoient point frappé les portes de l'orient : le bœuf d'un pas tardif ne traçoit point encore ses pénibles sillons ; l'oiseau dormoit sous le feuillage, le pasteur dormoit, les troupeaux dormoient aussi : le chasseur ni les chiens ne troubloient point encore le silence des bois, quand tout-à-coup la trompette appelle les combats & de ses sons guerriers épouvante les airs.

Mille cris répètent aussi-tôt, aux armes ! aux armes ! Godefroi se lève ; il ne revêt point sa cuirasse accoutumée, il ne prend point son lourd bouclier : il n'a que l'armure & l'habillement d'un simple fantassin : Raymond le surprend dans cet équipage.

Il devine son projet : » Seigneur, lui

» dit-il , où est ta cuirasse , où sont tes
 » armes ? Pourquoi ce corps presque
 » nud ? Je n'aime point à te voir exposé
 » avec une si foible défense : tu n'aspi-
 » res sans doute qu'à une gloire com-
 » mune ?

» Eh ! que prétends-tu ? la palme d'un
 » soldat ? laisse aux autres ces vulgaires
 » exploits : qu'ils exposent , dans les
 » combats , une vie moins utile &
 » moins intéressante ? Toi reprends ton
 » armure & du moins , pour nous ,
 » prends soin de tes jours : tu es l'ame
 » du camp , le mobile de notre entre-
 » prise ; assure nos succès en conservant
 » ta vie.

Il se tait : » Sage & vertueux ami ,
 » lui répond Bouillon , quand Urbain
 » me ceignit cette épée dans Clermont ,
 » je ne promis pas au ciel de n'être que
 » Capitaine : par un vœu secret , je m'en-
 » gageai encore à combattre comme
 » simple soldat.

» Quand j'aurai mis toutes nos for-
 » ces en activité , quand j'aurai rempli
 » tous les devoirs d'un chef , j'irai sous
 » ces remparts acquitter un devoir non
 » moins sacré ; & sans doute Raymond
 » ne me défavouera pas. Que le ciel
 » veille sur ma vie , moi je ne puis
 » songer qu'à remplir mes sermens«.

Il dit ; & tous les Chevaliers François
 & ses deux freres suivent son exemple :
 les autres guerriers s'arment comme eux
 en fantassins. Cependant les Infidèles
 sont déjà sur la partie de leurs murs que
 bat le fougueux Aquilon & qui se replie
 vers l'occident.

Tranquilles sur les autres côtés que
 la nature a pris soin de défendre , ils
 réunissent dans ce seul point toutes leurs
 forces : Aladin y rassemble , & ses su-
 jets , & sa milice étrangere. Les enfans ,
 les vieillards viennent partager leurs
 travaux & lutter , avec eux , contre la
 fortune : ils fournissent à des bras plus

vigoureux , la chaux , le soufre , le bitume , les pierres & les flèches.

Le rempart est hérissé d'armes & de machines guerrières : là , le Sultan tel qu'un géant terrible élève son front menaçant : plus loin , paroît le Circassien tel qu'un bastion au milieu des crénaux. Clorinde est sur une tour & domine , & les assiégés & les assiégeans.

Sur ses épaules , pend un carquois ; la flèche est dans ses mains ; son arc est déjà tendu : dans cette attitude , elle attend l'ennemi au passage : telle jadis au sein des nues , on croyoit voir la fille de Latone lancer les traits & la mort.

Le vieux Monarque à pied court d'une porte à l'autre , fait apporter de nouvelles armes , fortifie les postes , voit tout , examine tout , encourage & rassure ses guerriers. Les femmes éprouvées vont dans les Mosquées implorer leur Prophète.

„ O Mahomet , s'écrient-elles , que
„ ton bras juste & redoutable brise la
„ lance du brigand François ! abbats ,
„ renverse , sous nos murs , l'impie qui
„ a tant outragé ton nom « ! Leurs pri-
res inutiles se perdent dans les airs &
leur Divinité n'entend point leurs cris
dans le séjour de la mort & de la
nuit éternelle. Cependant Bouillon fait
déployer ses enseignes & marcher ses
bataillons.

Toute son armée se développe sous
ses yeux : elle est sur deux colonnes qui
s'avancent obliquement vers les remparts.
Au centre sont ces machines qui recè-
lent dans leur sein la destruction & le
trépas.

La cavalerie est sur les derrières &
se répand dans la plaine pour prévenir
les surprises. L'attaque commence : les
flèches , les pierres volent de tous côtés :
la mort s'élance des machines meurtrie-
res & roule sur les remparts. Nombre

d'Infidèles expirent , nombre d'autres
fuyent & désertent les murs qu'ils de-
voient défendre.

Les Chrétiens impétueux courent &
se précipitent. Les uns de leurs bou-
cliers ferrés couvrent & défendent leurs
têtes ; les autres à l'abri des béliers
trouvent un asyle contre les pierres
qu'on leur lance : enfin ils arrivent au
fossé & tentent de le combler.

Le fond n'en est point couvert de li-
mon , ni baigné par les eaux ; bientôt
il est rempli , de fascines , de pierres
& de troncs d'arbres. L'audacieux Adraсте
s'y jette le premier & attache une
échelle à la muraille : ni les flèches, ni
le bitume bouillant qui pleut sur lui ne
peuvent l'arrêter.

Déjà ce fier Helvétien alloit toucher
aux crénaux ; en butte à mille traits ,
aucun n'avoit ralenti son ardeur : mais
tout-à-coup une pierre , énorme, mon-
strueuse, lancée par le Circassien , tombe
sur son casque & le renverse.

14 LA JÉRUSALEM

Le coup n'est point mortel , mais ses esprits en sont étonnés : sans connoissance , & presque inanimé , il presse la terre sous son poids immobile. D'un ton farouche & menaçant , Argant s'écrie : » Le premier est tombé , qui osera » le remplacer ? lâches guerriers , que » ne montez-vous à la brèche ? je vous » attends sans me cacher. Envain vous » vous couvrez , sous vos boucliers , » sous vos machines ; la mort vous y » atteindra comme des bêtes farouches » dans leur repaire «.

Il dit : mais ses outrages irritent les Chrétiens sans les rendre imprudens ; toujours soigneux de se défendre contre les traits & les fardeaux qu'on leur lance ; ils placent enfin au pied de la muraille le redoutable béliet. Déjà des poutres énormes armées de fer ébranlent les portes & font trembler les remparts.

Cependant les Infidèles , avec cent bras , roulent une pierre immense : elle tombe sur les boucliers pressés avec le

fracas d'une montagne qui s'écroule , les rompt , brise les casques & accable nombre de guerriers : la terre est couverte d'armes , de sang , de cadavres meurtris & déchirés.

Les Chrétiens irrités s'élancent & vont à découvert défier l'ennemi & les dangers. Les uns dresseient des échelles & y montent ; d'autres frappent les fondemens : déjà le mur croule & ouvre au milieu des ruines , un chemin à l'ardeur des assiégeans.

La brèche s'aggrandit sous les coups redoublés du bélier : les assiégés emploient toutes les ressources pour se défendre. Ils opposent des balles de laine aux efforts de la redoutable machine : cette matière molle & qui cède , les trompe & les amortit.

Cependant Clorinde a sept fois tendu son arc ; sept fois un trait a sifflé dans les airs & chaque trait a été ensanglanté. Ce ne sont point des victimes igno-

16 LA JÉRUSALEM

rées que choisit cette amazone ; elle les dédaigne , & sa fureur n'est fatale qu'à d'illustres têtes.

Le premier qu'elle atteint , c'est le fils du Roi d'Albion ; à peine s'est-il montré qu'il est frappé du coup funeste : sa main est percée malgré l'acier qui la défend. Inhabile au combat , il se retire & frémit plus de colere que de douleur.

Le Comte d'Amboise expire sur la crête du fossé : Clotaire sur l'échelle , reçoit dans le flanc une plaie mortelle : le Comte de Flandre est atteint au bras gauche au moment où lui-même travaille à faire mouvoir le béliet. Il veut arracher le trait qui l'a blessé , mais le fer reste dans la blessure.

L'imprudent Adhémar étoit spectateur du combat ; le trait fatal vole & lui perce le front : il y porte la main , un second trait attache cette main au visage. Il tombe & les armes d'une fem-

me s'abreuvent du sang d'un Pontife.

L'audacieux Palamède déjà touche aux crénaux & va s'élancer sur le rempart ; une septieme flèche l'atteint à l'œil droit & ressort sanglante derriere la tête. Il tombe & meurt au pied du mur qu'il voulut escalader.

Cependant Godefroi donne aux assiégés de nouvelles alarmes & forme une nouvelle attaque : il a fait conduire auprès d'une des portes la plus terrible de ses machines : c'est une tour de bois qui s'élève au niveau du rempart : dans ses flancs , elle porte des armes & des guerriers & roule sur un essieu mobile.

De son sein , partent des javelots & des flèches meurtrieres. Semblable à un vaisseau qui court à l'abordage , elle tente de s'attacher à la muraille ; mais les assiégés , avec des pieux , avec des haliebardes , l'attaquent & la repoussent. L'air est obscurci d'une nuée de flèches :

18 LA JÉRUSALEM

le trait revient heurté par un trait ennemi. Les Sarrafins tombent du haut des murs, comme les feuilles, ou comme les fruits, qu'abbatent la grêle ou la tempête.

Moins bien armés que les Chrétiens, ils éprouvent toujours une perte plus grande : éperdus, effrayés des coups qu'on leur porte, la plupart prennent la fuite; mais le fier Soliman reste immobile & retient avec lui les plus hardis : Argant accourt, arrache une poutre à la tour ennemie & s'en sert pour la repousser.

Clorinde vient aussi partager leurs dangers. Cependant les Chrétiens armés de faux longues & tranchantes, coupent les cordes auxquelles les balles de laine sont suspendues : elles tombent & livrent le mur, sans défense, aux efforts du bélier.

Battu de tous côtés, il s'ouvre & chancelle : Godefroi s'approche couvert de son bouclier : il voit Soliman def-

cendre au milieu des ruines pour en défendre le passage , pendant que Clorinde & le Circassien se tiennent sur le rempart : à cette vue une noble ardeur le transporte & l'enflamme.

Il se tourne vers son fidèle Sigier qui porte son arc & un bouclier moins pesant : » Donne-moi , lui dit-il , ces » armes plus légères ; je veux le premier » m'élancer sur ces débris : il est tems » qu'enfin quelque exploit glorieux si- » gnale mon audace «.

A peine il a parlé qu'une flèche siffle & l'atteint à la jambe : les nerfs sont déchirés ; il sent une douleur cruelle. O Clorinde , le coup part de ta main ; c'est à toi que l'honneur en appartient. Si ce jour ne fut pas pour les Sarrafins le jour de la mort & de la servitude , ils ne le durent qu'à toi.

Le héros , maître de sa douleur , ne ralentit point ses pas ; il monte sur les ruines , il appelle ses guerriers ; mais

enfin le mouvement aigrit sa blessure ; sa jambe plie & se dérobe sous lui : il est forcé d'abandonner l'attaque.

De la main il appelle le généreux Guelfe : » Je cède , lui dit-il , à la dou-
» leur ; commande à ma place : dans un
» moment , je reviens à toi «. A ces mots il s'élance sur un coursier , mais il ne peut dérober sa retraite aux yeux des siens & des Infidèles.

Avec lui disparoît la fortune des Latins : les assiégés sentent renaître leur vigueur ; leur espérance se ranime : l'audace des Chrétiens diminue ; leurs efforts sont moins rapides ; le fer languit dans leurs mains & le son même de la trompette s'affoiblit & s'éteint.

Bientôt sur les remparts reparoissent ces troupes que la crainte en avoit chassées : à la vue de la terrible Clorinde , l'amour de la patrie arme jusqu'aux femmes mêmes. Les cheveux épars , la robe retrouffée , elles accourent , elles

lancent des traits, des dards : pour défendre leurs murailles, elles ne craignent point d'exposer leur vie.

Guelfe le valeureux Guelfe tombe renversé : le sort l'a choisi entre mille guerriers & a dirigé contre lui une pierre lancée de loin. L'épouvante redouble parmi les Chrétiens & s'éloigne des Infidèles. Raymond est en même-temps frappé d'un même coup & va, comme lui, mesurer la terre.

L'intrépide Eustache est atteint sur le revers du fossé. Dans ce malheureux moment, les Sarrafins ne portent point un coup qui ne donne la mort, ou ne fasse au moins une cruelle blessure. Le Circassien qu'énorgueillit le succès élève une voix insultante.

„ Ce n'est point ici Antioche : vous
 „ ne trouverez point ici cette nuit dont
 „ l'ombre protégea vos artifices ; il faut
 „ combattre à la clarté des cieus &
 „ contre un peuple éveillé. Qu'est de-

22 LA JÉRUSALEM

» venue cette ardeur pour la gloire , &
» cette avidité pour le butin ? Lâches
» Chrétiens , ou plutôt femmes timi-
» des , un moment de fatigue vous
» épuise ; à peine l'assaut commence &
» déjà vous l'abandonnez « ?

Sa fureur se ranime : Cette vaste cité
qu'il défend n'est déjà plus un théâtre
digne de son audace. Il s'élance à tra-
vers les ruines des remparts & crie à
Soliman d'une voix de tonnerre.

» Soliman ! c'est en ce lieu , c'est en
» ce moment qu'on pourra décider de
» notre valeur : qui t'arrête ? que crains-
» tu ? je vais hors de ces murs chercher
» la gloire ; suis - moi si tu l'oses . Il
dit ; & tous deux à l'instant se précipi-
tent , l'un entraîné par la fureur , l'autre
conduit par l'honneur & piqué d'un
défi qui l'outrage.

Ils tombent sur les Chrétiens éton-
nés & surpris : tous deux jaloux de s'ef-
facer , ils égorgent les guerriers , ils

brisent , ils dispersent les boucliers & les casques ; coupent les échelles , abattent les béliers & de ces monceaux de ruines & de débris , ils élèvent un nouveau rempart à la place du rempart détruit.

Ces guerriers dont l'audace brûloit d'escalader les murailles , n'aspirent déjà plus à entrer dans Solime : sans force pour se défendre , ils cèdent au torrent qui les poursuit , & livrent à la rage des deux héros , leurs machines désormais inutiles & brisées.

Ces fougueux rivaux s'abandonnent à toute leur impétuosité : ils demandent des flammes , & déjà chacun d'eux armé d'une torche brûlante , marche à la tour de bois. Telles jadis on peignoit les filles de l'enfer sortant du Tartare , des flambeaux à la main pour bouleverser le monde.

Mais l'indompté Tancrede qui encourage ailleurs ses guerriers à l'assaut , voit enfin leur ravage & la flamme dé-

24 LA JÉRUSALEM

vorante. Soudain il vole pour arrêter leur fureur : sa valeur impétueuse les repousse ; les met en fuite & leur rend la terreur qu'ils avoient répandue parmi les Chrétiens.

Pendant que la fortune balance les revers & les succès, Godefroi est rentré dans sa tente : à ses côtés sont Baudouin & le fidèle Sigier. Ses amis affligés accourent & l'environnent. Dans l'impatience qui le presse, il veut arracher le trait funeste, le bois se rompt & laisse le fer dans la plaie.

Il veut qu'on emploie pour l'en retirer les moyens les plus prompts ; il veut que l'acier tranchant ouvre sa blessure : „ Rendez-moi , dit-il , aux combats , il ne faut pas que ce jour les „ termine sans moi “. Il dit & appuyé sur une lance , il offre sa jambe au fer qui va la déchirer. .

Déjà le vieil Hérotime né sur les bords de l'Eridan interrogeoit, pour le

guérit , son art & ses ressources : Hérotime connoît les plantes & leurs vertus , les eaux & leur usage : favori des Muses , il pouvoit chanter les héros & immortaliser leurs exploits ; mais il aima mieux consacrer ses travaux à une science plus obscure , & ne s'occupa qu'à rendre la santé aux mortels affligés.

Godefroi est debout , le regard serein & la tête immobile : Hérotime , les bras nuds , la robe retroussée , tantôt avec le secours des plantes , tente d'arracher le trait fatal : tantôt armé d'un fer mordant , il le saisit & l'ébranle ; essais inutiles , impuissantes ressources !

Le trait se refuse à son adresse , & la fortune est inexorable : à ses vœux ses efforts meurtriers ne font qu'accroître la douleur du héros. Enfin l'Ange qui veille sur Bouillon , touché de ses maux cruels , va cueillir sur le Mont Ida le Dictame , plante salutaire , dont la fleur a l'éclat de la pourpre.

La nature apprend aux chèvres sauvages à connoître les vertus de cette herbe bienfaisante : c'est elle qui les guérit quand la flèche du chasseur s'attache à leurs flancs & les déchire. L'Ange l'apporte à l'instant, & sa main invisible en distille le suc dans les eaux destinées à laver la plaie du héros.

Il y mêle l'onde sacrée de la fontaine de Lydie & l'odorante panacée : le vieillard en verse sur la blessure ; soudain le trait se détache de lui-même & sans effort : le sang s'arrête ; la douleur fuit, la vigueur renaît : » Ce n'est » point mon art qui te guérit, s'écrie » Hérorime, tu ne dois rien à mes soins.

» Je reconnois, à ce miracle, une céleste puissance : sans doute du haut » des cieux un Ange est descendu pour » toi ; prends tes armes : qui t'arrête ? » retourne à l'assaut ». Godefroi brûlant de combattre a déjà repris, sa lance, son casque & son bouclier.

Suivi de mille guerriers, il marche vers la cité : le ciel est obscurci d'un nuage de poussière qui vole sous leurs pas ; la terre tremble ; les ennemis, de loin, apperçoivent le héros & le reconnoissent : une frayeur foudaine les fait sit & les glace. Trois fois Godefroi élève la voix.

A cette voix altière, à ces cris qui les rappellent au combat, les Chrétiens sentent renaître leur audace : ils revolent au pied des remparts : mais déjà Sofman & le Circassien se sont retirés au milieu des débris & défendent obstinément le passage, contre Tancred, & contre sa troupe.

Godefroi arrive caché sous ses armes & d'un air terrible & menaçant il lance au Circassien une javeline foudroyante : le bélier n'imprime pas un mouvement plus rapide ; l'arme funeste vole avec un bruit affreux. Argant toujours intrépide présente son bouclier.

30 LA JÉRUSALEM

sous elle : on la soutient , on la relève ,
en attendant qu'on vienne réparer ses
ruines.

Godefroi veut qu'avant le jour elle
soit rétablie : il place tout autour des
gardes pour la défendre. Mais du haut
des remparts on entend le bruit des
marteaux & les cris des travailleurs :
mille flambeaux allumés , éclairent &
trahissent leur ouvrage.

Fin du onzième Chant.



LA
JÉRUSALEM
DÉLIVRÉE.



CHANT XII.

La nuit roule sur son char d'ébène ;
Elle tout veille encore dans le camp
dans la ville. Les Chrétiens conti-
nuent, dans l'ombre , leurs travaux &
ont une garde assidue : les Infidèles
fermissent leurs remparts , ébranlés,
s'écroulant , & en réparent les ruines.

Les uns & les autres donnent à leurs blessés les soins les plus attentifs.

Enfin on a pansé les plaies ; la nuit avance & les travaux avec elle : quelques-uns sont achevés , les autres languissent ; l'ardeur se rallentit : le silence & les ombres devenues plus épaisses invitent au repos ; mais il n'en est point pour l'amazone toujours affamée de périls & de gloire ; elle presse les travailleurs & ranime leur activité qui s'éteint. Argant l'accompagne & elle se dit en secret.

C'est bien aujourd'hui qu'Argant & le Roi des Turcs peuvent se vanter d'avoir fait des prodiges de valeur ; seuls ils ont osé sortir de Solime , se jeter au milieu des ennemis , & mettre leurs machines en pieces : & moi , loin des Chrétiens , à l'abri d'un rempart , j'ai combattu sans péril ! des coups heureux ont signalé mon adresse : voilà tous mes exploits & toute ma gloire. Est-ce donc là tout ce qu'une femme peut oser ?

Ah ! plutôt que de montrer une ame foible & timide , au milieu de tant de héros , que ne vais-je sur les montagnes , ou dans les bois , lancer mes traits aux bêtes sauvages ? Que ne vais-je reprendre les habits de mon sexe , & me cacher dans la retraite , si je ne puis égaler ces guerriers. Ainsi parle Clorinde , inquiète , absorbée dans ses pensées : enfin un grand projet s'offre à son idée ; elle sort de sa rêverie & se tourne vers Argant.

» Il y a long-tems , Seigneur , que
 » j'éprouve un mouvement inconnu qui
 » m'agite & m'enflamme : soit inspira-
 » tion de Dieu , soit erreur de l'homme
 » me qui se fait un Dieu de son desir ;
 » tu vois ces flambeaux qui brillent
 » hors du camp des ennemis , j'irai-là
 » le fer dans une main , une torche
 » dans l'autre , & je mettrai le feu à la
 » tour : mon projet une fois rempli ,
 » je laisse au ciel le soin de tout le
 » reste.

» Si le destin s'oppose à mon retour ,

34 LA JÉRUSALEM

» j'abandonne à tes soins mes fidèles
 » compagnes, & ce mortel vertueux qui
 » eut toujours pour moi la tendresse
 » d'un pere : fais reconduire en Egypte
 » ces infortunées que ma perte laisse-
 » roit sans secours & sans appui, & ce
 » vieillard accablé de ses malheurs &
 » du poids de la vie : au nom de Dieu,
 » Seigneur, souviens-toi de ma priere;
 » ce sexe & cet âge sont bien dignes de
 » ta pitié «.

Argant demeure interdit : il sent l'ai-
 guillon de la gloire qui du cœur de
 Clorinde passe dans le sien ; » Tu iras-
 » là, lui dit-il, & moi tu me laisserois
 » ici confondu dans la foule des guer-
 » riers vulgaires ? & tu crois que tran-
 » quille, loin du danger, je pourrois
 » contempler avec plaisir la flamme &
 » la fumée de l'incendie que tu aurois
 » allumé ? Non, non, si jusqu'ici j'ai
 » partagé tes périls, je veux encore te
 » suivre à la gloire ou à la mort.

» Ce cœur fait aussi-bien que le tien

» mépriser la mort & je fais comme
 » toi qu'il est beau d'échanger la vie
 » contre l'honneur — Tu en as donné ,
 » lui répond Clorinde , une preuve im-
 » mortelle dans cette sortie qui t'a cou-
 » vert de gloire : mais enfin je ne suis
 » qu'une femme & mon trépas n'est
 » point une perte pour la triste Jérú-
 » salem ; mais toi , si tu pérís , veuille
 » le ciel écarter ce malheur ! si tu pérís ,
 » qui restera pour défendre ses mu-
 » railles ?

» Envain , lui répliqua le guerrier ,
 » tu voudrois enchaîner mon ardeur
 » par de frivoles raisons ; je suivrai tes
 » pas si tu veux me guider : si tu le
 » refuses , je te devance « . Tous deux
 d'accord ils vont trouver Aladin qui les
 reçoit au milieu des plus sages de son
 conseil : » Seigneur , lui dit Clorinde ,
 » daigne écouter nos propositions , &
 » agréer notre dessein .

» Argant te promet de brûler la
 » machine ennemie & jamais Argant

» ne promet envain : j'accompagnerai ses
 » pas : nous attendons seulement que
 » la fatigue ait amené le sommeil «. Aladin lève les mains au ciel & des larmes de joie mouillent ses joues couvertes de rides : » Grâces te soient
 » rendues , dit-il , ô toi qui daigne encore abaisser tes regards sur tes serviteurs & sauver mon empire !

» Non il ne tombera pas puisqu'il lui
 » reste pour appui de si braves guerriers.
 » Mais vous , couple généreux , quels
 » bienfaits , quels présens pourront égal
 » er vos services ? Que la renommée
 » publie votre gloire & l'immortalise ;
 » que l'univers consacre vos noms &
 » vos exploits ; vous trouverez votre
 » plus noble récompense dans votre
 » action même : mais mon cœur reconnoissant ne s'acquittera qu'à demi ,
 » en vous offrant une partie de mes
 » Etats «.

Ainsi parle le vieux Monarque : il presse dans ses bras , tantôt Argant ,

tantôt Clorinde. Le Sultan ne peut plus
 dissimuler la noble jalousie qui l'anime :
 » Ce n'est pas envain , dit-il , que j'ai
 » ceint cette épée ; je marcherai avec
 » vous , ou du moins je suivrai de près
 » vos pas. — Quoi ! reprend Clorinde,
 » irons-nous tous à cette entreprise ? eh !
 » si tu viens , qui défendra Solime « ?

Argant lui préparoit un refus plus
 piquant & plus altier : mais Aladin le
 prévient & d'un front calme & serein :
 » Soliman , lui dit-il , nous connoissons
 » toute ta valeur ; jamais elle ne s'est
 » démentie : infatigable au combat , ja-
 » mais l'aspect du plus affreux danger
 » n'intimida ton courage.

» Tu pourrois encore te signaler
 » cette nuit , par des exploits dignes de
 » toi ; mais je ne crois pas que vous
 » deviez tous sortir à la fois. Il faut ,
 » pour rassurer un peuple alarmé qu'il
 » reste au milieu de nous , quelqu'un
 » des plus fameux guerriers. Je ne con-
 » sentirois pas même à laisser partir

38 LA JÉRUSALEM

» Argant & Clorinde dont le sang aussi
» mérite d'être épargné , si l'entreprise
» étoit moins utile , & si je pouvois la
» confier à d'autres bras.

» Mais cette tour funeste est environ-
» née d'une garde nombreuse ; pour
» l'attaquer avec succès , il faudroit en-
» voyer une troupe plus nombreuse en-
» core & la prudence le défend. Laif-
» sons donc partir ce couple illustre qui
» veut s'exposer pour la cause commu-
» ne : tous deux plus d'une fois ont
» couru de semblables hasards ; eux
» seuls feront plus que mille soldats :
» puissent-ils revenir vainqueurs dans
» nos murs !

» Toi Seigneur , tu dois aux soins de
» ta grandeur & à l'honneur de la cou-
» ronne de rester dans Sodome. Quand
» Argant & Clorinde auront allumé
» l'incendie ; car ils l'allumeront , &
» un pressentiment secret m'en donne
» la certitude , si l'ennemi les poursuit ,
» tu iras les sauver & les défendre «.

Ainsi parloit Aladin ; Soliman cède à ses conseils ; mais la tristesse est sur son front.

» Attendez , ajoute Ismen , attendez
 » pour sortir que la nuit soit plus avan-
 » cée : peut-être le sommeil triomphera
 » enfin de ces gardes qui veillent au-
 » tour de cette funeste machine. Moi
 » cependant je préparerai des matieres
 » enflammées , qui s'y attacheront & la
 » dévoreront toute entiere «. On adopte
 son avis & les deux guerriers vont at-
 tendre l'heure favorable à l'exécution de
 leur projet.

Clorinde pour dérober sa marche aux yeux des Chrétiens , quitte ses pompeux habits & sa brillante armure : elle revêt une cotte-d'armes noire , funeste présage de son malheur. Elle prend un bouclier sans éclat & un casque qui n'a ni cimier ni panache. Arsés est auprès d'elle , l'Eunuque Arsés qui la reçut au moment où elle respira le jour , & qui prit soin de son enfance.

Quoiqu'accablé de vieillesse , il s'est par-tout traîné sur les pas de l'intrépide guerrière : il lui voit changer son armure ; son cœur présage les dangers où elle va s'exposer ; il s'en afflige , il la conjure par ses cheveux blancs , par le souvenir de sa tendresse & de ses services , d'abandonner une funeste entreprise. Elle résiste à ses prières & à ses larmes.

» Cruelle ! lui dit-il enfin , puisque
 » rien ne peut fléchir ce cœur obstiné ,
 » il faut que je dévoile à vos yeux le
 » mystère de votre naissance : quand
 » vous connoîtrez qui vous êtes , vous
 » suivrez , à votre gré , ou mes conseils ,
 » ou l'ardeur qui vous entraîne «. Il pour-
 suit , & Clorinde les yeux fixés sur lui ,
 l'écoute en silence.

» Senape règnoit sur l'Ethiopie ; peut-
 » être y règne-t-il encore : il adore le
 » Fils de Marie & tout son peuple
 » l'adore comme lui. J'étois esclave
 » dans son palais & confondu avec les
 » femmes de la Reine , je servois cette

» Princesse : elle étoit noire ; mais sa
 » couleur n'altéroit point sa beauté.

» Senape l'aimoit avec fureur & sa
 » jalousie étoit égale à sa flamme : cette
 » funeste passion se nourrissoit dans son
 » cœur déchiré. Il la cachoit aux mortels ;
 » il auroit voulu la cacher au ciel même.
 » La Reine toujours sage , toujours
 » modeste vivoit dans le silence & dans
 » la retraite ; & faisoit son bonheur du
 » bonheur de son époux.

» Dans sa chambre étoit un tableau
 » de piété qui représentoit une histoire
 » touchante : on y voyoit une jeune
 » fille blanche comme la neige enchaî-
 » née près d'un dragon furieux : un ca-
 » valier perçoit le monstre qui nageoit
 » expirant dans les flots de son sang.
 » Devant ce tableau , souvent la Reine
 » humilioit son front , faisoit l'aveu de
 » ses fautes secrètes , versoit & des
 » larmes , & des prières.

» Cependant elle conçoit & met au
 » jour une fille d'une blancheur écla-

41 LA JÉRUSALEM

» tante : cette fille c'étoit vous. . . .
» à cette vue , elle se trouble & son
» cœur est étonné de ce prodige nou-
» veau : bientôt elle craignit la jalousie
» d'un époux soupçonneux : elle crai-
» gnit que cette couleur inconnue en
» Ethiopie ne fût pour lui la preuve
» d'un crime affreux ; & pour éviter sa
» fureur , elle résolut de vous cacher à
» sa vue.

» On lui offre à votre place une pe-
» tite Ethiopienne qui vient aussi de
» naître : les femmes de la Reine &
» moi nous étions les seuls qui eussions
» accès dans la tour où elle étoit ren-
» fermée : elle connoissoit mon zèle ;
» ce fut à ma fidélité qu'elle daigna
» confier le triste & cher dépôt dont
» elle étoit forcée de se séparer. Vous
» n'aviez point été plongée dans ces eaux
» que les Chrétiens appellent sacrées :
» l'usage d'Ethiopie recule cette céré-
» monie à un âge plus avancé.

» Les larmes aux yeux , elle vous remit

» dans mes bras , m'ordonna de vous
 » porter dans un pays lointain , & d'y
 » élèver secrètement votre enfance.
 » Qui pourroit vous peindre la dou-
 » leur de cette mere infortunée ? Com-
 » bien de fois elle vous serra dans ses
 » bras ? combien de fois elle répéta ses
 » tristes & derniers adieux ? vos joues
 » furent souvent arrosées de ses pleurs ;
 » souvent ses sanglots interrompirent
 » ses plaintes & ses regrets : enfin le-
 » vant les yeux au ciel : ô mon Dieu ,
 » dit-elle , toi qui sondes l'abyme des
 » ames , toi dont l'œil éclaire les replis
 » les plus secrets de mon cœur !

» Si ce cœur fut toujours pur , si ja-
 » mais le crime ne souilla , ni ma pen-
 » sée , ni mon lit , ah ! ce n'est
 » pas pour moi que je t'implore ! d'autres
 » fautes m'ont mérité tes dédains &
 » ton courroux. . . mais , ô mon Dieu ,
 » veille sur un enfant innocent , qu'une
 » mere déplorable est forcée d'arracher
 » de son sein ! que ma fille vive ; qu'elle

44 LA JÉRUSALEM

» ne tienne de moi qu'un attachement
» inviolable aux loix de l'honneur !
» qu'elle apprenne d'une autre à être
» heureuse & fortunée !

» Et toi céleste guerrier qui sauvas
» cette Vierge du serpent prêt à la dé-
» vorer , si j'ai devant ton image allu-
» mé de pieux flambeaux , si je t'ai
» offert de l'or & de l'encens , daigne
» t'intéresser à ma fille : sois son pro-
» tecteur & son asyle dans les dangers.
» Elle se tait à ces mots ; son cœur se
» ferme & se resserre & la pâleur de la
» mort couvre son visage «.

» Je vous pris entre mes bras , je vous
» baignai de mes larmes , & je vous
» emportai cachée dans une corbeille
» sous des feuilles & des fleurs. Je trom-
» pai tous les yeux : seul & sans confi-
» dent , je partis déguisé. Une sombre
» forêt me reçut ; là je vis venir à moi
» une tigresse ; l'œil en feu , la gueule
» béante.

» Plein de frayeur , je m'élançai sur

» un arbre & je vous laisse sur le gazon :
» le monstre s'approche & tourne sur
» vous ses sinistres regards : mais soudain
» il s'adoucit & oubliant sa férocité ,
» de la langue il vous caresse & vous flat-
» te , vous lui souriez & votre main inno-
» cente lui rend ses caresses.

» Enfin elle se couche auprès de vous
» & vous présente ses mammelles que
» pressent vos lèvres avides. Etonné ,
» confondu , je contemple ce prodige.
» Cependant l'animal qui vous voit
» rassasiée de son lait , s'enfuit & dis-
» paroît à mes yeux.

» Je descends , je vous reprends dans
» mes bras , & poursuivant ma route ,
» je m'arrête enfin dans une bourgade
» obscure : là je vous élevai à l'ombre
» du silence & du mystère. Ce fut-là
» que votre langue apprit à former les
» premiers sons , que vos pieds foibles
» & tremblans hasardèrent les premiers
» pas. L'astre qui mesure les mois avoit
» seize fois recommencé sa carrière de-

46 LA JÉRUSALEM

» puis que nous étions dans cet asyle.

» Déjà je touchois au déclin de mes
» ans , j'étois riche & chargé des tré-
» fors dont , en partant , la Reine m'a-
» voit comblé : je me lassai enfin d'er-
» rer dans une terre étrangere ; l'amour
» de la patrie se réveilla dans mon
» cœur : je voulus revoir mes amis ,
» les lieux qui m'avoient vu naître &
» vieillir dans mes propres foyers.

» Je pars , je dirige mes pas vers
» l'Egypte & je vous emmène avec moi :
» j'arrive aux bords d'un torrent , des
» brigands m'y surprennent ; la mort
» d'un côté , de l'autre une onde ra-
» pide & menaçante : que devois - je
» faire ? je veux me sauver & je ne
» puis laisser mon doux & précieux far-
» deau : je me jette à la nage : d'une
» main je fends les eaux , de l'autre je
» vous soutiens.

» Le torrent est rapide ; au milieu
» s'ouvre un gouffre profond où l'onde
» tourne & se replie sur elle-même : j'en

» approche , elle m'entraîne & va m'en-
» gloutir ; je vous abandonne alors : mais ,
» ô prodige ! l'eau se courbe sous vous ,
» ses vagues caressantes vous soutien-
» nent ; le vent qui la seconde vous
» porte sur la rive & vous dépose sur
» le sable. Moi-même , enfin , j'y ar-
» rive avec peine , haletant & fatigué.

» Je vous réchauffe dans mon sein.
» La nuit nous couvre bientôt de ses
» ombres & nous livre au sommeil :
» je vois , en songe , un guerrier terri-
» ble & menaçant ; il m'appuie sur le
» visage une épée nue , & d'un ton im-
» périeux , je te commande , me dit-il ,
» d'exécuter d'abord les ordres que te
» donna la Reine : Baptise cet enfant :
» elle est chérie du ciel & je dois veil-
» ler sur ses jours.

» Je la garde , je la défends ; c'est
» moi qui ai , pour elle , adouci les
» monstres des forêts & donné du sen-
» timent aux eaux : malheur à toi !
» si tu ne crois à un songe interprète

48 LA JÉRUSALEM

» des célestes volontés. Je repris mon
 » voyage ; né Mufulman , & tout plein
 » de ma croyance , je regardai mon
 » songe comme une vaine illusion.

» J'oubliai mes promesses & les prie-
 » res de la Reine : je laissai sur vos
 » yeux le bandeau de l'erreur & vous
 » fûtes élevée dans la loi de Mahomet.
 » Vous croissiez & bientôt votre auda-
 » ce intrépide dompta la nature & la
 » foiblesse de votre sexe : les armes à
 » la main , vous acquîtes de la gloi-
 » re , des trésors. Vous savez quels ont
 » été depuis vos destins ; vous savez que
 » fidèle à mes devoirs , ma tendresse vous
 » a toujours suivie dans vos courses guer-
 » rieres.

» Hier plongé dans un sommeil lé-
 » thargique , un songe offrit encore à
 » ma vue ce formidable guerrier : il porta
 » sur moi des regards plus sinistres , &
 » d'une voix terrible : Infidèle , me dit-
 » il , l'heure s'approche où Clorinde doit
 » changer de fort : malgré tes efforts ,

» elle fera à moi, il ne te restera que
 » ton désespoir. Il dit & d'un vol ra-
 » pide il s'élève dans les airs.

» Ce songe, ô cher & triste objet
 » de mes soins, ce songe vous menace
 » de quelque évènement funeste ! je ne
 » fais, mais peut-être le ciel ne veut
 » pas qu'on attaque la religion de ses
 » pères : peut-être le culte d'Ethiopie
 » est le culte véritable. Ah ! quittez, je
 » vous en conjure, quittez ces armes,
 » & retenez ce courage impétueux ». Il
 se tait ; des pleurs inondent ses joues :
 Clorinde demeure inquiète & rêveuse.
 La même vision avoit troublé son som-
 meil & alarmé son cœur.

Enfin reprenant un air calme & se-
 rein : » Je suivrai, lui dit-elle, une
 » croyance qui me paroît la vraie : toi
 » qui me la fis sucer avec le lait, pour-
 » quoi veux-tu élever aujourd'hui des
 » nuages dans mon ame ? je n'abandon-
 » nerai point mon entreprise ; je ne

50 LA JÉRUSALEM

» quitterai point mes armes : une pareille lâcheté déshonorerait Clorinde. Non , quand la mort se présenteroit à mes yeux sous la forme la plus affreuse , elle ne m'arrêteroit pas «.

Elle console ensuite le vieillard ; mais l'heure presse , elle part & va rejoindre le héros qui doit , avec elle , affronter les dangers. Ismén vient par ses discours exciter leur valeur déjà trop enflammée : il leur présente une composition de soufre & de bitume & un flambeau caché dans un vase d'airain.

Ils sortent enveloppés des voiles de la nuit , ferrés l'un contre l'autre , ils descendent le long de la colline d'un pas rapide & allongé. Déjà ils voient la machine ennemie qui s'élève dans les airs. A cet aspect leur courage s'enflamme , leurs cœurs s'embrâsent & semblent prêts à s'élancer sur cet objet fatal de terreur & de vengeance : ils brûlent

d'allumer l'incendie & de se baigner dans le sang; la garde s'allarme & pousse un cri.

Cependant ils continuent de s'avancer en silence : enfin la garde redouble & crie , aux armes ! aux armes ! ils ne se cachent plus , ils se précipitent , en un instant ils ont attaqué , frappé , enfoncé l'ennemi. Telle la foudre brille , éclate & tombe tout à la fois.

A travers mille bras , à travers mille coups , ils ont atteint la fatale machine : déjà le feu pétille dans leurs mains , déjà la flamme a faisi les alimens que lui prépara l'Enchanteur ; déjà elle s'attache à la tour & la dévore ; un tourbillon de fumée l'environne ; l'air en est obscurci & les étoiles en perdent leur clarté.

Le vent souffle , nourrit l'incendie & accroît la terreur ; le trouble & l'épouvante sont parmi les Chrétiens : ils courent aux armes , mais cette masse ,

52 LA JÉRUSALEM

énorme , redoutée , tombe & s'écroule ; un moment a détruit le fruit d'un si long travail.

Aux cris des sentinelles , à l'éclat de la flamme , deux escadrons sont accourus : Argant leur montre le front , Argant les menace : ce fera dans votre sang , leur dit-il , que j'éteindrai cet incendie. Cependant serré contre Clorinde , il recule pas à pas & se retire sur le sommet de la colline. Tel qu'un torrent gonflé par la pluie , la foule des Chrétiens se précipite sur eux , s'étend , les presse & les environne.

Mais la porte d'orée est ouverte ; Aladin y est avec ses guerriers pour y recevoir les deux héros vainqueurs & triomphans. Ils s'élancent , un gros de Chrétiens s'élance après eux : Soliman les repousse , ferme la porte ; mais il l'a fermée sur Clorinde.

Infortunée Clorinde , pour punir sur Arimon le coup qu'il t'avoit porté , tu
reviens

reviens sur tes pas , tu le punis , & ta vengeance fera la cause de ta mort ! Au milieu des ombres , au milieu de la mêlée , Argant n'a plus songé à l'amazone : il n'a senti que les périls dont il étoit entouré.

Enfin la guerriere a éteint sa fureur dans le sang de sa victime : elle se reconnoît , elle voit la porte fermée ; elle voit les Chrétiens autour d'elle & sa perte assurée. Cependant personne n'a les yeux sur elle ; un espoir soudain vient ranimer son cœur ; elle se glisse au milieu des ennemis & se perd dans la foule.

Puis à la faveur du trouble & de la nuit qui la couvre , elle se retire furtivement & s'éloigne. Tel raffaîlé du carnage , un loup se dérobe en silence à la fureur des Bergers : mais Tancrède l'a vue percer le malheureux Arimon ; il l'a vue , il la suit toujours attaché à ses pas.

Il veut se mesurer avec elle : au coup

qu'elle a frappé, il l'a prise pour un rival digne de lui. Elle va par d'obliques détours chercher une autre porte ; le héros la poursuit ; Clorinde se retourne : » O toi s'écrie-t-elle qui me » suis avec tant d'ardeur, que m'apportes-tu ? — La guerre & la mort.

» — La guerre & la mort ! tu l'auras » puisque tu la cherches ». Elle dit & l'attend de pied ferme : Tancrède abandonne son courfier ; aussitôt, le fer à la main & brûlans de courroux, l'un sur l'autre ils s'élancent ; tels combattent deux taureaux qu'anime un amour jaloux & furieux.

Généreux guerriers, vous méritiez un plus vaste théâtre ! le soleil du moins devoit éclairer vos exploits. O nuit qui les cachas dans le secret de tes ombres, souffre que je déchire le voile épais dont tu les couvris, & que je les fasse briller dans tout leur éclat aux yeux des races futures ! que leur gloire sorte de ton obscurité & vive éternelle-

ment dans le souvenir des mortels !

Ils ne savent , ni reculer , ni se couvrir de leurs armes : l'ombre & la fureur leur ôtent l'usage de l'adresse & de la ruse : leurs pieds sont toujours immobiles , leurs mains toujours actives : les épées étincellent l'une contre l'autre heurtées ; soit de la taille , soit de la pointe , leurs coups ne sont jamais sans effet.

La honte amene la vengeance , & la vengeance à son tour renouvelle la honte. Ils s'approchent , ils se serrent ; dans leur fureur ils se frappent avec la poignée de leurs épées , ils se choquent avec leur casque & leur bouclier.

Trois fois de ses bras vigoureux Tancrède pressa la guerrière ; trois fois elle se dégagea des liens dont il l'enchaînoit : liens cruels que formoit la rage & qu'amour eût rendu si doux ! ils s'attaquent une seconde fois avec le fer & l'un & l'autre le teint de son sang. Fatigués enfin & hors d'haleine , tous

deux s'éloignent & vont respirer un moment.

Leurs corps affoiblis , languissans , s'appuyent sur leurs épées & tous deux se fixent & se regardent : déjà l'aurore peignoit l'orient de ses couleurs & faisoit pâlir le front des astres de la nuit. Tancrède voit son ennemi baigné dans son sang ; lui-même est à peine blessé : son orgueil s'en applaudit. Misérables jouets de l'erreur ! nous nous livrons en aveugles au moindre espoir qui nous abuse & nous flatte,

Malheureux tu triomphes ! ah , quels tristes exploits , quelle funeste victoire ! chaque goutte de ce sang que tu vois couler , tes yeux la payeront d'un torrent de larmes ! les deux guerriers restent un moment immobiles & les regards attachés l'un sur l'autre : enfin Tancrède rompt le silence.

» Le sort devoit à notre valeur
 » un plus noble théâtre & des té-
 » moins de notre gloire ; mais puis-

» que le cruel nous refuse cette dou-
 » ceur , daigne , du moins , me révéler
 » ton nom & ta naissance. Permets que
 » vainqueur ou vaincu , je connoisse
 » celui qui doit honorer mon triomphe
 » ou ma défaite.

» — Tu me demandes un secret que
 » jamais je ne révèle à un ennemi : que
 » t'importe mon nom ? sache seulement
 » que je suis un des guerriers qui ont
 » embrasé la tour «. Tancrede à ces mots
 est transporté de fureur : » Barbare s'é-
 » crie-t-il , ton silence & ton discours
 » irritent également ma vengeance «.

A l'instant la colere se rallume & le
 combat se ranime : quel combat ! leurs
 forces sont éteintes , ils ne connoissent
 point l'adresse , il ne leur reste que la
 rage : ils se percent & se déchirent.
 Sanglans , couverts de blessures , ils ne
 tiennent plus à la vie que par leur fu-
 reur.

Telle on voit la mer Egée , lorsque
 les vents qui soulèvoient ses flots sont

rentrés dans leurs grottes profondes : le calme ne règne point encore sur son sein , & ses ondes obéissent toujours au mouvement dont elles furent agitées. Tels les deux guerriers , quoiqu'épuisés & sans vigueur , sentent encore l'impulsion de leur fureur première.

Mais enfin l'heure fatale qui doit finir la vie de Clorinde est arrivée : Tancrède atteint son beau sein de la pointe de son épée. Le fer s'y enfonce & s'abreuve de son sang , l'habit qui couvre sa gorge délicate en est inondé : elle sent qu'elle va mourir ; ses genoux fléchissent & se dérobent sous elle.

Tancrède poursuit sa victoire ; & la menace à la bouche , il la pousse , il la presse ; elle tombe : mais dans le moment un rayon céleste l'éclaire ; la vérité descend dans son cœur , & d'une Infidèle en fait une Chrétienne. D'une voix mourante , elle prononce en tombant ces paroles dernières.

» Ami tu as vaincu ; je te pardonne :

» toi-même pardonne à mon malheur
 » Je ne te demande point grâce pour
 » un corps qui bientôt n'a plus rien à
 » craindre de tes coups ; mais ayes pitié
 » de mon ame. Que tes prières ;
 » qu'une onde sacrée versée par tes
 » mains lui rendent le calme & l'innocence
 ». Ses tristes & douloureux accents
 retentissent au cœur de Tancrède,
 le pénètrent, éteignent son courroux &
 de ses yeux arrachent des larmes involontaires.

Non loin delà un ruisseau jaillit en
 murmurant du sein de la montagne :
 il y court, il remplit son casque & revient
 tristement s'acquitter d'un saint & pieux
 ministère. Il sent trembler sa main ,
 tandis qu'il détache le casque & qu'il
 découvre le visage du guerrier inconnu :
 il la voit , il la reconnoît ; il reste sans
 voix & sans mouvement : ô fatale vue !
 funeste reconnoissance !

Il alloit mourir ; mais soudain il rappelle
 toute ses forces autour de son

cœur : étouffant la douleur qui le presse, il se hâte de rendre à son amant une vie immortelle pour celle qu'il lui a ôtée. Au son des paroles sacrées qu'il prononce, Clorinde se ranime ; elle sourit, une joie calme se peint sur son front & y éclaire les ombres de la mort. Elle sembloit dire : le ciel s'ouvre & je m'en vais en paix.

Sur ses joues la pâleur des violettes se mêle à la blancheur des lys : elle fixe ses yeux éteints vers le ciel & soulevant sa main froide & glacée, elle la présente comme un gage de paix à son amant. Dans cette attitude, elle expire & paroît s'endormir.

A cet aspect, les forces que Tancrède avoit recueillies le quittent & l'abandonnent : il se remet tout entier sous la main de la douleur qui serre son cœur & le glace. La mort est sur son front & dans tous ses sens. Immobile, sans couleur & sans voix, rien ne vit plus en lui que son désespoir.

Les derniers liens qui arrêtoient son ame se brisoient l'un après l'autre : elle alloit suivre l'ame de son amante , quand le hafard ou le besoin amena dans ces lieux une troupe de Chrétiens.

Le chef reconnoît le héros à ses armes : il accourt ; il reconnoît auffi Clorinde & son cœur est percé de douleur. Sans la croire Chrétienne , il ne veut pas laisser ce beau corps à la fureur des bêtes farouches : il les fait porter l'un & l'autre sur les bras de ses soldats & marche à la tente de Tancrede.

Dans ce mouvement lent & tranquille , le guerrier ne reprend point encore l'usage de ses sens ; mais de foibles foupirs prouvent qu'il conserve un reste de vie. Le corps de son amante , immobile & glacé , porte par-tout l'empreinte du trépas. Enfin on les dépose l'un & l'autre dans une tente séparée.

Tancrede est entouré de ses fidèles écuyers qui lui donnent les soins les plus empressés & les plus tendres : déjà

62. LA JÉRUSALEM

ses yeux languissans se rouvrent à la clarté du jour ; il entend des voix confuses , il sent les mains qui pansent ses blessures ; mais son ame étonnée de se retrouver , doute encore de sa vie & a peine à s'assurer d'elle-même : ses regards errent autour de lui ; enfin il reconnoît & sa tente & ceux qui l'environnent.

D'une voix foible & douloureuse :

» Est-ce que je vis , dit-il ? est-ce que
» je respire ? mes yeux voyent-ils encore
» les rayons odieux de ce jour funeste ?...
» de ce jour qui éclaire mon crime &
» me reproche les horreurs que la nuit
» m'avoit cachées. Ah ! main cruelle ;
» honteux instrument de la mort , toi
» qui connois toutes les manières de
» la donner , pourquoi lâche & timide
» maintenant n'oses-tu trancher les derniers liens de ma coupable vie ?

» Perce donc aussi mon sein !

» déchire ce cœur infortuné ! : . . mais
» tu ne fais qu'être barbare & ce seroit

» un bienfait qu'une mort qui finiroit
 » mes douleurs ! je vivrai , triste & mé-
 » morable exemple d'un amour malheu-
 » reux ! objet d'horreur , oui une vie
 » traînée dans l'opprobre est le seul
 » supplice qui puisse égaler ton forfait.

» Je vivrai au milieu des remords ;
 » les ennuis seront mes compagnons &
 » mes bourreaux : errant , forcené , je
 » redouterai les ombres solitaires de la
 » nuit qui me rappelleront ma funeste
 » erreur : j'abhorrerai ce soleil dont les
 » rayons odieux m'ont révélé mes mal-
 » heurs & mon crime. Je me craindrai
 » moi-même & me fuyant toujours , je
 » me retrouverai sans cesse.

» Mais hélas ! en quels lieux sont
 » ces restes déplorables & chéris ? ce
 » qu'en a épargné ma fureur , peut-être
 » en ce moment , saigne sous la dent
 » cruelle des bêtes farouches ? ah mal-
 » heureux Tancrède ! les ombres ont
 » égare ta main ; mais c'est toi qui as
 » appris à ces monstres à déchirer ton

64 LA JÉRUSALEM

» amante : c'est à toi qu'ils doivent cette
» noble & sanglante pâture.

» O restes que j'adore ! j'irai , j'irai
» aux lieux où je vous ai laissés : je
» vous recueillerai pour vous posséder
» si vous y êtes encore. Mais si les bêtes
» sauvages les ont dévorés , je me
» livrerai moi-même à leur rage : leurs
» entrailles seront mon tombeau , comme
» celui de mon amante ; heureux
» si mes tristes débris s'y mêlent & s'y
» confondent avec les siens «.

Ainsi parloit cet amant désespéré :
on lui dit que l'objet de ses regrets
n'est pas loin de sa tente : un rayon de
joie se mêle aux ombres dont son front
est couvert : tel fuit l'éclair qui déchire
le sein de la nue. Il soulève , avec efforts ,
ses membres languissans , appésantis , & d'un pas chancelant , il se traîne
vers ce corps adoré.

Quand il voit sur ce beau sein la
cruelle blessure que sa main a faite ;
quand il voit ce visage décoloré , sans

D É L I V R É E. 65

éclat , mais serein encore & tel qu'un ciel
sans nuage dans l'obscurité de la nuit , il
tremble , ses genoux fléchissent & ses
fidèles écuyers le soutiennent à peine :

» O céleste beauté , dit - il , tu peux
» adoucir les horreurs du trépas , mais
» tu ne peux plus adoucir mon sort !

» O belle main , qu'en mourant elle
» me présenta comme un gage de paix
» & d'amitié ! dans quel état , hélas ,
» je te revois ! dans quel état suis-je
» moi-même ! Voilà donc les funestes
» & déplorables effets de ma rage ?
» barbare ! ta main cruelle a fait ces
» blessures ; tes yeux plus cruels encore
» les contemplent ?

» Ils les contemplent sans verser des
» larmes ? ... chère amante , je ne puis te
» donner des pleurs , mais je te don-
» nerai mon sang « ! A ces mots , fu-
rieux , désespéré , il arrache l'appareil
qui couvre ses plaies & les déchire :
son sang ruisselle , sa main alloit porter
les derniers coups ; mais il s'évanouit &

66 LA JÉRUSALEM

l'excès de sa douleur le salue de sa rage.

On le reporte sur son lit; on rappelle son ame fugitive & on l'attache à la vie. Cependant déjà la renommée a publié sa funeste aventure & ses cruels déplaisirs. Le pieux Bouillon accourt à sa tente, de fidèles amis y volent avec lui : mais ni les conseils du héros, ni les discours de l'amitié ne peuvent consoler ses douleurs.

Sa plaie saigne & s'aigrit encore sous les mains qui tentent de la guérir : mais le vénérable solitaire qu'une pieuse tendresse intéresse au sort de Tancrede, d'une voix sévère lui reproche sa foiblesse & son égarement.

» O Tancrede , Tancrede , combien
 » tu es changé ! que sont devenus ta
 » raison & ton courage ? Quel nuage
 » s'est épaissi sur tes yeux & les ferme
 » à la lumière ? Ce malheur que tu dé-
 » plores est un bienfait du ciel : n'en-
 » tends-tu pas sa voix qui te rappelle
 » sous sa loi du devoir ? ne reconnois-

» tu pas la main qui te marque la route
 » que tu as abandonnée ?

» Chevalier dégénéré, de vengeur de
 » Jésus-Christ , tu étois devenu , par
 » un indigne échange , l'esclave d'une
 » créature rebelle à son auteur : un
 » heureux revers punit ton erreur & te
 » rend à toi-même & à tes vertus : &
 » tu te refuses à la grâce qui t'appelle ?

» Tu te refuses, ingrat ! à la tendresse
 » du ciel , tu t'irrites contre lui. Mal-
 » heureux ! où cours-tu ? où t'entraîne
 » ton aveugle désespoir ? déjà tes pas
 » sont suspendus sur le précipice ; l'aby-
 » me va t'engloutir ; & tu ne le vois pas ?
 » au nom du ciel rentre dans toi-même ,
 » ouvre les yeux ; maîtrise enfin une
 » douleur qui te conduit à une double
 » mort «.

Il se tait : à l'idée d'une mort éternelle , Tancrède est saisi d'un saint effroi : son cœur s'ouvre aux douces consolations & ses transports diminuent. Cependant il gémit toujours ; sa langue

ne fait encore qu'exprimer ses plaintes & ses regrets : tantôt il se parle à lui-même , souvent il s'entretient avec Clorinde qu'il croit voir , du haut des cieux , se pencher vers lui pour l'entendre.

D'une voix foible & mourante il l'appelle quand le jour finit ; il l'appelle quand le jour commence : il l'invoque , il la pleure : telle pendant les nuits solitaires la triste Philomèle déplore la perte de ses petits que lui ravit un oïseleur inhumain & qu'un tendre duvet couvroit à peine. Les airs & les bois retentissent de ses plaintes. Enfin ses yeux se ferment un moment & le sommeil lui verse des pavots qu'il mouille de ses larmes.

Un songe lui offre l'objet de ses soupirs & de ses regrets tout brillant d'une céleste lumière & couronné d'étoiles : mais au milieu de cet éclat divin qui relève sa beauté , Tancrède retrouve les traits qui lui sont connus. Il lui semble que d'un air attendri elle essuie ses

larmes & lui dit : » Cher & fidèle amant,
 » contemple ma beauté, sois témoin de
 » mon bonheur , & que cette vue calme
 » tes regrets.

» C'est à toi que je dois ma félicité :
 » ton erreur m'a fait perdre une vic pé-
 » rissable , mais ta pitié m'a placée au
 » rang des immortels & dans le sein de
 » l'Etre suprême : une volupté céleste &
 » pure y comble mes desirs; c'est-là que je
 » t'attends: là dans les flots d'une éternelle
 » clarté , nos ames confondues jouiront
 » d'elles-mêmes & du Dieu qui fera leur
 » bonheur.

» Oui je t'y attends, cher Tancredé, si
 » toi-même tu ne te fermes pas la route
 » du ciel & si tu ne te laisses pas entraî-
 » ner à l'erreur de tes sens. Vis , & sois
 » sûr que je t'aime autant qu'il m'est per-
 » mis d'aimer un mortel ». Elle dit : ses
 regards s'allument du zèle qui l'enflam-
 me ; la douce consolation coule dans
 le cœur du héros. Clorinde se perd dans la
 clarté qui l'environne & disparaît à sa vue.

Tancrède se réveille la sérénité dans l'ame & s'abandonne aux soins fidèles qui le rappellent à la vie : cependant il ordonne qu'on rende à son amante les devoirs suprêmes : il ne put lui élever un superbe mausolée ; le ciseau n'anima point des figures destinées à pleurer sur sa tombe , mais du moins on choisit le marbre le plus précieux , & l'art en arrondit les contours.

Un nombreux cortège accompagna le cercueil avec des flambeaux funèbres : les armes de la guerrière furent attachées à un pin en forme de trophée. Dès le lendemain le héros surmontant sa faiblesse & maîtrisant sa douleur , alla pénétré d'un respect religieux visiter le lieu qui renfermoit cette dépouille auguste & chérie.

A la vue du tombeau qui possède la plus belle moitié de lui-même , il pâlit ; sa langue & ses sens sont glacés : ses regards s'attachent immobiles sur ce marbre funeste. Enfin un torrent de

pleurs s'échappe de ses yeux & d'une
voix qu'entre coupent les sanglots : » O
» tombe , s'écrie-t-il , ô cher & fatal
» objet qui renferme mon amante &
» que j'arrose de mes larmes !

» Non ce n'est point la mort qui
» habite dans ton sein ; ma Clorinde
» y vit encore & l'amour y vit avec
» elle : je sens , ah ! je sens des feux qui
» me sont connus ; ils sont moins doux
» qu'autrefois , mais toujours aussi brû-
» lans : ô tombe ! reçois mes soupirs ,
» reçois ces baisers mouillés de mes
» pleurs ; transmets-les à ces restes ché-
» ris que tu possèdes & que je ne puis
» plus embrasser !

» Sa belle ame n'en fera point offen-
» sée : le séjour qu'elle habite est inac-
» cessible à la colere & à la haine : elle
» pardonne à mon erreur , & cette idée est
» la seule consolation qui me soutienne
» au milieu de mes cruels ennuis. Elle
» sait que sa mort ne fut que le crime
» de ma main ; elle permet que ce

72 LA JÉRUSALEM

» cœur qui l'aima , l'aime encore jusqu'à son dernier soupir.

» Oui je l'aimerai jusqu'à mon dernier soupir. Heureux le jour qui finira mes douleurs ! plus heureux mille fois si dans ton sein mes cendres pouvoient se confondre & reposer avec les siennes ! réunis sur la terre , réunis dans les cieux , nous devrions à la mort un bonheur que nous refusâ la vie ! flatteuse espérance , ah que mon destin seroit glorieux , si tu n'étois pas une illusion !

Cependant des cris sinistres ont alarmée Solime sur le sort de Clorinde : bientôt des avis plus certains portent , dans toute la ville , la douleur & la désolation. Tout retentit de plaintes , de regrets & de gémissemens. On croiroit qu'un vainqueur furieux la détruit dans les fondemens , que le fer & la flamme ravagent les maisons & dévorent les temples.

Mais l'inconsolable Arsés attire sur

lui tous les regards : sa douleur profonde , concentrée , ne s'exprime point par des larmes : il fouille ses cheveux blancs de cendre & de poussière ; il se meurtrit le visage & déchire son sein. Cependant Argant s'avance au milieu de la foule éplorée.

» Clorinde n'est plus , s'écrie-t-il !
 » que n'ai-je pas fait , que n'ai-je pas
 » dit pour sauver ses jours ? Dès que je
 » me suis aperçu qu'elle étoit restée
 » au milieu des ennemis , j'ai voulu la
 » suivre & périr avec elle. Combien de
 » fois j'ai supplié votre maître de me
 » faire ouvrir les portes ? il a repoussé
 » ma prière , il a résisté à mes larmes &
 » j'ai été forcé de plier sous son pouvoir
 » suprême,

» Hélas ! s'il m'eût été permis de me
 » livrer à mon ardeur , je l'aurois sans
 » doute arrachée des mains de la mort ;
 » ou du moins sur cette terre arrosée
 » de son sang , une fin glorieuse auroit
 » terminé ma vie. Mais que pouvois-je

» davantage ? & les hommes & le ciel
» en avoient autrement décidé. Elle est
» morte ! & je fais quel devoir elle me
» laisse à remplir.

» Solime , écoute mes sermens ! écoute-
» les , ô ciel ! & si je suis parjure , que
» ta foudre m'anéantisse ! je jure de ven-
» ger Clorinde sur son barbare homi-
» cide ; je jure de ne jamais quitter
» cette épée qu'elle n'ait percé le cœur
» de Tancrède & que je n'aie laissé son
» odieux cadavre en proie aux vau-
» tours «.

Il dit : le peuple applaudit à ses pro-
messes & l'idée d'une prompte vengean-
ce trompe la douleur commune. Vains
sermens ! bientôt les effets démentiront
ses espérances : il expirera lui-même
sous les coups du héros que déjà il croit
accablé sous les siens.

Fin du douzieme Chant.



LA
JÉRUSALEM
DÉLIVRÉE.



CHANT XIII.

CETTE machine immense , la ter-
reur de Solime, est , à peine , réduite en
cendres , qu'Ismén cherche de nouveaux
moyens pour enchaîner la valeur des
Latins & tromper leur espoir.

Non-loin des tentes des Chrétiens ;
au fond d'un vallon solitaire , s'élève

une antique forêt : des arbres aussi vieux que le monde y répandent une ombre funeste. Là quand le soleil darde ses feux les plus brûlans , à peine on voit luire une lumière tremblante , triste & décolorée. Tel paroît un foible crépuscule sous un ciel nébuleux , lorsque la nuit succède au jour , ou le jour à la nuit.

Mais quand le soleil est sur son déclin , ce n'est plus qu'une sombre horreur , d'épaisses ténèbres & une nuit aussi affreuse que celle des enfers. L'œil est étonné de ne plus voir , & les cœurs sont glacés d'effroi. Les troupeaux & les bergers craignent d'errer sous ces ombres : jamais le voyageur ne s'y repose , il les fuit & les montre de loin comme un objet sinistre & malheureux.

C'est-là que portées sur des nuages , avec leurs infâmes amans , les sorcières vont célébrer leurs orgies nocturnes : sous les formes les plus hideuses elles

elles y tiennent leur infernal conseil ,
& dans leur abominable débauche ou-
tragent la nature & l'amour.

Jamais dans ce bois funeste, les ha-
bitans de ces lieux n'osèrent arracher
un rameau : les Chrétiens plus hardis y
portèrent la coignée & c'étoit-là qu'ils
avoient construit leurs machines. A la fa-
veur du silence & de la nuit, l'enchan-
teur pénètre dans cette forêt ; il y dé-
crit un cercle & y trace des caractères
magiques.

Il quitte sa ceinture, met dans le
cercle un pied nud & murmure tout
bas les mots les plus puissans : trois
fois il se tourne vers l'orient, trois fois
du côté où le soleil se couche ; trois
fois il agite cette baguette qui rap-
pelle les morts du fond des tombeaux
& les rend à la vie : trois fois de son
pied nud il frappe la terre & enfin il
prononce ces terribles accens.

» Ecoutez, écoutez, ô vous que ja-
» dis du sein de la lumière le tonnerre

» précipita dans l'abyme , vous qui er-
 » rans au milieu des airs , y formez les
 » tempêtes & les orages & vous habitans
 » de l'enfer , ministres du désespoir & de
 » la mort je vous invoque ! & toi plus
 » qu'eux tous , Monarque des sombres
 » royaumes qui règues sur les feux dont
 » toi-même tu es dévoré !

» Prenez , sous votre garde , cette
 » forêt & ces arbres que j'ai comptés &
 » que je confie à vos soins : qu'à chacun
 » de ces arbres quelqu'un de vous s'unisse
 » comme l'ame au corps des mortels :
 » que le Chrétien qui osera en appro-
 » cher recule épouvanté ; que du moins
 » il s'arrête aux premiers coups & re-
 » doute votre vengeance ». Il ajoute
 des mots encore plus affreux , que sans
 être impie aucune langue ne peut ré-
 péter.

A sa voix les astres qui couronnent
 le front de la nuit perdent leur clarté :
 la lune se trouble & se couvre d'un
 nuage. Mais les démons ne paroissent

point encore : Ismen furieux : » Esprits
 » infernaux , s'écrie-t-il , vous n'obéissez
 » pas à ma voix ! peut-être vous atten-
 » dez de plus redoutables accens & des
 » mots plus mystérieux ?

» Je n'ai point encore oublié les fe-
 » crets les plus puissans de mon art :
 » d'une langue ensanglantée , je fais en-
 » core proférer ce nom terrible & re-
 » douté qui fait trembler les enfers &
 » pâlir leur Monarque sur son trône. «.
 Si . . . Si . . . il alloit en dire davan-
 tage , mais déjà le charme est accompli.

Auprès de lui se rassemble une troupe
 innombrable d'esprits mal - faisans ; &
 ceux qui errent dans les airs , & ceux
 qui habitent les sombres horreurs de
 l'abyme : tous sont encore remplis d'ef-
 froi & pleins de l'arrêt terrible qui leur
 défendit de se mêler dans les querelles
 des mortels. Mais l'accès de la forêt ne
 leur a point été interdit & sans violer
 les célestes décrets , ils peuvent habiter
 les arbres que leur confie l'enchanteur.

80 LA JÉRUSALEM

Fier du succès de ses charmes, Ismen
retourne vers Aladin : » Seigneur, lui
» dit-il, fors du trouble qui t'agite ;
» que ton cœur connoisse enfin la paix
» & la tranquillité. Ton trône n'a plus
» rien à redouter : les ennemis ne pour-
» ront plus relever leur machine dé-
» truite «. Il dit , & puis lui raconte
les prodiges qu'il vient d'opérer.

Il ajoute ensuite : » Le ciel nous pro-
» met encore un événement dont mon
» cœur n'est pas moins flatté : bientôt
» Mars & le Soleil se joindront dans
» le signe du Lion : leurs feux combi-
» nés dévoreront la terre ; la pluie ne
» s'épanchera plus sur son sein aride :
» l'air sera immobile & brûlant : tout
» annonce aux mortels la sécheresse la
» plus funeste.

» Ici du moins tes sujets trouveront
» un asyle au milieu des ombrages & sur
» le bord des fontaines : mais les Chré-
» tiens languiront sur une plaine stérile
» & desséchée ; déjà vaincus par le

» ciel , ils feront anéantis par l'Egyp-
» tien.

» Pour toi , tranquille spectateur de
» ta victoire , tu triompheras sans avoir
» combattu : mais si l'orgueilleux Cir-
» cassien , qui s'indigne contre le re-
» pos & ne connoît de gloire que celle
» qu'on moissonne au milieu des dan-
» gers , vient d'une ardeur importune
» exciter ton courage , tâche de trouver
» un frein qui l'arrête : bientôt le ciel
» propice à nos vœux , te donnera la paix
» & rejettera sur nos ennemis les fléaux
» dont ils nous ont menacés «.

Rassuré par ce discours , Aladin ne
craint plus les forces des Chrétiens. Dé-
ja ses murailles se relèvent : toujours
actif , il en presse les réparations :
citoyen , étranger , tout travaille ; tout
est dans un continuel mouvement.

Cependant le pieux Bouillon ne veut
point livrer à Solime un inutile assaut ;
c'est d'une nouvelle tour qu'il attend
le succès : & pour en construire une , il

82 LA JÉRUSALEM

envoie ses travailleurs dans la forêt qui jusqu'alors a fourni du bois à ses besoins. Ils y vont aux premiers rayons du jour : mais à son aspect , une frayeur foudaine les saisit & les glace.

Tel un enfant timide fuit des spectres que lui forge son imagination : tel dans l'ombre & dans le silence de la nuit , il redoute les fantômes qu'il a créés. Ainsi tremblent les travailleurs , à qui la crainte figure des monstres plus terribles que les sphynx & les chimères.

Etonnés , éperdus , ils retournent sur leurs pas & dans de ridicules récits , ils peignent des prodiges qui ne trouvent aucune croyance. Godefroi les renvoie avec une escorte de guerriers intrépides dont l'audace puisse rassurer leurs esprits.

Mais à peine ont-ils aperçu ces ombres épaisses , ces asyles affreux & sauvages , leur cœur palpite & frémit d'épouvante & d'horreur. Cependant ils

avancent encore & sous une feinte hardiesse , ils cachent leur frayeur & leur lâcheté : déjà ils approchoient de la forêt enchantée.

Tout-à-coup un bruit affreux s'y fait entendre : tel mugit un volcan dans le sein de la terre ébranlée ; tel est le murmure des vents , ou le gémissement des vagues brisées contre les écueils. On croit y démêler , le rugissement des lions , le sifflement des serpens , les hurlemens des loups , les cris des ours , les éclats de la trompette & les sons bruyans du tonnerre , mêlés & confondus.

Travailleurs & guerriers , tout pâlit : mille indices trahissent la terreur dont leur ame est frappée : la raison ne peut soutenir leur audace ; la discipline ne peut les arrêter : ils cèdent à la puissance invisible qui les frappe. Ils fuient ; & l'un d'eux vient auprès de Bouillon excuser , en ces mots , leur foiblesse.

» Seigneur , il n'est plus personne qui

84 LA JÉRUSALEM

» ose attaquer cette forêt : l'enfer tout
» entier s'est armé pour la défendre.
» Qui pourroit la regarder sans crainte ,
» auroit le cœur muni d'une triple en-
» ceinte de diamant : il faut être in-
» sensible pour soutenir les tonnerres &
» les rugissemens qui s'y font entendre «.

Alcaste écoutoit ce discours ; Alcaste
dont la valeur stupide méprise les mor-
tels & la mort : les monstres les plus
formidables , les volcans , la foudre ,
les tempêtes , tout ce que l'univers ras-
semble de plus affreux , rien ne peut
étonner sa témérité.

Alcaste avec un geste dédaigneux &
un sourire moqueur : » J'irai , dit-il ,
» où n'ose aller ce guerrier ; moi-mê-
» me je couperai ce bois qu'habitent
» les chimères & les songes : ces fan-
» tômes affreux , ces murmures , ces
» cris , ne pourront le garantir de mes
» coups : je braverai l'enfer tout entier ,
» si l'enfer s'est ligué pour le défen-
» dre «.

Il part de l'aveu de Godefroi ; bientôt il voit la fatale forêt ; il entend ses mugissemens : toujours intrépide , il s'avance & déjà ses pieds alloient fouler le sol enchanté ; mais tout-à-coup s'élève devant lui un barrière de feu.

Bientôt c'est une muraille dont les flammes rapides roulent des torrens de fumée & de tous côtés environnent le bois & le défendent. D'espace en espace , des flammes s'élèvent sous la forme de châteaux , de tours , de machines guerrières.

Au milieu de ces feux , que de monstres armés ! que d'effroyables fantômes ! l'un jette sur Alcaste des regards louches & sinistres , d'autres le menacent & lui présentent la mort. Il fuit enfin ; il fuit à pas lents , tel qu'un lion que des chasseurs poursuivent : mais c'est toujours une fuite & pour la première fois il a connu la peur.

Il s'étonne de trouver dans son ame ce sentiment nouveau : il s'en indigne

86 LA JÉRUSALEM

& son cœur est déchiré par le repentir. Sombre, morne, honteux de lui-même, il n'ose plus lever ces regards jadis si fiers & va cacher dans sa tente sa tristesse & sa confusion.

Godefroi le demande ; il balance & cherche des excuses pour se dérober à ses yeux : il se rend enfin à ses ordres, mais il marche d'un pas tardif & la tête baissée. A son silence d'abord , ensuite au désordre de ses réponses le héros connoît sa disgrâce & sa fuite :
» Que faut-il en croire , dit-il ? sont-ce
» des prestiges ? Sont - ce des mira-
» cles ?

» S'il est parmi vous un guerrier qui
» ose sonder cet étrange mystère , qu'il
» aille , & que du moins il nous en
» rende un compte plus fidèle. Il dit :
& ce jour & les deux autres qui le suivirent , les plus fameux guerriers tentèrent de pénétrer dans la redoutable forêt ; tous reculèrent à son aspect ; tous furent saisis de crainte & d'effroi.

Cependant Tancrède avoit rendu à sa chere Clorinde les honneurs suprêmes : quoique languissant , accablé de douleurs & d'ennuis , il puisse à peine soutenir son casque & sa cuirasse , il s'offre à cette pénible entreprise. Son corps reçoit la loi de l'ame qui l'anime ; & le courage , en lui , devient de la force & de la vigueur.

Il marche en silence & les yeux ouverts sur les dangers inconnus qu'il va braver : il soutient l'aspect effrayant de la forêt ; sans s'étonner , il entend le bruit du tonnerre , il sent les secouffes de la terre ébranlée : son cœur frémit un instant ; mais bientôt d'un pas intrépide il entre dans le bois redouté & soudain le rempart de feu s'élève devant lui.

Il recule à cette vue ; il balance un moment , & se dit à lui-même : » Que » serviront ici mes armes ? Dois-je me » précipiter dans la gueule de ces monstres , au milieu de cette flamme prête

88 LA JÉRUSALEM

» à me dévorer ? sans doute je ne dois
» pas épargner mon sang quand l'honneur le demande ; mais l'honneur
» n'ordonne pas d'en être prodigue : je
» connois sa voix , le cœur de Tancredè
» est fait pour la distinguer.

» Mais si je retourne sans succès ,
» que dira l'armée ? Quelle autre forêt
» pourra fournir à nos besoins ? Gode-
» froi voudra vaincre tous ces obstacles
» & peut-être un autre guerrier osera
» ce que n'aura osé Tancredè ? peut-être
» ces flammes n'ont de redoutable que
» l'apparence?... «. Allons.... il dit &
s'élance au milieu de l'incendie.

Il ne sent point cette chaleur brûlante que doit produire un feu si terrible : il ne peut juger si ces flammes sont réelles ou fantastiques : tout-à-coup sous ses pas l'incendie s'évanouit ; un nuage épais lui succède chargé de ténèbres & de frimats ; les frimats & les ténèbres disparaissent à leur tour.

Tancredè surpris , mais toujours in-

D É L I V R É E. 85

trépide avance d'un pas ferme & sûr dans cette forêt profane, & en sonde les plus secrets détours : aucun prodige, aucun fantôme ne vient troubler sa vue ; rien ne s'oppose à sa marche que l'épaisseur du bois & ses tortueux labyrinthes.

Enfin il découvre un vaste & spacieux terrain qui s'élève en amphithéâtre : au milieu paroît un orgueilleux cyprès semblable à une pyramide : il dirige ses pas vers cet arbre ; il voit sur l'écorce des caractères mystérieux, tels que jadis l'Égypte en employoit pour fixer la parole & peindre la pensée.

Parmi ces signes inconnus , il en retrouve quelques-uns dont les Syriens font usage : il lit : *O ! guerrier téméraire , qui as osé porter tes pas dans les régions de la mort , de grace , si tu n'es pas aussi barbare que tu es intrépide , de grace , ne trouble pas ce secret asyle ? pardonne à des infortunés privés de la*

90 LA JÉRUSALEM

lumière des cœurs ; ce n'est point aux vivans à faire la guerre aux morts.

Pendant que Tancrède cherche le sens que lui cachent ces mots , il entend le vent qui frémit à travers le feuillage : bientôt des sons lugubres & un concert de soupirs & de sanglots viennent frapper ses oreilles & portent, dans son cœur, des sentimens mêlés, de pitié, d'épouvante & de douleur

Il tire son épée, & de toute sa force il frappe le cyprès : ô prodige ! le sang coule de l'écorce & va rougir la terre. Le héros redouble ; alors il entend sortir comme du sein d'un tombeau de longs gémissemens.

Bientôt une voix lui crie : » Ah Tan-
» crède ! arrête ! tu m'as déjà fait une
» trop cruelle blessure ; barbare ! tu m'as
» arrachée du corps que j'aimois ; pour-
» quoi viens-tu déchirer encore cet ar-
» bre malheureux auquel m'unit une
» dure destinée ? Veux-tu , cruel , outra-

» ger jusques dans le tombeau les cen-
» dres de ton ennemie ?

» Je suis Clorinde ; je ne suis pas la
» seule qui habite cet arbre funeste :
» Chrétien , Infidèle , tout ce qui a péri
» sous les murs de Solime est enchaîné
» ici par la force d'un charme inconnu :
» ces rameaux , ces arbres , sont animés ,
» & tu ne peux en couper une branche
» que tu ne sois homicide «.

Le malade qui voit en songe , des
dragons ou des chimères que la flamme
environne , les craint sans les croire ;
& quoiqu'à demi convaincu de l'erreur
de ses sens , il fait pour les fuir d'inu-
tiles efforts ; tant l'aspect de ces mon-
stres imaginaires lui imprime de terreur
& d'effroi : ainsi le héros frémit & cède
à des illusions que son esprit combat
encore.

Son cœur subjugué par un sentiment
impérieux s'alarme & se glace ; le fer
échappe de ses tremblantes mains ; éper-
du , hors de lui-même il croit voir sa Clo-

91 LA JÉRUSALEM

rinde, gémissante, éplorée, qui lui reproche ses blessures & ses outrages : il ne peut plus regarder ce sang ; il ne peut plus entendre ces douloureux soupirs.

Ainsi ce courage que les dangers les plus affreux , que la mort même n'ont pu troubler , est amolli tout-à-coup par une ombre trompeuse , par de vains sanglots , par le nom seul d'un objet adoré. Un vent impétueux a porté loin de la forêt le fer que sa main a laissé tomber : il sort & retrouve son épée sur sa route.

Il arrive auprès de Godefroi & après avoir recueilli ses esprits : » Seigneur ,
» lui dit-il , je viens te confirmer des
» prodiges que tu n'as pas voulu croire
» & qui en effet sont incroyables : ce
» bruit horrible, ces spectres effrayans ,
» tout est réel.

» Un feu soudain s'est allumé à mes
» yeux , & les flammes ont formé un
» rempart autour de la forêt ; des monf-

» tres armés m'en ont défendu les
 » abords : j'ai franchi les obstacles ; le
 » fer , l'incendie , & les monstres ont
 » disparu : j'ai vu les ténèbres de la
 » nuit , & les frimats de l'hiver , que
 » bientôt la clarté la plus pure a fait
 » disparaître.

» Le dirai-je ? ces arbres sont animés :
 » des âmes humaines leur donnent le
 » sentiment & la vie. Moi-même j'ai
 » entendu de tristes accens qui reten-
 » tiennent encore douloureusement dans
 » mon cœur. Le sang coule de leur
 » écorce coupée. Non , j'avoue ma
 » foiblesse , ... non je ne pourrai
 » jamais en arracher une branche «.

Il dit : cependant le pieux Bouillon
 flotte agité de mille pensées : ira-t-il
 lui-même tenter cette aventure & lut-
 ter contre les enchantemens ; ou bien en-
 verra-t-il dans une forêt plus éloignée
 chercher les matériaux nécessaires à ses
 desseins ? mais le solitaire vient l'arra-

cher à la rêverie dans laquelle il est plongé.

» Quitte, quitte, lui dit-il, ces pen-
 » fées audacieuses ! un autre bras que
 » le tien doit couper ces arbres que
 » défend envain un charme inconnu.
 » Déjà, déjà le vaisseau fatal aborde sur
 » un rivage désert & plie ses voiles :
 » déjà le guerrier qui doit nous faire
 » triompher a rompu l'indigne chaîne
 » qui le retient & abandonne des lieux
 » témoins de sa foiblesse. Bientôt Sion
 » fera sous nos loix & le fier Sarrafin
 » expirera sous nos coups «.

Son visage est en feu ; sa voix a plus d'éclat que celle d'un mortel : Godefroi se livre à un nouvel espoir & une ardeur inconnue s'allume dans son ame. Cependant le soleil est dans le signe du cancer & du feu de ses rayons il embrâse la terre. La chaleur épuise les forces des guerriers & nuit aux desseins du héros.

Les astres ne répandent plus une bénigne influence ; leur aspect mal-faisant porte dans l'air les impressions les plus funestes : tout est en proie à une ardeur qui consume & dévore. A un jour brûlant , succède une nuit plus cruelle que remplace un jour plus affreux.

Jamais le soleil ne se lève que couvert de vapeurs sanglantes , sinistre présage d'un jour malheureux : jamais il ne se couche que des taches rougeâtres ne menacent d'un aussi triste lendemain. Toujours le mal présent est aigri par l'affreuse certitude du mal qui doit le suivre.

Sous ces rayons brûlans , la fleur tombe desséchée ; la feuille pâlit , l'herbe languit altérée ; la terre s'ouvre & les sources tarissent. Tout éprouve la colere céleste & les nues stériles répandues dans les airs , n'y sont plus que des vapeurs enflammées.

Le ciel semble une noire fournaise : les yeux ne trouvent plus où se reposer :

le zéphir se tait enchaîné dans ses grottes obscures ; l'air est immobile : quelquefois seulement la brûlante haleine d'un vent qui souffle du côté du rivage more, l'agite & l'enflamme encore davantage,

Les ombres de la nuit sont embrasées de la chaleur du jour : son voile est allumé du feu des comètes & chargé d'exhalaisons funestes. O terre malheureuse, le ciel te refuse sa rosée ! les herbes & les fleurs mourantes attendent envain les pleurs de l'aurore.

Le doux sommeil ne vient plus sur les ailes de la nuit verser ses pavots aux mortels languissans. D'une voix éteinte, ils implorent ses faveurs & ne peuvent les obtenir. La soif, le plus cruel de tous ces fléaux, consume les Chrétiens : le tyran de la Judée a infecté toutes les fontaines de mortels poisons & leurs eaux funestes ne portent plus que les maladies & la mort.

Le Siloé qui toujours pur leur avoit

offre le trésor de ses ondes , appauvri maintenant , roule lentement sur des sables qu'il mouille à peine : quelle ressource hélas ! l'Eridan débordé , le Gange , le Nil même lorsqu'il franchit ses rives & couvre l'Egypte de ses eaux fécondes suffiroient à peine à leurs desirs.

Dans l'ardeur qui les dévore , leur imagination leur rappelle ces ruisseaux argentés qu'ils ont vu couler au travers des gazons ; ces sources qu'ils ont vu jaillir du sein d'un rocher & serpenter dans des prairies : ces tableaux jadis si riants ne servent plus qu'à nourrir leurs regrets & à redoubler leur désespoir.

Ces robustes guerriers qui ont vaincu la nature & ses obstacles , qui jamais n'ont ployé sous leur pesante armure ; que n'ont pu dompter le fer ni l'appareil de la mort , foibles maintenant , sans courage & sans vigueur , pressent la terre de leur poids inutile : un feu

secret circule dans leurs veines , les mine & les consume.

Le courfier , jadis si fier , languit auprès d'une herbe aride & sans saveur ; ses pieds chancellent , sa tête superbe tombe négligemment panchée ; il ne sent plus l'aiguillon de la gloire : il ne se souvient plus des palmes qu'il a cueillies : ces riches dépouilles , dont il étoit autrefois si orgueilleux , ne sont plus pour lui qu'un odieux & vil fardeau.

Le chien fidèle oublie son maître & son asyle ; il languit étendu sur la poussière & toujours haletant , il cherche envain à calmer le feu dont il est embrasé : l'air , lourd & brûlant , pèse sur les poumons qu'il doit rafraîchir.

Dans la langueur qui les accable , les Chrétiens loin de prétendre encore à la victoire , craignent les derniers malheurs : on entend de tous côtés de tristes gémissemens & les cris de la douleur : » Qu'espere Godefroi ? qu'attend-

» il encore ? que tout son camp périsse
» anéanti ?

» Eh ! comment se flatte-t-il de
» triompher de nos ennemis ? où pren-
» dra-t-il des machines ? à tant de signes
» éclatans , lui seul ne reconnoît pas le
» céleste courroux ? mille prodiges nou-
» veaux , mille spectres effrayans , ce
» soleil qui nous brûle de ses feux ,
» tout nous l'annonce & nous l'atteste.

» Troupe vile & dédaignée , objet
» de ses mépris , il faudra donc que
» nous mourions ici pour lui conserver
» son sceptre & son empire ? cette au-
» torité suprême dont il est enivré ,
» mérite-t-elle donc d'être achetée du
» bonheur & de la vie des peuples sou-
» mis à ses loix ?

» Eh ! voilà ce mortel pieux ? voilà
» cette sensibilité , cette humanité si
» vantées ? le barbare ! pour jouir d'un
» vain & dangereux honneur , il oublie
» le salut des siens. Pendant que les fon-
» taines & les ruisseaux sont taris pour

» nous , les ondes du Jourdain cou-
 » lent à sa table ; & tranquille avec
 » ses favoris , il la mêle avec le vin de
 » Crète «.

Ainsi murmuroient les Latins : mais
 le chef des Grecs las depuis long-tems
 de suivre leurs drapeaux , ne s'arrêta
 point à de vaines plaintes : » Pourquoi
 » mourir ici , dit-il , pourquoi attendre
 » que tous les miens y périssent avec
 » moi ? que Godefroi toujours aveugle
 » en sa folie se perde s'il le veut & tous
 » ses Latins avec lui « ! Il dit & sans
 prendre congé , il part à la faveur du
 silence & de la nuit.

Le jour révèle sa fuite & son exem-
 ple devient contagieux ; ceux qui ont
 suivi , Clotaire , Adhémar , & les autres
 héros que le fer a moissonnés , croient
 que la mort de leurs chefs les a déga-
 gés de leurs sermens : ils ne songent
 plus qu'à la fuite & déjà quelques-uns
 se sont échappés avec les ombres.

Godefroi entend leurs complots , il
 voit

voit leur désertion : il pourroit s'armer du pouvoir suprême , mais son cœur abhorre des remèdes rigoureux : il lève les mains au ciel , il y fixe ses regards animés d'un saint zèle & avec cette foi qui peut suspendre le cours des fleuves & transporter les montagnes , il adresse à l'Eternel cette humble priere.

» O mon pere , ô mon Dieu , si ja-
 » dis , dans le désert , tu fis pleuvoir ,
 » pour ton peuple , une céleste rosée , si
 » tu donnas à un mortel d'amollir les
 » rochers & de faire jaillir une source
 » d'eau vive du sein d'une montagne ,
 » déploie aussi , en notre faveur , le
 » pouvoir de ton bras ! pardonne à no-
 » tre foiblesse & n'écoute que ta grace :
 » nous sommes tes soldats ; que ce titre
 » du moins nous obtienne ta pitié « !

Bientôt sa priere s'élève au ciel sur les ailes du desir : l'Eternel l'entend & abaisse , sur son peuple , ses regards attendris : il veut mettre enfin un terme au fléau qui l'accable.

« Les guerriers , dit-il , armés pour
 » venger ma loi ont assez éprouvé de
 » périls & de revers ; l'enfer & le mon-
 » de conjurés ont employé contre eux
 » & la force & l'adresse : un nouvel or-
 » dre des choses va commencer , & pour
 » eux , le destin n'aura plus qu'un cours
 » prospère. Qu'il pleuve ; que l'invincible
 » guerrier revienne & que l'Égyptien ne
 » paroisse que pour ajouter à leur triom-
 » phe & à leur gloire ».

Il dit : les cieux tremblèrent à sa
 voix ; les sphères célestes s'émurent , l'air
 frémit de respect ; l'Océan les mon-
 tagnes & les abymes furent ébranlés.
 Soudain des éclairs étincellent & le ton-
 nerre éclate : avec des cris de joie , les
 Chrétiens saluent le tonnerre & les
 éclairs.

Des nues s'épaississent ; elles ne sont
 point formées des vapeurs grossières de
 la terre ; elles descendent du ciel même
 qui ouvre toutes ses cataractes : une nuit
 soudaine embrasse l'univers & dérobe

la clarté : une pluie impétueuse grossit les ruisseaux & bientôt inonde la plaine.

Quand l'été darde ses feux , on voit les oiseaux aquatiques attendre la pluie sur des rives desséchées , l'appeller à grands cris & la recevoir sur leurs ailes étendues ; ils se plongent dans les flots , s'y replongent encore , & dans leur sein , éteignent l'ardeur dont ils furent consumés.

Tels les Chrétiens avec des cris d'allégresse reçoivent les torrens que verse sur eux la faveur céleste. Ils remplissent des coupes , ils remplissent leurs casques & boivent , à longs traits , l'onde fraîche & bienfaisante : les uns y plongent leurs mains ; d'autres s'y baignent le visage : quelques-uns par une sage prévoyance la conservent dans des vases pour servir à leurs besoins.

La terre aride & desséchée la reçoit avidement dans son sein entr'ouvert , & par de secrets canaux la distribue dans ses veines ; elle y circule & va

bientôt rendre, aux plantes & aux fleurs,
la fraîcheur & la vie.

La nature renaît & s'embellit. Telle
une jeune beauté qu'un remède salutaire
rappelle des portes du trépas, voit re-
fleurir les roses de son teint & bientôt
oubliant ses douleurs, reprend sa parure
& se couronne de guirlandes.

Enfin le ciel se ferme : le soleil re-
paroît & ne lance que ces rayons amou-
reux dont il caresse la terre aux beaux
jours du printems. O reine des vertus !
ô foi des Chrétiens ! tu changes l'ordre
des saisons ; tu rends à l'air agité, le
calme & le repos : tu triomphes & du
fort & des astres ennemis.

Fin du treizieme Chant.



LA

JÉRUSALEM

DÉLIVRÉE.



CHANT XIV.

C EPENDANT la nuit se lève toute humide des vapeurs de la terre : de son voile, dégoutte une précieuse rosée qui va rafraîchir encore les fleurs & la verdure : les zéphirs se balancent dans les airs & leur haleine invite les mortels au repos.

E 3

Déjà dans les bras du sommeil , ils oublioient leurs travaux & leurs peines , quand assis au sein de l'éternelle clarté , le Maître de l'univers abaissa sur la terre cet œil qui ne se ferme jamais : d'un regard complaisant il envisage Godefroi & lui envoie un songe qui doit lui révéler les célestes décrets.

Non-loin des portes dorées que le soleil frappe de ses premiers rayons , est une porte de crystal qui s'ouvre avant que l'astre du jour ait commencé sa carrière ; c'est par-là que sortent ces songes , enfans du ciel , qui vont verser dans les cœurs purs l'espérance & la joie : c'est par-là que celui qui est destiné à Godefroi , descend , vers lui , porté sur des ailes d'or.

Jamais vision n'offrit à un mortel des images si belles , ni si riantes : à ses yeux se dévoilent les secrets de l'Olympe & des sphères célestes : il voit la vérité dans sa source & les êtres dans leur réalité ; il se croit transporté dans un

espace lumineux , tout brillant d'or & de clartés.

Pendant qu'il admire l'étendue , les mouvemens & l'harmonie de l'univers , un guerrier se présente à sa vue couronné de rayons & tout étincelant de feux : d'une voix dont rien , ici-bas , ne peut égaler la douceur : — » Gode-
» froi , lui dit-il , tu ne me reconnois
» pas ? tu ne reconnois pas Hugues ton
» fidèle ami ?

» — Pardonne à mes yeux éblouis :
» au milieu de l'éclat qui t'environne
» je n'ai pu retrouver tes traits : Il
dit ; & trois fois dans ses bras il veut
presser son ami ; trois fois l'ombre échappe à ses embrassemens.

» Je ne suis plus , lui dit-il , avec
» un doux fourire , je ne suis plus re-
» vêtu d'une mortelle dépouille : tu vois
» un esprit pur , une substance impalpable , un habitant du céleste séjour :
» c'est ici le temple de l'Eternel ; c'est ici
» que reposent ses guerriers : ta place y

108 LA JÉRUSALEM

» est marquée. — Quand y serai-je avec
» eux, interrompit Godefroi ? ah ! puisse
» la mort briser mes liens , si ces liens
» retardent mon bonheur !

» Bientôt , lui répond Hugues , tu par-
» tageras notre gloire & notre triom-
» phe ; mais il faut encore que tu com-
» battes sur la terre & que tu y pro-
» digues tes sueurs & ton sang. Il faut
» que tu arraches la Ville Sainte au
» joug de l'impie , & que dans ses
» murs tu fondes un empire Chrétien
» que gouvernera ton frere après toi.

» Mais pour ranimer encore le saint
» amour qui brûle dans ton cœur ,
» contemple d'un œil plus fixe , ces
» astres lumineux , ces globes enflam-
» més , dont l'éternelle intelligence di-
» rige les mouvemens : prête l'oreille à
» ces divins concerts , à cette harmonie
» céleste ; abaisse ensuite tes regards
» sur ce vil amas de sable & de pouf-
» siere.

» Quel petit théâtre pour vos vertus ?

» quelle vaine récompense pour vos tra-
 » vaux ! combien est étroite la sphère
 » où s'agit votre ambition ! dans quels
 » déserts, dans quelle solitude affreu-
 » se, vous étalez votre faste & vos
 » viles grandeurs ! ce grain de sable est
 » environné par ce que vous appelez
 » l'Océan, ou l'abyme, lac méprisable
 » qui dément l'orgueil de son nom «.

Godefroi jette sur la terre un regard
 dédaigneux ; la mer, les fleuves, les em-
 pires se confondent à sa vue, & ne
 forment qu'un imperceptible atôme : il
 s'étonne que notre folle ambition s'at-
 tache à des ombres, à une vaine fu-
 mée, qu'elle oublie ce ciel qui nous
 appelle, pour courir après une servile
 grandeur.

» Puisque l'Etre suprême, dit-il, ne
 » veut pas encore briser mes fers, mon-
 » tre-moi du moins le sentier où je
 » dois marcher, au milieu des erreurs
 » & des illusions qui m'environnent ?
 » — Ce sentier, c'est celui que tu tiens ;

310 LA JÉRUSALEM

» n'en détourne jamais tes pas. Le seul
» conseil que je te donne, c'est de rap-
» peller de son exil l'illustre fils de
» Berthold.

» La Providence qui t'a choisi pour
» conduire la sainte entreprise, destine
» ce héros à être le ministre de tes des-
» seins : si tu es la tête, il est le bras ;
» & ce qu'ordonnera ta prudence, c'est
» à lui de l'exécuter. Personne ne peut
» remplir sa place, & tu ne pourrois,
» sans crime, lui ravir une gloire qui
» lui appartient.

» C'est à lui seul qu'il est donné de
» triompher de la forêt & des charmes
» qui la défendent : ton camp qui déjà
» n'a plus de courage, ni d'espoir, va
» reprendre, à son retour, une vigueur
» nouvelle. Devant lui, tomberont les
» murs de Sion & les forces de l'O-
» rient.

» Que ne puis-je, dit Bouillon, re-
» voir ce jeune héros au milieu de
» nous ! tu lis dans mon cœur, tu fais

» si je l'aime , si je l'estime ; mais dis-
» moi , sous quelles conditions dois-je
» le rappeler ? dans quels lieux le fe-
» rai-je chercher ? m'abaisserai-je à la
» priere ? lui donnerai-je des ordres ?
» son retour , dans mon camp , n'offen-
» sera-t-il point la discipline & les
» loix ?

» — Dieu qui te prodigue ses fa-
» veurs , veut que ceux dont il t'a nom-
» mé le chef , t'honorent & te révérent :
» tu ne peux , sans avilir ton pouvoir
» descendre à la priere ; mais laisse-toi
» fléchir & cède aux premieres inf-
» tances.

» Guelfe , inspiré par Dieu-même te
» conjurera de pardonner à Renaud son
» erreur , & de le rendre à la gloire &
» aux combats : quoique aujourd'hui
» sous un ciel étranger , ce jeune héros ,
» victime d'un délire amoureux , lan-
» guisse dans la mollesse & dans les plai-
» sirs , ne doute pas que bientôt il n'ac-

112 LA JÉRUSALEM

» coure à la voix du besoin qui vous
» presse.

» Pierre, à qui le ciel révèle ses myf-
» teres, saura diriger les pas de ceux
» que tu auras chargés d'aller chercher
» ce jeune guerrier : par des routes in-
» connues, ils arriveront dans les lieux
» qui le cachent & le ramèneront au
» camp. Ainsi Dieu réunira enfin sous
» tes drapeaux tous tes compagnons
» égarés.

» Je finirai par te dévoiler un secret
» qui flattera ton cœur : ton sang se
» mêlera un jour au sang de Renaud,
» & il en sortira une race illustre &
» glorieuse ». Hugues se tait à ces mots
& s'évanouit comme une vapeur légère
que le vent chasse, ou que dissipe le
soleil : Godefroi se réveille, l'âme rem-
plie d'étonnement & de joie.

Déjà l'astre du jour avoit commencé
sa carrière : Bouillon se lève & revêt sa
pésante armure. Bientôt les chefs se

rassembler dans sa tente & viennent y décider avec lui ce qu'on doit exécuter.

Guelfe plein de l'inspiration céleste commence le premier : » Je viens Seigneur, implorer ta clémence : peut-être à d'autres yeux que les tiens, » ma prière paroîtroit indiscrete encore » & prématurée.

» Mais c'est en faveur de Renaud , » c'est par Guelfe, c'est au pieux Bouillon, qu'elle est adressée : je ne suis » pas indigne d'obtenir une grace dont » toute l'armée partagera la reconnoissance avec moi : consens , je t'en » conjure , consens que mon neveu revienne & que son sang versé pour la » cause commune , expie son erreur.

» Eh , quel autre que lui osera porter le fer dans cette redoutable forterê ? Quel autre avec plus de confiance & d'intrépidité , bravera les dangers & la mort ? tu le verras ébranler les remparts ennemis , enfoncer les portes de Solime, & le premier

114 LA JÉRUSALEM

» s'élancer sur ses murs. Rends, Seigneur, rends à ton camp l'objet de son espérance & de ses vœux.

» Rends-moi un neveu si vaillant ;
» rends à ton pouvoir un bras si prompt
» à exécuter tes volontés suprêmes ; ne
» souffre pas qu'il languisse dans un
» obscur repos : rappelle-le dans le sein
» de la gloire : qu'il suive tes drapeaux
» triomphans ; que sur ce noble théâtre,
» sous tes yeux , sous tes ordres , il revienne s'illustrer encore par des exploits dignes de lui «.

Tous les guerriers par un doux murmure secondent les prières du généreux Guelfe : Godefroi paroît ne céder qu'à ses instances & à leur desir : » Eh, comment, dit-il , pourrois-je vous refuser une grace que vous demandez avec tant d'ardeur ? Que la loi se taise , je n'écoute aujourd'hui que votre choix & vos vœux.

» Que Renaûd revienne ; mais qu'il apprenne à mettre un frein à ses pas-

» fions & qu'il justifie notre espoir &
 » nos desirs. Guelfe , c'est à toi de lui
 » annoncer sa grace ; sans doute il pré-
 » cipitera son retour : choisis toi-même
 » celui qui doit lui porter cette nou-
 » velle & dirige ses pas vers les lieux
 » où tu crois qu'il s'est fixé «.

Il se tait ; le guerrier Danois se lève :
 » C'est sur moi , dit-il , que le choix
 » doit s'arrêter. Pour remettre dans les
 » mains de Renaud l'épée de mon gé-
 » néreux maître , j'irai le chercher au
 » milieu des périls & dans les climats
 » les plus éloignés «. — Guelfe qui con-
 » noît sa valeur soufcrit à sa demande
 & lui associe Ubalde dont la prudence
 & la sagesse ont mérité sa confiance.

Ubalde dans ses jeunes années avoit
 parcouru des régions lointaines ; & des
 glaces du pôle , il avoit voyagé jusques
 dans les sables brûlans de l'Ethiopie :
 il connoissoit les mœurs des peuples di-
 vers , leurs usages & leurs langues :
 dans un âge plus mûr , Guelfe l'avoit

116 LA JÉRUSALEM

attaché à sa fortune & le comptoit parmi ses plus chers favoris.

Abusé par la renommée, Guelfe dirigeoit les pas de ces guerriers vers les murs où règne Bohémond : mais le solitaire, qui connoît son erreur vient, au milieu d'eux.

» Abusés par l'opinion vulgaire , vous
» vous égareriez, leur dit-il , dans une
» route infidèle : marchez vers Ascalon : à l'embouchure d'un fleuve, un
» homme vous apparoîtra ; il est l'ami
» des Chrétiens , croyez à ses discours
» & abandonnez-vous à ses conseils.

» Le ciel éclaire son esprit ; moi-même , dès long-tems , j'ai pris soin
» de l'instruire de votre voyage : vous
» trouverez en lui autant de bonté que
» de sagesse «.

Dociles aux ordres du solitaire , les deux guerriers volent vers le rivage où viennent expirer les flots qui baignent les murs d'Ascalon : ils n'entendoient pas encore le mugissement des vagues

quand ils furent arrêtés par un fleuve dont la pluie avoit grossi les eaux.

Dans son cours impétueux & rapide il inondoit ses rives : pendant qu'Ubalde & le Danois d'un œil étonné en mesurent la profondeur , un vieillard leur apparoît ; la douceur & la majesté sont sur son front : il est revêtu d'une robe flottante ; une couronne de hêtre ceint sa tête ; dans sa main est une baguette : il remonte le fleuve & foule d'un pied sec cette plaine liquide.

Tels dans la saison des frimats , on voit les habitans du pôle courir sur leurs fleuves glacés & presser les flots immobiles sous leur poids. Il aborde les deux guerriers dont les regards sont fixés sur lui.

» Amis, leur dit-il, vous poursuivez
» une pénible entreprise : vous avez
» besoin qu'une main secourable dirige vos pas : le guerrier que vous
» cherchez est loin de ces régions, dans
» un pays infidèle, inhabité : que de

118 LA JÉRUSALEM

» travaux vous restent encore ! que de
» mers , que de rivages vous avez à
» parcourir ! c'est au-delà des limites
» du monde que vous trouverez l'objet
» de vos recherches.

» Mais ne dédaignez pas de me sui-
» vir dans les grottes cachées où j'ai
» fixé mon séjour : je vous y révélerai
» des secrets importants & qu'il est né-
» cessaire que vous connoissiez ». Il dit ,
& il ordonne aux flots de se diviser :
soudain l'onde obéit & des deux côtés
s'élève une montagne liquide.

Le vieillard prend les deux guerriers
par la main & les conduit sous le lit
du fleuve dans une grotte profonde : là
ne pénètre qu'une lumière pâle & trem-
blante : cependant à cette foible lueur ,
ils voient d'immenses réservoirs d'où
sortent les eaux qui jaillissent en fon-
taines , qui forment les fleuves , les
étangs & les lacs.

Ils y découvrent les canaux secrets
par lesquels filtrent les ondes de l'Eri-

dan , du Gange & de l'Euphrate ; les sources du Tanaïs & les veines inconnues qui portent au Nil ses liquides trésors : plus bas ils trouvent un fleuve qui roule des flots de soufre & de vif-argent. Cette liqueur épurée par le soleil , se condense & forme sur la terre les métaux les plus précieux.

Sur les rives étincellent les pierres les plus rares & le feu dont elles brillent éclaircit les ombres de ce ténébreux séjour. Le saphir y déploie son céleste azur , la topaze , l'escarboucle , le diamant y éblouissent les yeux ; l'émeraude par des couleurs plus riantes les flatte & les attire.

Tout pleins de ces merveilles qui les étonne , les deux guerriers s'avancent dans un profond silence : enfin Ubalde élève la voix : » Dis-nous respectable » vieillard dans quels lieux nous sommes ? Dis-nous où tu conduis nos pas ? » daigne nous révéler qui tu es ? dans » l'étonnement dont mon cœur est frappé

120 LA JÉRUSALEM

» pé , je ne fais si ce que vois est un
» songe ou une réalité.

» — Vous êtes dans le sein de la terre ,
» au milieu des sources de sa fécondi-
» té : sans moi , vous ne pourriez pé-
» nétrer dans ces sombres abymes : je
» vous conduis à mon palais que vous
» verrez bientôt brillant de la clarté la
» plus pure : je naquis dans l'erreur ,
» mais depuis l'onde salutaire a lavé
» mon ame & purifié mon cœur.

» Ce n'est point le pouvoir des es-
» prits infernaux qui sous ma main
» opère ces merveilles ; loin de moi
» cet art funeste , ces charmes sacrilé-
» ges qu'emploie un coupable mortel
» pour arracher à l'enfer ses secrets :
» j'interroge la nature , je vais au sein
» des plantes & des eaux surprendre
» les vertus qui y sont cachées. J'étudie
» les ressorts inconnus qui entretiennent
» l'harmonie du monde & font mouvoir
» les étoiles.

» Je n'habite pas toujours , loin du

» ciel, dans ces profonds souterrains :
 » souvent je fixe mon séjour au som-
 » met du Carmel ou du Liban : là ;
 » Mars & Vénus se montrent à moi
 » sans voile & sous leurs différens as-
 » pects ; je mesure la marche lente ou
 » rapide des astres ; je calcule l'influence
 » de leurs regards favorables ou sinis-
 » tres.

» Je vois les nuages se condenser , se
 » colorer & s'évanouir sous mes pieds :
 » je vois se former la pluie & la rosée.
 » Mon œil suit la marche inconstante
 » des vents & les sillons tortueux que
 » décrit la foudre : je contemple de
 » près les comètes & les globes de feu
 » qui roulent sur vos têtes. Ivre de
 » mes connoissances , jadis je m'admirai
 » moi-même.

» Dans le délire de ma vanité , je
 » crus que mon savoir étoit la mesure
 » certaine & infaillible du pouvoir du
 » Créateur : mais quand votre pieté
 » solitaire versa , sur ma tête , l'onde

122 LA JÉRUSALEM

» sacrée, il éclaira mon ame ; il m'apprit
 » que mes clartés n'étoient que ténèbres
 » & qu'erreur.

» Je connus alors que nos yeux tou-
 » jours foibles & clignotans ne pou-
 » voient fixer la vérité sur son trône
 » éternel : je ris de mes illusions & des
 » vaines fumées dont la vapeur avoit
 » enivré mon orgueil. Docile aux con-
 » seils du sage qui m'a éclairé, je me
 » livre encore à mes premiers goûts ;
 » mais m'oubliant moi-même, je n'ai
 » plus que lui pour moteur & pour
 » guide.

» Arbitre de mes pensées, il me
 » commande, il m'instruit & mon ame
 » est dans sa main : quelquefois il dai-
 » gne opérer par moi des merveilles di-
 » gnes de lui : j'arracherai le héros que
 » vous cherchez aux fers qui le retien-
 » nent : Pierre m'en a fait une loi &
 » depuis long-tems j'attendois votre
 » arrivée que lui-même m'avoit pré-
 » dite «.

Cependant ils touchent à la grotte qu'habite le vieillard ; vaste & spacieux palais où brillent tous les trésors que la terre renferme dans son sein : rien n'y est l'ouvrage de l'art & ses riches ornemens ne sont dûs qu'à la nature.

Les deux nouveaux hôtes y trouvent mille mains empressées à les servir. Sur une table magnifique brillent , l'argent, l'or & le crystal : après un somptueux repas : » Il est tems , dit le vieillard, » que je satisfasse au plus cher de vos » desirs.

» Vous connoissez Armide & ses perfidies ; vous savez par quels artifices » elle entraîna sur ses pas vos plus » braves guerriers : vous savez que le » palais de l'infidèle devint leur prison » & que chargés de fers elle les envoyoit » à Gaza , quand un héros rompit leurs » chaînes & finit leurs malheurs.

» Mais vous ignorez encore ce qui a » suivi , & je vais vous le raconter. » Quand l'Infidèle se vit enlever sa

124 LA JÉRUSALEM

» proie , de douleur , elle se déchira
» les mains & dans sa fureur elle se dit
» à elle-même , non il ne faut pas qu'il
» se vante d'avoir dérobé mes captifs
» aux liens que je leur avois donnés.

» Il a brisé leurs fers ? qu'il les porte
» lui-même ! qu'il gémissé sous les coups
» que j'avois destinés à d'autres : c'est
» trop peu pour ma vengeance ; je jure
» de les exterminer tous. Elle dit ; &
» dans son cœur impie elle ourdit une
» trame nouvelle. Elle vole sur les lieux
» où Renaud a vaincu & immolé ses
» guerriers.

» Le héros y avoit laissé son armure ;
» & pour se cacher sous des dehors in-
» connus avoit revêtu celle d'un Infidèle.
» La perfide prend ses armes , en cou-
» vre un cadavre mutilé & le jette sur
» la rive d'un fleuve où bientôt une
» troupe de Chrétiens devoit se rendre,

» Elle l'avoit prévu ; elle connoissoit
» tous vos mouvemens : dans la plaine ,
» au milieu de votre camp mille espions
veilloient

» veilloient pour elle & lui dévoient
 » vos secrets. L'enfer docile à ses loix
 » avoit soin de l'éclairer sur vos dé-
 » marches.

» Non-loin du cadavre, elle place un
 » fourbe adroit sous l'habit d'un ber-
 » ger, lui dit ce qu'il doit faire & ce
 » qu'il doit dire : fidèle à ses ordres,
 » il s'entretient avec vos guerriers &
 » jette dans leurs cœurs le germe de
 » ce soupçon qui depuis enfanta les
 » querelles, les discordes & presque une
 » guerre civile.

» On crut que Bouillon avoit armé
 » contre Renaud de secrets assassins ;
 » affreuse idée que bientôt fit évanouir
 » un foible rayon de la vérité ! tel fut
 » le premier succès d'Armide : mais
 » elle préparoit au jeune vainqueur un
 » piège encore plus funeste.

» Elle l'attend sur les bords de l'Oron-
 » te : le guerrier s'y arrête, dans un en-
 » droit où ce fleuve se divise & forme
 » une île qu'il embrasse de ses eaux :

» il voit une colonne élevée sur la rive;
 » tout auprès étoit un bateau : il fixe
 » ses yeux sur le marbre & y lit cette
 » inscription en lettres d'or.

» *Qui que tu sois , ô ! voyageur que*
le hasard ou ton choix conduit sur ces
bords ; le soleil dans son cours n'éclaire
point de plus grandes merveilles que
celles qui sont cachées dans cette île :
passé si tu veux les connoître. Le
 » guerrier imprudent cède au desir cu-
 » rieux qui l'entraîne ; il abandonne
 » ses écuyers & seul il s'élance dans la
 » barque qui peut , à peine , le recevoir.

» Déjà , il est sur l'autre bord ; ses re-
 » gards avides parcourent la surface de
 » l'île , mais ils n'y rencontrent que des
 » grottes , des eaux , des gazons & des
 » fleurs ; il est honteux de sa crédulité ;
 » cependant ce lieu rit à sa vue ; un
 » charme invisible l'y retient : il s'y
 » arrête , détache son casque & respire
 » un air délicieux.

» Soudain l'onde murmure ; Renaud

» porte ses yeux sur le fleuve : au milieu ,
 » s'élève une vague qui tourne & se
 » replie sur elle-même ; bientôt il voit
 » flotter une blonde chevelure , puis
 » il apperçoit la tête d'une nymphe ,
 » puis, enfin, un corps qui semble formé
 » par l'amour & les graces.

» Telle, dans ces spectacles nocturnes
 » que nos théâtres étalent , on voit une
 » Déesse sortir , lentement , du sein de la
 » nue qui s'abaisse sous elle : telles en-
 » core, autrefois, on peignoit ces perfides
 » sirenes que la fable plaçoit dans la
 » mer qui baignoit les bords de l'an-
 » tique Etrurie : comme elles , cette fille
 » des eaux charme les yeux par sa beau-
 » té ; elle charme , comme elles , les
 » oreilles par ces chants.

» — « Cœurs tendres & sensibles , vous
 » que le printemps couronne de ses ro-
 » ses, ne vous laissez pas éblouir aux
 » rayons trompeurs de la gloire & de
 » la vertu ? Heureux qui suit toujours
 » la loi de ses desirs ! heureux qui

» cueille , dans chaque saison de la vie ;
 » les fruits qu'elle fait naître ! c'est le
 » vœu de la sagesse ; c'est le cri de la
 » nature. Serez-vous insensibles & sourds
 » à sa voix ?

» Insensés , pourquoi laissez-vous fa-
 » ner ces fleurs passagères que la jeu-
 » nesse fait éclore ? Cette gloire , cette
 » valeur que vante le monde , ne sont
 » que de vains noms , de vaines chi-
 » mères ; cette renommée , dont le bruit
 » chatouille votre superbe oreille , n'est
 » qu'un écho ; un songe , l'ombre d'un
 » songe que le moindre souffle fait éva-
 » nour.

» Jouissez sans inquiétude , que votre
 » ame sans remords s'abandonne à l'ivres-
 » se de vos sens : noyez , dans l'oubli ,
 » vos chagrins & vos peines & que ja-
 » mais une triste prévoyance n'anticipe
 » les maux que l'avenir vous prépare :
 » que le ciel à son gré menace & ton-
 » ne , qu'il lance ses feux & ses traits ;
 » riez du vain bruit de ses foudres im-

» puissans ; tranquilles au sein des plai-
 » sirs , n'écoutez que la sagesse & la na-
 » ture «.

— » Par ses chants harmonieux , l'En-
 » chanteresse endort le jeune guerrier :
 » un doux sommeil enchaîne & maî-
 » trise ses sens : le tonnerre le plus af-
 » freux ne sauroit l'arracher à ce profond
 » repos, image de la mort : Armide, plei-
 » ne de sa vengeance, sort du lieu qui la
 » cache & court à lui.

» Mais quand elle a fixé sur lui ses
 » yeux , quand elle a vu ce front calme
 » & tranquille , ces lèvres où repose le
 » sourire , ces yeux dont le sommeil
 » même ne peut lui dérober l'éclat ,
 » elle s'arrête ; elle sent expirer sa co-
 » lère. Assise auprès de lui , elle admire
 » ses graces , ses regards sont attachés
 » sur son front , comme ceux de Nar-
 » cisse sur la fontaine qui refléchit son
 » image «.

» De son voile , elle essuie la sueur
 » qui mouille les joues du héros ; d'un

130 LA JÉRUSALEM

» souffle amoureux , elle rafraîchit l'air
 » qu'il respire : ce cœur plus dur que
 » le diamant , plus froid que la gla-
 » ce , se fond , s'amollit & déjà ne con-
 » noît plus que le feu de l'amour.

» Des fleurs qui croissent dans ces
 » beaux lieux , elle forme des liens ar-
 » tistement tissus ; elle en serre les bras
 » & les pieds de Renaud , le fait placer
 » sur son char & d'un vol rapide s'élève ,
 » avec lui , dans les airs.

» Ce n'est point à Damas , ce n'est
 » point dans ce château funeste aux guer-
 » riers Chrétiens qu'elle dépose sa proie :
 » honteuse de sa foiblesse , dévorée d'une
 » flamme jalouse , elle va , loin des ri-
 » ves connues , se cacher au sein de
 » l'Océan , dans des lieux où jamais n'a-
 » bordèrent nos vaisseaux : elle choisit
 » pour son séjour une île déserte & so-
 » litaire , une de ces îles que nous ap-
 » pellons fortunées.

» Sur la cime d'une montagne que
 » couvrent des ombres épaisses , elle

» creuse un lac & bâtit un palais : par
 » la force de ses charmes , le penchant
 » de la montagne est couvert de neige ,
 » pendant que le sommet est couronné
 » de fleurs & de verdure.

» Là, dans un printems éternel, Ar-
 » mide & Renaud coulent des jours
 » filés par la mollesse & les plaisirs : c'est
 » de cette prison lointaine & inconnue
 » que vous devez arracher le héros. Au-
 » tour de lui veillent des monstres que
 » sa jalouse amante a chargés de le
 » garder : il faut les vaincre ; vous au-
 » rez un guide pour diriger vos pas &
 » des armes pour achever votre noble
 » entreprise.

» A peine fortis de ce fleuve , vous
 » trouverez une femme qui dans l'âge
 » le plus avancé conserve toute la fraî-
 » cheur de la jeunesse : vous la recon-
 » noîtrez à sa robe nuée de mille cou-
 » leurs , à ses longs cheveux qui des-
 » cendent sur son front. Avec elle, vous
 » franchirez les mers d'un vol plus ra-

» pide que celui de l'aigle ou de l'é-
 » clair : elle fera , encore , pour votre re-
 » tour un guide fidèle & sûr.

» Au pied de la montagne où habite
 » l'Enchanteresse , vous verrez d'horri-
 » bles serpents dresser , en sifflant , leur tête
 » menaçante : des sangliers aiguïser leurs
 » défenses , des ours , des lions , prêts
 » à vous dévorer : mais au son de cette
 » baguette ils craindront de vous ap-
 » procher. Sur la cime , vous trouverez
 » des dangers , encore ; plus redoutables.

» Une fontaine y coule dont l'onde
 » pure & limpide invite ceux qui la
 » regardent à s'y désaltérer : mais dans
 » son froid crystal elle cache de secrets
 » & funestes poisons. Qui boit de ces
 » eaux est surpris d'une ivresse soudai-
 » ne ; son ame nage dans une perfide
 » joie , un rire insensé le tourmente &
 » le conduit à la mort.

» Fuyez , ah , fuyez ces ondes cruel-
 » les , ces ondes homicides ! fuyez les
 » mets délicieux offerts à votre vue

» fur les gazons qui bordent cette fon-
 » taine ! n'écoutez point les beautés in-
 » fidèles qui vous appelleront d'une
 » voix caressante : dédaignez leur doux
 » sourire , leurs regards séducteurs &
 » sans balancer , entrez dans le palais
 » de la Magicienne.

» Un tortueux labyrinthe , dans mille
 » routes confuses y égareroit vos pas ;
 » mais je vais , sur une carte , vous
 » tracer ces perfides détours : au milieu
 » du labyrinthe est un jardin enchan-
 » teur où tout semble respirer l'amour :
 » là couchés sur de verts gazons , le
 » héros & son amante s'entretiendront
 » de leurs feux.

» Dès qu'elle l'aura quitté , montrez-
 » vous à sa vue , présentez-lui un bou-
 » clier de diamant que je vais remettre
 » entre vos mains : il s'y verra , il y
 » verra les habits efféminés dont il est
 » revêtu : la honte & le dépit s'allume-
 » ront dans son cœur & en banniront
 » un indigne amour.

134 LA JÉRUSALEM

„ Rien n'arrêtera vos pas ; tous les
 „ obstacles s'abaisseront devant l'invisi-
 „ ble puissance qui vous guide : Armide
 „ elle-même ne peut prévoir votre ar-
 „ rivée ; la main qui vous aura conduits
 „ prendra soin d'assurer votre sortie &
 „ votre retour.

„ Mais il faut que demain vous partiez
 „ aux premiers rayons du jour ; il est
 „ tems que vous vous livriez au repos „
 H dit ; & il mène ses hôtes dans l'appar-
 tement qui leur est destiné : lui-même
 il se retire dans le sien & laisse les deux
 guerriers occupés de mille pensées &
 comblés de leur bonheur.

Fin du quatorzième Chant.



LA
JÉRUSALEM
DÉLIVRÉE.



CHANT XV.

DÉS LA Paurore renaissante rappelloit
les mortels à leurs travaux. Le sage va
porter à ses hôtes, la carte, le bouclier
& la baguette d'or qu'il leur a promis.
» Allons partez, leur dit-il, avant qu'un

» plus grand jour éclaire l'univers ;
» Voilà les gages de ma tendresse & de
» votre triomphe «.

Déjà, les deux guerriers étoient levés ;
déjà, ils avoient revêtu leur armure ; ils
suivent le vieillard dans les routes té-
nébreuses que la veille ils ont parcourues
avec lui : ils arrivent enfin au lit du fleuve :
» Adieu mes amis , leur dit-il , partez
» & soyez heureux «.

L'onde se courbe sous eux , les
soulève comme une feuille légère &
bientôt les dépose sur la rive : le pre-
mier objet qui s'offre à leur vue c'est
un vaisseau & sur sa poupe, la femme
qui doit les guider.

Ses cheveux descendent sur son front ;
ses regards fereins & tranquilles annon-
cent la bienfaisance : son visage bril-
le d'une céleste clarté. Les couleurs
de sa robe , inconstantes & mobiles
changent sans cesse sous les yeux qui
cherchent à les fixer.

Telles , aux rayons du soleil , varient les nuances qui colorent la gorge de l'amoureuse colombe : tantôt elle s'allume du feu des rubis , tantôt elle se peint des couleurs de l'émeraude : toujours brillante , jamais la même , elle étonne les yeux & les récréé.

» Heureux mortels , leur dit l'incon-
 » nue ; entrez dans ce vaisseau sur le-
 » quel je brave l'Océan & ses dangers ,
 » les vents & les tempêtes : celui dont
 » je reconnois les loix , prodigue envers
 » vous de ses faveurs , m'ordonne de vous
 » recevoir & de vous guider ». Elle dit ,
 & pousse vers le rivage la nef obéissante.

Les deux guerriers s'embarquent , les voiles se déploient ; le vaisseau vole , fidèle à la main qui le dirige : à peine il trace un léger sillon sur le torrent dont les eaux grossies soutien-
 droient d'énormes bâtimens.

L'onde blanchit d'écume & murmure en se brisant : bientôt le lit du fleuve

s'aggrandit & le fleuve même se perd dans l'abyme de l'Océan.

A peine ils voguent sur le sein de la mer : déjà les nues disparaissent & Paquilon, dont le souffle menaçant rassembloit les tempêtes, a cessé de gronder. Les vagues s'applanissent ; un léger zéphir ride seulement la surface des eaux ; & dans le ciel, plus riant & plus ferein , le calme s'affied sur un trône d'azur.

Ascalon dispaçoit ; bientôt Gaza leur offre ses murs que baigne l'Océan : Gaza s'étoit élevée sur les ruines d'une ville antique dont elle n'étoit que le port : les rivages sont couverts de tentes & de foldats.

Les deux voyageurs observent cet appareil menaçant ; ils voyent des cavaliers , des fantassins qui vont de la ville à la mer , & de la mer à la ville : des chameaux , des éléphants qui font voler le sable sous leurs pas : ils voient au

fond du port des vaisseaux que l'ancre y tient encore attachés.

D'autres déploient leurs voiles; d'autres déjà font gémir sous la rame les vagues écumantes : » Ces soldats, ces » vaisseaux qui couvrent & la terre, » & la mer, ne sont encore, dit aux » deux guerriers la femme qui les guide, qu'une partie des forces que le » Monarque Egyptien va rassembler.

» Il attend du fond de son empire » de nombreux bataillons; j'espère que » vous ferez rendus à l'armée Chrétienne » ne avant que la sienne soit réunie sous » ses ordres ou sous ceux du guerrier » qui commande à sa place «.

Cependant la nef légère vole sans crainte au milieu de la flotte ennemie : tel le Roi des airs, d'un essor audacieux, s'élève loin des vulgaires oiseaux.

Déjà Raffi ; déjà Rhinocolure & ses sables arides fuyent loin derrière eux : ils découvrent ce promontoire fameux

dont la tête altière ombrage la mer qui le baigne , ce promontoire où reposent les cendres de Pompée.

Damiette se montre à leur vue , & ces bouches célèbres par où le Nil rend à la mer les eaux qu'il reçut du ciel : ils voyent ces murs que le vainqueur Grec fonda pour les Grecs qui l'avoient suivi , & le Fare qui aujourd'hui s'unit au rivage dont autrefois il étoit séparé par les flots.

Rhodes & Crète trop reculées , vers le Nord , se dérobent à leurs regards ; ils suivent l'Afrique & ses détours : cette contrée féconde & cultivée sur les bords de la mer , n'a dans l'intérieur que des sables stériles & des monstres. Il côtoient la Marnarique & ces rives où jadis Cyrène voyoit fleurir cinq grandes cités ; & Ptolémaïs & ces bords où dorment les eaux du fabuleux Léthé.

Ils fuyent loin de la grande Syrte & de ses rochers funestes aux navigateurs :

bientôt le Cap de Judecque & le détroit de Magre disparoissent à leurs yeux : d'un côté Tripoli s'élève sur le rivage, de l'autre Malthe s'abaisse & se cache au milieu des flots qui l'entourent. Avec les autres Syrtes , ils laissent derrière eux Alzerbe , jadis , le séjour des Lothophages.

Au fond d'un golfe que forment deux montagnes , ils découvrent Tunis ; la riche , la superbe Tunis que la Lybie compte entre ses plus fameuses cités. La Sicile se montre assise au milieu des flots & le promontoire de Lilibée cache dans les cieux son orgueilleuse tête. » Regardez de ce côté , dit aux deux guerriers leur sage conductrice : voilà les » lieux où fut Carthage «.

L'altière Carthage n'est plus : à peine sur cette rive on retrouve quelque reste de ses débris. Les Villes , les Royaumes , tout meurt , tout a son tombeau : les plus superbes monumens , les plus

pompeux édifices , tombent & disparaissent sous l'herbe & le sable qui les couvrent : & l'homme s'indigne d'être mortel ! ô folie , ô chimère de l'ambition & de l'orgueil ! ils voyent Biferte & plus loin la Sardaigne & ses rochers.

Ils franchissent les bords où , jadis , erroient les Pasteurs Numides : ils trouvent Bugie , Alger , retraites infâmes des pirates ; ils trouvent Oran qui en doit être un jour la terreur. La Tingitane , cette terre féconde en lions & en éléphants , leur montre ses rives où seront assis , un jour , les Royaumes de Fez & de Maroc. Grenade est sur leur droite & bientôt se dérobe à leur vue.

Déjà , ils touchent à ce détroit que la fable compta parmi les travaux d'Alcide : sans doute la mer en courroux rompit autrefois les barrières que lui opposoit , en ces lieux , la nature & sépara , avec violence , l'Europe & l'Asie : ainsi tout cède , tout succombe sous les efforts du tems.

Le soleil avoit quatre fois éclairé l'univers depuis qu'ils avoient quitté le rivage d'Ascalon : déjà ils avoient franchi un espace immense & leur nef respectée des flots. n'avoit été obligée de chercher un asyle dans aucun port : ils passent le détroit & s'élancent dans l'Océan qui de son humide ceinture embrasse l'univers étonné de sa grandeur.

Déjà Gades & ses rives fécondes , déjà la terre & ses montagnes ont disparu loin d'eux : rien n'existe plus pour eux que le ciel & les eaux : » Divine inconnue , dit Ubalde , toi qui nous conduis sur ce vaste abyme , dis-nous si jamais mortel pénétra jusqu'ici ? dis-nous si au-delà de ces mers , le monde a encore des habitans ?

» Hercule , lui répond - elle , après avoir exterminé les monstres de l'Afrique & de l'Espagne , après avoir parcouru & conquis l'Europe & ses

» rivages, Hercule n'osa braver l'Océan
 » & ses dangers : il marqua des limi-
 » tes à l'univers , & dans une sphère
 » trop étroite, il resserra l'audace & le
 » génie des humains : mais le sage
 » Ulysse entraîné par un desir curieux,
 » dédaigna les bornes qu'il avoit po-
 » sées.

» Il franchit ces colonnes redoutées
 » & déploya sur l'Océan son vol auda-
 » cieux : mais l'Océan trompa son ex-
 » périence & l'engloutit dans ses aby-
 » mes. Sa triste destinée est encore un
 » secret caché avec lui au fond des
 » eaux & qu'ignore l'univers : si quel-
 » que autre mortel fut poussé par les
 » vents sur cette vaste mer , il a péri
 » dans les flots , ou du moins jamais il
 » n'a revu les rivages de l'Europe.

» L'Océan est ignoré : des îles sans
 » nombre, des Royaumes inconnus sont
 » baignés de ses flots : des humains y ha-
 » bitent ; & les terres y sont fécondes

» comme les vôtres. La nature y verse
 » ses bienfaits & le soleil y mûrit les
 » moissons que sa chaleur a fait éclore.
 » Dis-moi , reprend Ubalde , quelles
 » sont les loix , quel est le culte de ce
 » nouvel hémisphère ?

— » Chaque peuple y a ses Rits, sa
 » langue & ses usages : les uns ado-
 » rent des monstres ; d'autres s'y font
 » des Dieux de la terre , du so-
 » leil & des étoiles : quelques - uns
 » dans leurs abominables festins char-
 » gent leurs tables d'alimens funestes
 » & criminels : tous ces peuples enfin
 » n'ont que des mœurs barbares & un
 » culte sacrilège.

— » Ainsi donc ce Dieu qui descen-
 » dit, pour éclairer la terre , veut ca-
 » cher à ce monde infortuné les rayons
 » de sa lumière ? — Non : le vrai culte
 » un jour régnera sur ces climats & les
 » arts y fleuriront avec les loix. Un
 » pouvoir nouveau rapprochera les deux

» hémisphères & rompra la barrière qui
» les sépare. »

» Un tems viendra que les colonnes
» d'Hercule ne seront qu'une fable mé-
» prisée de l'intrépide nautonnier. Ces
» mers lointaines & encore sans nom ,
» ces empires inconnus seront célèbres
» dans votre Europe : un jour , le plus
» hardi des vaisseaux parcourra cét Océan
» qui embrasse le monde. Vainqueur de
» tous les obstacles , il mesurera la ter-
» re ; & rival du soleil , il visitera tous
» les lieux que cét astre éclaire dans sa
» course.

» Du sein de la Ligurie , s'élèvera un
» mortel qui osera le premier affronter
» le courroux de ces mers inconnues :
» ni les vents déchaînés , ni l'onde en
» furie , ni la crainte des dangers qui
» l'attendent sous de nouveaux cieus ,
» ni mille objets enfin de terreur &
» d'allarmes ne pourront étonner son ame
» intrépide , ni enchaîner son audace.

» Ce fera toi , généreux Colomb ,
 » qui vers un pôle nouveau dirigeras
 » tes voiles fortunées : à peine la re-
 » nommée dont les yeux sans nombre
 » sont ouverts sur tous les climats ,
 » pourra suivre ton vol : à peine ses
 » mille voix pourront chanter une par-
 » tie de tes aventures. Qu'elle célèbre
 » Alcide & Bacchus ; qu'elle vante leurs
 » fabuleux exploits ; il suffit pour ta
 » gloire qu'elle effleure les tiens ; un
 » seul de tes travaux mérite d'occuper
 » les veilles de l'Historien & du Poëte « .

Elle dit ; & dirige sa course vers le
 couchant : elle revient ensuite vers le
 Midi. Le soleil devant eux va se plon-
 ger dans les ondes , & derrière eux il
 recommence sa course. La nouvelle
 aurore répandoit ses humides clartés ,
 quand , dans un lointain obscur , s'offrit
 à leurs regards une montagne dont le
 sommet étoit caché dans les nues.

Ils approchent ; les ombres s'éclaircif-

sent , la montagne s'allonge en pyramide & de son sommet sortent des torrens de fumée. Telle paroît cette masse brûlante qui fait gémir Encelade sous son poids.

D'autres îles, d'autres montagnes élèvent non loin de là leurs têtes moins altièrès : ce sont les îles où l'antiquité plaça le séjour du bonheur. Là, disoit-on jadis , sous un ciel bienfaisant , la terre produit sans effort & sans culture ; la vigne d'elle-même y offre ses raisins à la main qui veut les cueillir.

Jamais l'olivier n'y trompa les espérances que fit naître sa fleur ; le miel y découle du creux des arbres ; les sources d'eau - vive y jaillissent du sein des rochers & serpentent avec un doux murmure entre des gazons toujours verts. Les zéphirs , les rosées y tempèrent les ardeurs de l'Été : là est le séjour des ombres fortunées,

» Enfin , dit aux deux guerriers leur
» sage

» sage conductrice , nous touchons au
 » terme de vos vœux : voilà ces îles
 » de la fortune, si vantées & connues si
 » peu ; sous un ciel riant , une heureuse
 » fécondité les embellit : mais à ce
 » fonds de vérité , combien on a mêlé
 » de récits fabuleux « ! Ils approchent
 de la première de ces îles.

» O toi qui nous guides , dit alors
 » le jeune Danois , permets que je des-
 » cende sur cette rive inconnue , que
 » j'observe ses habitans , & leur culte
 » & leurs mœurs : avec quel plaisir un
 » jour je raconterai les merveilles que
 » j'aurai vues , & je dirai aux sages avi-
 » des de m'entendre : j'y étois moi-mê-
 » me !

» Ce desir est digne de toi ; mais les
 » célestes décrets opposent à tes desseins
 » une loi sévère & immuable. Nous
 » sommes loin encore du terme que
 » l'Eternel a marqué pour la découverte
 » de ces régions ; il ne vous est pas

» permis de révéler à votre monde les
» secrets que lui cache l'Océan.

» Plus heureux que les navigateurs
» vulgaires , il vous est donné de vo-
» guer sur ces mers , de descendre dans
» les lieux où languit le généreux Re-
» naud & de le remener dans votre
» hémisphère. Bornez-là vos vœux ; les
» porter plus haut , ce seroit offenser le
» ciel & lutter contre les destins ». Elle
se tait : la première île paroît s'abaisser
& la seconde s'élever à leur vue.

Huit autres leur succèdent ; des inter-
valles égaux les séparent toutes & les
divisent : il y en a sept qui offrent aux
yeux , des maisons , des champs culti-
vés & les traces des humains. Trois sont
désertes encore ; les forêts & les mon-
tagnes qui les couvrent ne servent que
d'asyle aux animaux sauvages.

Dans l'une de ces dernières le rivage
se courbe & s'abaisse ; deux hauteurs
qui le ferment & l'embrassent y forment

un bassin où l'onde vient se briser au pied d'un rocher. A l'entrée du port, s'élèvent deux rocs sourcilleux qui semblent appeller les navigateurs.

Sous leur vaste abri, la mer repose en silence : le port est couronné de sombres forêts. Dans l'enfoncement, est une grotte obscure & profonde que tapisse un lierre & où coule une onde fraîche & limpide. Là jamais un lien n'enchaîna la barque légère ; jamais vaisseau n'y reposa sur son ancre. C'est dans cet asyle calme & solitaire qu'aborde la conductrice des deux guerriers.

» Vous voyez, leur dit-elle, cet immense édifice qui presse le sommet
 » de la montagne : c'est-là, qu'au milieu
 » des fêtes & dans l'ivresse des plaisirs
 » languit le défenseur des Chrétiens.
 » Demain, aux premiers rayons du jour,
 » vous y monterez par ce sentier. Ce
 » retard pèse à votre impatience ; mais ce
 » n'est qu'au lever de l'aurore que vous

» obtiendrez le succès de vos vœux.

» Pendant que le jour luit encore ,
 » vous pouvez avancer jusqu'au pied de
 » la montagne «. Soudain les deux guerriers s'élancent sur la rive désirée , & d'un pas rapide ils arrivent au terme que leur guide leur a marqué : le soleil avoit encore une longue carrière à parcourir avant que d'éteindre ses feux dans l'Océan.

Au milieu des ruines & des débris ; ils voyent un sentier qui conduit à ce fatal palais : le pied de la montagne est couvert de neige & de frimats : plus loin , un verd gazon est émaillé de fleurs ; des arbres y répandent leur ombrage ; les lys & les roses y naissent au milieu des glaces. Tout y atteste un pouvoir magique vainqueur de la nature.

Les deux guerriers s'arrêtent au pied de la montagne dans un lieu désert & sauvage qu'une ombre épaisse environne. Dès que le soleil eut doré le

ciel de ses premier rayons , allons , allons , s'écrierent-ils tous deux ! & pleins d'une nouvelle ardeur , ils reprennent leur route : mais soudain un affreux dragon s'élance & vient en rampant leur disputer le passage.

Son corps est couvert d'écailles jaunissantes ; il dresse sa tête altière ; son col est gonflé de colere , la flamme étincelle dans ses yeux & de sa gueule sortent des vapeurs empoisonnées : tantôt il se ramasse & se replie ; tantôt il s'allonge & traîne après lui ses tortueux anneaux : mais rien ne peut arrêter les pas des deux guerriers.

Le Danois tire son épée , il veut percer le serpent : „ Que fais-tu , s'écrie „ Ubalde ? qu'oses-tu tenter ? crois-tu „ que ton bras puisse triompher de ce „ gardien terrible „ ? Il dit , & de la baguette d'or il frappe les airs ; soudain le monstre fuit épouvanté.

Plus loin , rugit un lion menaçant :

154 LA JÉRUSALEM

sa crinière se hérissé , de sa queue il bat ses flancs & s'excite à la colère : sa gueule sanglante s'ouvre pour dévorer sa proie ; mais à la vue de la baguette , un secret effroi glace sa fureur & le met en fuite.

Une foule de monstres succède , plus difformes , plus terribles : jamais le Nil , sur ses bords , ne vit errer rien de plus affreux. Jamais l'Hyrkanie dans ses forêts , jamais l'Afrique dans ses déserts , n'enfantèrent rien de plus sauvage.

Mais tout tremble , tout fuit à la vue & au sifflement de la magique baguette. Les deux guerriers vainqueurs ne trouvent plus d'obstacles que les précipices & les glaces.

Mais bientôt ils ont franchi ces rudes & pénibles sentiers. Le sommet de la montagne offre à leurs yeux une plaine riante sous un ciel pur & serein : un air délieux y est parfumé par les fleurs & rafraîchi par les zéphirs ; leur haleine

toujours égale, n'y reçoit point du soleil le mouvement ou le repos.

L'Été n'y darde point ses feux ; l'Hiver ne s'y arme point de glaces : les nuages n'y troublent point la sérénité des airs ; un azur éternel y embellit les cieux : sur des gazons toujours verts , brillent des fleurs toujours nouvelles. Les arbres y conservent un immortel feuillage. Un palais enchanté s'élève dans ces beaux lieux & paroît le trône du Monarque qui règne sur ces monts & sur ces mers. *

Dans une route semée de fleurs , les deux guerriers s'avancent à pas lents & quelquefois ils s'arrêtent. Une fontaine qui jaillit du sein d'un rocher offre à leur bouche altérée une onde pure & limpide : ses flots se divisent en mille rameaux & par des routes secrètes vont abreuver les plantes & les fleurs.

Bientôt ils se réunissent dans un canal profond & roulent en murmurant

sous l'ombre épaisse des arbres qui les couvrent. Le crystal transparent réfléchit tous les objets qui l'environnent ; sur ses rives , un tendre gazon offre aux voyageurs un lit de verdure.

» Voilà , disent - ils , la fontaine du
 » ris , voilà cette fontaine funeste qui
 » coule pour le malheur des mortels :
 » mettons un frein à nos desirs & crai-
 » gnons l'illusion de nos sens. Fermons,
 » fermons l'oreille aux chants des sirè-
 » nes qui vont tenter de nous séduire « .
 Cependant ils avancent jusqu'à l'endroit
 où les eaux se répandent dans un vaste
 bassin & y forment un lac.

Sur la rive , une table élégamment
 servie offre à leur vue les mets les plus
 délicieux : deux nymphes d'un air vo-
 luptueux folâtrant dans les eaux ; elles
 s'y défont à la nage, quelquefois elles
 s'y plongent tout entières & en repa-
 roissant , découvrent de nouveaux tré-
 sors.

Les cœurs des guerriers sont émus à leur aspect : ils s'arrêtent pour les contempler ; elles continuent leur badinage : enfin l'une des deux s'élève sur la surface du lac & présente à leurs yeux sa gorge d'albâtre & des appas encore plus secrets. Le reste de son corps paroît à demi sous le voile liquide dont il est entouré : l'eau dégoutte de sa blonde chevelure.

Telle paroît l'étoile du matin toute humide de rosée : ou telle autrefois on vit la mere d'amour sortir de l'écume féconde des mers : ses regards distraits errent sur la rive ; elle feint d'apercevoir pour la première fois les deux étrangers : le rouge de la pudeur vient colorer ses joues.

Elle détache ses cheveux qu'un nœud rassembloit sur sa tête ; ils tombent & couvrent d'un voile d'or l'ivoire de son col : que de charmes disparaissent !

mais un charme nouveau les remplace ; elle reporte sur les deux guerriers des yeux où la honte se mêle à la joie.

Elle rit, elle rougit & le ris sur ses lèvres s'embellit du fard de la pudeur. Enfin d'une voix touchante , & qui pourroit amollir les cœurs les plus durs :

» Heureux étrangers , leur dit - elle ,
 » qu'un destin propice conduit dans
 » le séjour de la félicité.

» Vous trouverez dans cet asyle un
 » abri contre les orages de la vie & l'oubli de vos peines ; vous y goûterez
 » les plaisirs que jadis au siècle d'or
 » goûterent les humains libres encore
 » du joug des loix. Quittez , quittez
 » des armes désormais inutiles ; suspendez-les dans le temple du bonheur : vous ne servirez ici que sous
 » les drapeaux de l'amour.

» Ces gazons , cette verdure , feront

» le théâtre de vos combats : nous al-
 » lons vous présenter à la beauté qui
 » règne dans ces lieux : elle y comble
 » les desirs de ceux qui sont soumis à ses
 » loix. Destinés à ses plaisirs, vous vous
 » enivrerez dans ses bras d'une volup-
 » té suprême : mais commencez par vous
 » baigner dans cette onde & réparez à
 » cette table vos forces épuisées «.

Ainsi parloit l'une des nymphes : l'autre de ses gestes, de ses regards accompagnoit son discours. Ainsi dans une fête champêtre, la jeune bergere marie ses pas aux accords de la musette : mais les deux guerriers sont insensibles à ces perfides caresses : cet aspect séduisant, ces accens enchanteurs, châtouillent leurs sens & ne peuvent atteindre à leur ame.

Si l'attrait du plaisir éveille les desirs, soudain la raison s'arme pour les combattre, les arrête & les étouffe. Ils vont

160 LA JÉRUSALEM

au palais achever leur victoire & les
nymphes dédaignées cachent dans les
eaux , leur dépit & leur honte.

Fin du quinzieme Chant.



LA
JÉRUSALEM
DÉLIVRÉE.



CHANT XVI.

CE superbe palais dans sa forme circulaire embrasse un jardin dont jamais rien ne peut égaler les beautés : de magnifiques pavillons , ouvrages des esprits infernaux , règnent autour & forment pour le cacher un tortueux dédale.

Cent portes conduisent dans ce magique édifice ; les deux guerriers entrent par la plus grande : elle est d'argent & roule sur des gonds de l'or le plus pur. Des figures en relief la décorent & fixent les regards des deux voyageurs étonnés , moins de la matière , que du travail. Leurs yeux trompés croient qu'elles respirent & leurs oreilles s'ouvrent pour recevoir les sons qu'elles semblent prononcer.

On y voit Alcide filant aux pieds d'omphale : le vainqueur des enfers , le destructeur des monstres , manie la quenouille & le fuseau. L'amour le regarde & sourit à sa métamorphose. D'une main foible & tremblante , la beauté qui le captive soulève ses armes homicides & se couvre de la peau du lion de Némée , dont la rudesse paroît offenser ses membres délicats.

Plus loin , une mer agitée roule ses flots blanchis d'écume : deux flottes armées l'une contre l'autre s'en disputent

Pempire. L'onde étincelle & s'allume ;
d'un côté paroît auguste & ses Romains ;
de l'autre Antoine & les peuples de
l'aurore.

On diroit que les Cyclades arrachées
de leurs fondemens nagent sur la sur-
face des eaux , ou que des montagnes
se heurtent contre des montagnes : le fer
& la flamme volent de tous côtés ; la
mer est teinte de sang & couverte de
débris : le combat est encore douteux ;
mais on voit fuir la Reine étrangère.

Antoine fuit ! Antoine oublie le scep-
tre de Rome & l'empire du monde !..
Non... il ne fuit pas.... son courage
ne connoît point la crainte.... il fuit
seulement Cléopâtre qui fuit & l'en-
traîne. Vous le voyez frémir tout à la
fois , d'amour , de honte & de rage :
ses yeux se reportent tour-à-tour sur le
combat cruel & sur le vaisseau qui em-
porte l'objet de sa flamme.

Enfin caché dans les détours du Nil ,
il attend la mort dans les bras de son

amante. La vue de la beauté qui l'enflamme semble charmer la douleur de sa perte. Les deux guerriers détachent enfin leurs regards de ces merveilleux tableaux & entrent dans le labyrinthe.

Tel on voit le Méandre incertain dans son cours se jouer sur ses rives : tantôt il remonte vers sa source ; tantôt il descend vers la mer , & ses flots qui fuyent retrouvent ses flots qui reviennent. Tels & plus confus encore sont les détours du magique palais ; mais la carte fatale , présent du sage vieillard en révèle les issues & en trace les routes les plus secrètes.

A travers mille tortueux sentiers, les deux guerriers arrivent, enfin, au jardin enchanté : il offre à leur vue des eaux dormantes & des ruisseaux qui roulent sur un sable d'argent leur mobile cristal , des fleurs , des arbrustes , des gazons , des côteaux que le soleil dore de sa lumière , des vallons que couvre un ombrage délicieux , des grottes &

des forêts d'éternelle verdure : l'art qui créa ces beautés , y ajoute encore par les soins qu'il prend de se cacher.

A l'heureux désordre qui règne en ces lieux , on croiroit qu'ils doivent tout à la nature ; on croiroit du moins que la nature a voulu jouer l'art & l'imiter à son tour. L'air docile aux loix d'Armide porte par-tout une chaleur féconde & appelle dans les rameaux la sève obéissante : avec des fruits toujours mûrs , les arbres donnent des fleurs toujours nouvelles.

Sur le même tronc , sous la même feuille , la figue mûrit à côté de la figue naissante ; la pomme qui jaunit voit croître une pomme encore verte : la vigne sur les côteaux élance ses rameaux tortueux & près d'une grappe qui fleurit étale une grappe déjà toute brillante d'un divin nectar.

Les oiseaux amoureux , sous des berceaux de verdure , soupirent leurs plaisirs & leurs peines : les ondes & les

jouet des zéphirs ; elle languit d'amour : sur ses joues enflammées brille une sueur voluptueuse qui l'embellit encore. Dans ses prunelles humides pétille le feu du plaisir. Tel brille un rayon de lumière dans le crystal des eaux. Sa tête est panchée sur Renaud qui renverse dans ses bras a les yeux attachés sur les siens.

De ses regards avides , il dévore son amante & lui-même se mine & se consume. Elle s'incline vers lui , elle lui donne des baisers de flamme , elle en couvre & ses yeux & ses lèvres : il lui semble que son ame s'envole & passe dans le sein de son amante. Les deux guerriers , de l'asyle qui les cache , contemplent leurs jeux & leur ivresse.

Au côté de Renaud pendoit un miroir confident discret des amoureux mysteres : Atmide se lève , elle met le crystal entre les mains de son amant ; ses yeux tout brillans de plaisir y cher-

Chent son image ; Renaud d'un regard
 Brûlant n'y cherche que sa maitresse.

Armide est fière de son empire , Re-
 naud l'est de ses fers : elle ne voit
 qu'elle-même & lui ne voit qu'elle :
 » Tourne , lui disoit-il , ah , tourne sur
 » moi ces regards qui portent dans
 » mon ame l'ivresse du bonheur ! c'est
 » dans mon cœur que tu verras ton
 » image ; l'amour d'un trait de flamme
 » l'y grava bien mieux que ne la rend
 » cet infidèle miroir.

» Cruelle ! tu me dédaignes ; un vil
 » mortel est indigne de fixer tes yeux
 » & ta pensée : ne contemple que ce
 » ciel qui s'embellit de tes charmes &
 » ces astres jaloux qu'efface ta beauté «.

Armide sourit , mais toujours elle s'ad-
 mire & compose sa parure ; elle rap-
 pelle sur sa tête ses cheveux errans , les
 entrelace & les tresse : d'autres s'arron-
 dissent en boucles & les fleurs qu'elle y
 mêle brillent comme l'émail enchâssé
 dans l'or. Elle marie la rose aux lys de

son sein & se couvre de son voile.

Le paon superbe étale avec moins de complaisance l'orgueil de son plumage. Iris est moins belle quand son humide écharpe se dore des rayons du soleil. Mais rien n'égale l'éclat de sa ceinture : elle-même travailla ce merveilleux tissu ; nulle autre main que la sienne n'eût pu allier ensemble les matières qui le composent.

On y voit les tendres dédains , les attrayans refus, l'ivresse de la volupté , son calme heureux, le sourire, les mots entrecoupés, les larmes du plaisir, les baisers & les soupirs ; elle-même à un feu magique les avoit unis & confondus : jamais elle ne quitte sa ceinture ; la nuit dans les bras du repos elle est autour d'elle : amour quand il la réveille l'y laisse encore & n'en est que plus heureux.

Enfin elle donne à Renaud un tendre... un dernier baiser ; le jour la rappelle dans son palais pour s'y livrer à

Ces magiques mysteres. Son amant ne peut suivre ses pas , ni pénétrer dans sa retraite : enchaîné dans ces jardins enchantés , il y erre tout le jour au milieu des bois & seul avec les animaux qui les habitent.

Mais quand l'ombre avec le silence revient favoriser les amoureux larcins , un même asyle les rassemble & devient le confident de leur bonheur. Dès qu'Armide a disparu , les deux guerriers sortent du secret qui les cache & se montrent à Renaud revêtus de leur pompeuse armure.

A peine l'éclat de l'acier a frappé ses regards , son feu se rallume , l'ardeur des combats rentre dans son ame ; sa môle langueur se dissipe , il sort de l'ivresse & de l'assoupissement du plaisir.

Tel on voit un généreux coursier qui après avoir triomphé dans les champs de la gloire est condamné à un vil repos ; il erre au milieu des pâtura-

ges & près de la cavale amoureuse , il languit & se consume. Mais si la trompette guerrière a frappé son oreille , s'il a vu étinceler l'acier , soudain par ses hennissemens , il réveille son courage ; déjà il brûle de s'élancer dans la plaine , déjà il appelle le guerrier qui doit guider son audace.

Cependant Ubalde s'approche & présente aux yeux de Renaud le bouclier de diamant ; le héros y porte ses regards ; il s'y voit : il y voit les honteux ornemens dont il est couvert , ces cheveux parfumés , ces boucles voluptueusement flottantes , cette épée jadis l'instrument de sa gloire , chargée maintenant d'un luxe odieux & devenue , pour lui , une parure inutile.

Il se cherche lui-même & se reconnoît à peine. Ainsi quand nous sortons des bras du sommeil , l'ame encore pleine des illusions & des songes qui l'ont agitée , s'examine & travaille pour se retrouver. Bientôt il ne peut plus
soutenir

soutenir sa vue : ses regards s'attachent à la terre : l'œil morne & la tête baissée , plein de trouble & de confusion , il se jetteroit dans la mer & dans les flammes ; il s'abymeroit dans le centre de la terre pour y cacher sa honte.

Ubalde , enfin , lui adresse ce discours :

» Toute l'Asie , toute l'Europe sont en
 » feu : quiconque aime la gloire , qui-
 » conque adore Jésus-Christ combat au-
 » jourd'hui dans les plaines de Syrie.
 » Toi seul , ô fils de Berthold , toi seul
 » caché dans des lieux ignorés , au-delà
 » des limites du monde , tu languis au
 » sein d'un indigne repos ! vil esclave
 » d'une femme , seul tu es tranquille au
 » milieu des mouvemens qui boulever-
 » sent l'univers.

» Quel sommeil , quelle léthargie a
 » donc assoupi ta valeur ? quelle foi-
 » ble a flétri ton courage ? Allons ,
 » réveille-toi ! le camp te demande ,
 » Godefroi t'appelle , la fortune & la

Elle n'écoute plus l'honneur ; elle court & se précipite sur les pas de Renaud : où sont, hélas, ses triomphes ? Qu'est devenue sa fierté ? jadis, d'un coup d'œil elle troubloit tout l'empire de l'amour ; armée d'orgueil & de dédains, elle embrâsoit les cœurs & ne sentoît que de la haine : vaine de ses appas, elle ne vouloit des adorateurs que pour avoir des esclaves.

Maintenant, trahie, abandonnée, elle fuit l'ingrat qui la fuit & la méprise : elle cherche à relever par ses pleurs sa beauté dédaignée. Les neiges, les précipices ne peuvent arrêter ses pas. Des messagers fidèles la devancent & vont porter à Renaud ses larmes & son désespoir. Enfin, elle arrive elle-même au moment où le héros touche au rivage.

Eperdue, hors d'elle-même, elle s'écrie : » O toi qui m'enlèves la moitié de ma vie, cruel, prends celle qui me reste, ou rends-moi celle que tu

» m'arraches , ou frappe-les toutes deux
 » à la fois ! arrête ! arrête ! entends du
 » moins les derniers mots que ma bou-
 » che prononce ! Ce n'est point un
 » dernier baiser que je te demande ;
 » garde - le pour une plus heureuse
 » amante : Barbare ! que crains-tu si tu
 » m'attends ? tu as pu me fuir , tu pour-
 » ras être sourd à ma voix « .

Renaud s'arrête , elle approche hâle-
 tante , baignée de larmes , abymée dans
 la douleur , mais plus belle par sa dou-
 leur même. Ses yeux tombent sur le
 héros & s'y reposent : soit dépit , soit
 rêverie , soit timidité elle ne lui parle
 point encore ; lui-même ne la fixe point ,
 ou ne jette sur elle que des regards dé-
 robés , tardifs & honteux .

Malgré sa douleur , Armide toujours
 fidèle à l'artifice & à la ruse , par de
 foibles soupirs , tente d'amollir son
 cœur & le prépare à recevoir ses
 plaintes : tel un chantré harmonieux

prélude d'abord & monte les ames au-
 ton de l'air qu'il va chanter.

Enfin elle exhale en ces mots son
 désespoir: » N'attends pas de moi, cruel,
 » les prieres qu'une amante adresse à
 » son amant; ces doux noms ne sont
 » plus faits pour nous:... Barbare! si ton
 » cœur les dédaigne, si tu abhorres
 » jusqu'au souvenir de notre flamme,
 » du moins écoute-moi comme l'objet
 » de ta haine. Un ennemi n'est pas tou-
 » jours sourd aux prieres de son enne-
 » mi; tu peux m'accorder la faveur que
 » je te demande & me conserver tous
 » tes dédains.

» Si tu me hais, si cette haine fait
 » ton bonheur, jouis de cet affreux
 » sentiment; je ne viens point te l'ar-
 » racher: tu le crois juste; il l'est sans
 » doute: moi aussi j'ai détesté tes Chré-
 » tiens; j'ai fait plus, je t'ai détesté toi-
 » même. Je naquis Musulmane, je me
 » fis un devoir d'accabler une puissance

» ennemie ; je t'ai poursuivi ; j'ai juré
 » ta perte , je t'ai entraîné dans ces dé-
 » serts inconnus , loin du monde & loin
 » des combats.

» A ces crimes , ajoute un crime , plus
 » funeste , plus affreux pour toi : j'ai
 » séduit ton cœur ; je t'ai fait connoître
 » l'amour & ses feux..... O forfait odieux,
 » & que tu ne saurois trop punir ! je
 » t'ai livré mon honneur & mon in-
 » nocence : esclave sous tes loix , je
 » t'ai prodigué des charmes pour les-
 » quels mille amans avoient envain sou-
 » piré.

» Venge-toi ; pars , abandonne ces
 » lieux jadis si chers à ton cœur : va ,
 » franchis les mers. Par tes combats ,
 » par tes travaux anéantis nos autels &
 » ma croyance ; moi-même je t'armerai
 » contre elle.... Mais que dis-je ? ma
 » croyance ! ah ce n'est plus la mienne ;
 » cruelle idole de mon cœur ! je ne
 » connois plus que toi ; seul tu es , &
 » mon maître & mon Dieu !

» Je ne te demande qu'une grace
 » une faveur légère : permets que je su-
 » ves tes pas : le brigand ne laisse pas
 » derrière lui sa proie. Un vainqueur
 » mène ses captifs enchaînés à son char :
 » qu'Armide soit à ton triomphe un
 » ornement de plus ; que tes Chrétiens
 » me comptent au nombre de tes vic-
 » times : que cette fiere beauté qui mé-
 » prisait ta jeunesse aille , à la vue de ton
 » camp , traîner tes fers & souffrir tes dé-
 » dains.

» Vile esclave ! eh ! pourquoi nourrir
 » encore cette chevelure qui pour toi
 » n'a plus d'attraits ? je couperai ces
 » tresses inutiles ; je veux que tout , en
 » moi , annonce mon esclavage. Dans
 » l'horreur des batailles , au milieu d'une
 » foule ennemie , je suivrai tes pas ;
 » j'ai le courage , j'aurai la force de
 » conduire tes courriers & de porter tes
 » traits.

» Je ferai ton écuyer ; je ferai , si tu
 » veux , ton rempart : je prodiguerai ma

» vie pour défendre la tienne. Avant
 » que d'arriver à toi, il faudra que le
 » fer de tes ennemis perce mon sein &
 » le déchire. Peut-être il n'en fera pas
 » un seul assez barbare pour vouloir,
 » aux dépens de mes jours, couper la
 » trame des tiens ? peut-être en faveur
 » de cette beauté que tu méprises, ils
 » oublieront la vengeance.

» Hélas ! malheureuse ! où s'égare mon
 » orgueil ? je vante encore une beauté
 » dédaignée & qui ne peut te fléchir ». Elle
 vouloit continuer, mais des ruif-
 seaux de larmes coulent de ses yeux :
 elle veut saisir la main du héros, ou
 embrasser ses genoux, mais il recule &
 triomphe : l'amour ne peut plus rentrer
 dans son cœur, & ses yeux sont fermés
 aux larmes.

Si l'amour n'a pu rallumer sa flamme
 première, la pitié du moins, d'un feu
 plus chaste, l'échauffe & l'amollit : son
 ame est attendrie, mais il captive sa

sensibilité & sous de tranquilles dehors,
il cache les mouvemens qui l'agitent.

» Armide , lui dit-il , je partage ta
» douleur ; que ne puis-je éteindre dans
» ton sein l'ardeur funeste qui le dévo-
» re ! la haine , le dédain ! ah ! ce ne
» sont pas les sentimens que j'éprouve ;
» j'oublie l'injure & je ne veux point
» de vengeance. Tu n'es point mon es-
» clave , tu ne feras point mon enne-
» mie. Ton cœur s'est égaré ; tu as été
» extrême , & dans ta haine , & dans ton
» amour.

» Mais quoi ? ce sont-là de vulgai-
» res foiblesses & ton excuse est dans
» ta loi , dans ton sexe & dans ton
» âge. Et moi aussi j'ai partagé tes er-
» reurs : eh ! si je te condamnois , de
» quel droit pourrois-je m'absoudre ?
» Non : dans mes disgraces , dans mes
» prospérités , ton souvenir fera tou-
» jours cher à mon cœur ; & tant que
» l'honneur & mon culte me le per-

» mettront , je ferai encore ton cheva-
» lier.

» Mettons, mettons un terme à nos
» égaremens & à notre honte : enseve-
» lissons dans ces déserts inconnus le
» souvenir de nos foiblesses. Puissent
» ces jours malheureux être retranchés
» du nombre de mes jours ! puisse l'E-
» rope & le reste de notre hémisphère
» ignorer toujours cette indigne partie
» de mon histoire ! & toi-même, effa-
» ce de la tienne un trait qui flétriroit
» ta beauté, tes vertus & l'éclat de ta
» naissance.

» Adieu : vis en paix dans ces lieux.
» Il ne t'est plus permis de suivre mes
» pas. Demeure, ou par une autre route
» va retrouver le repos dans le sein
» de la sagesse ». Pendant qu'il parle ,
Armide inquiète , agitée , lance sur lui
des regards sinistres & dédaigneux : en-
fin elle éclate en ces mots.

» Non , tu n'es point le fils de la belle

» Sophie ! tu n'es point le sang des
 » héros dont tu prétends sortir ! la mer
 » en courroux t'enfanta au milieu des
 » orages ; le Caucase te nourrit dans ses
 » affreux rochers , & tu suças le lait
 » d'une tigresse d'Hyrkanie : pourquoi
 » dissimuler encore ? l'insensible a-t-il
 » montré un mouvement de pitié ?
 » a-t-il changé de couleur ? a-t-il du
 » moins donné une larme , un soupir ,
 » à mon désespoir ?

» Mais où m'arrêterai-je ? le barbare
 » insulte à ma douleur. Il veut être
 » mon Chevalier , & il me fuit , il m'a-
 » bandonne ! vainqueur humain , bien-
 » faisant , il daigne oublier mes offen-
 » ses & pardonner mes erreurs ! philo-
 » sophe austère , il me donne des con-
 » seils & sa chaste raison gourmande
 » mon amour ! ô ciel ! ô Mahomet !
 » vous souffrez ces impies ; & vous
 » foudroyez nos tours & vos temples !
 » Va cruel , va je te rends cette paix

» que tu me laisses ! cours , ingrat , où
 » l'injustice t'entraîne ! mon ombre at-
 » tachée à tes pas te suivra sans cesse ;
 » nouvelle furie , armée de torches &
 » de serpens , ma rage égalera mon fu-
 » neste amour. S'il faut que tu échappes
 » au courroux des flots , que vainqueur
 » des ondes & des écueils tu arrives ,
 » enfin , sur le théâtre de cette guerre
 » impie , bientôt baigné dans ton sang ,
 » environné des ombres de la mort , tu
 » payeras mon désespoir & mes lar-
 » mes.

» Souvent , à ton dernier soupir tu
 » invoqueras Armide. je l'enten-
 » drai. ». Elle vouloit achever ; la
 douleur étouffant sa voix & en étouffe les
 derniers sons : elle tombe presque sans
 vie ; une sueur froide & glacée coule
 sur ses membres & ses yeux se ferment
 à la lumière.

Tes yeux se ferment , Armide ! le
 ciel impitoyable refuse à ta douleur une

» moyens me restent encore. O beauté
 » méprisée, c'est toi qu'offense l'ingrat,
 » c'est à toi de me venger.

» Oui ma beauté fera le prix du
 » guerrier qui m'apportera sa tête : ô
 » mes amans ! je vous propose une pé-
 » nible, mais une noble entreprise.....
 » ma personne, mes trésors, voilà votre
 » récompense..... si je ne mérite pas
 » d'être achetée à ce prix ; vaine beauté
 » tu n'es qu'un présent inutile de la
 » nature !...

» Funeste présent je t'abhorre ; j'ab-
 » horre & ma couronne & ma vie &
 » le jour qui m'a vu naître... je ne
 » vis plus que par l'espoir d'être ven-
 » gée... ». Ainsi par des sons entrecou-
 pés elle exhaloit son désespoir : enfin
 elle s'arrache à cette rive déserte, les
 yeux égarés & le visage en feu.

Rentrée dans son palais, elle invoque
 à grands cris tous les habitans de l'en-
 fer : le ciel s'obscurcit & se couvre de

nuages affreux ; l'astre du jour pâlit & s'éteint : les vents déchaînés ébranlent les rochers & les montagnes ; l'abyme mugit sous ses pieds & dans son vaste palais on n'entend que des monstres furieux qui sifflent, hurlent, frémissent & aboyent.

Des ombres plus épaisses que la nuit la plus noire enveloppent l'édifice : des éclairs percent l'obscurité & la rendent encore plus affreuse ; enfin les ombres s'évanouissent : le soleil lance de pâles rayons ; l'air n'est pas encore serein : mais le palais a disparu ; les vestiges en sont effacés & on ne peut pas même dire : » Il étoit-là «.

Telles , aux feux du soleil , ou devant le souffle des vents furent ces vapeurs légères qui s'amassent dans les airs : tel s'évanouit un fantôme qu'a créé l'imagination d'un malade. Il ne reste dans ces lieux que des rochers déserts & l'horreur sauvage qu'y mit la nature.

192 LA JÉRUSALEM

l'éclat de sa fortune. Elle part & ne goûte aucun repos jusqu'à ce qu'elle ait atteint les sables brûlans que l'Egyptien a couvert de ses tentes.

Fin du seizieme Chant.



LA
JÉRUSALEM
DÉLIVRÉE.



CHANT XVII.

AUX frontières de la Palestine , sur
le chemin qui conduit à Péluse , Gaza
voit au pied de ses murs expirer la mer
& son courroux : autour d'elle s'étend-
ent d'immenses solitudes & des sa-
bles arides. Le vent qui règne sur les
flots exerce aussi son empire sur cette

mobile arène & le voyageur voit sa route incertaine flotter & se perdre au gré des tempêtes. •

Jadis soumise aux loix des Turcs , Gaza est devenue la conquête du Monarque Egyptien dont elle bornoit les états : il a quitté Memphis & son superbe palais , pour établir dans cette cité son séjour & le centre de ses projets. Du fond de son vaste empire , il y a rassemblé d'innombrables soldats.

Muse , dis-moi , quelle étoit alors la situation de cette contrée ; quelles troupes obéissoient aux ordres de son Prince : combien l'Egypte , combien les Rois ses tributaires lui envoyèrent de combattans ? compte les forces de l'Orient & du Midi réunies sous ses drapeaux : seule tu peux rappeler à ma mémoire , & le nom des chefs , & les noms de tant de peuples mêlés & confondus.

Quand l'Egypte rebelle à son Dieu eut brisé le joug de ses maîtres , un guerrier du sang de Mahomet y régna

sous le titre de Calife : ses successeurs héritèrent de son nom comme de sa puissance. Telle , jadis , le Nil vit une longue suite de Pharaons & de Ptolomées.

La main du tems affermit cet empire : dans ses rapides progrès , bientôt il embrassa une partie de l'Asie & de la Lybie. Le Nil caché dans l'Ethiopie craignit qu'il ne commandât à sa source : les déserts de Saba , les rives de l'Euphrate furent soumis à ses loix.

Il renferma l'Arabie & ses trésors ; la mer rouge & ses richesses ; delà il s'étendit jusqu'aux portes de l'aurore. Puissant par ses forces , il est encore plus puissant par son Prince : né sur le trône , le Calife a toutes les vertus d'un Monarque & tous les talens d'un guerrier.

Long-tems il combattit contre les Perses & la Turquie : souvent vainqueur , quelquefois vaincu & toujours plus grand dans ses revers que dans ses triomphes. Ses mains appesanties par

l'âge ne peuvent plus manier le fer, mais l'ardeur de la gloire & l'ambition des conquêtes échauffent encore son courage.

Il combat par ses ministres : toujours une mâle vigueur anime ses pensées & ses discours ; & le pesant fardeau de la monarchie n'accable point sa vieillesse. Toute l'Afrique & les petits états qui la partagent tremblent à son nom : l'Inde le révere ; tous ses voisins lui fournissent des soldats & lui payent des tributs.

Tel étoit le Monarque qui menaçoit l'empire naissant des Latins & méditoit d'arrêter des progrès dont sa jalousie étoit alarmée. Quand Armide parut, il comptoit ses soldats & dans une vaste plaine, hors des murs de Gaza, il faisoit la revue de ses troupes.

Il étoit assis sur un trône auguste où l'on montoit par cent degrés d'ivoire : un dais d'argent étoit sur sa tête ; ses pieds fouloient un tapis tissu d'or & de soie :

foie : tout le luxe de l'Orient brilloit dans ses pompeux habits ; un superbe turban se replioit autour de son front & formoit son diadème.

Le sceptre est dans sa main : une barbe blanche flotte majestueusement sur sa poitrine. Dans ses yeux que la vieillesse n'a point éteints , respirent encore son audace & sa vigueur première : dans tout son maintien paroît la dignité de l'âge & de l'empire. Ce fut , sans doute , sous de semblables traits qu'Appelles ou Phidias représentèrent Jupiter, mais Jupiter foudroyant.

Debout , à sa droite & à sa gauche , sont deux Satrapes. Le premier tient dans ses mains le glaive vengeur , le second a le sceau de la royauté. Ministre des loix , l'un entretient dans ses états le calme & la paix ; l'autre commande aux armées & porte la terreur & le châ-timent.

Autour de son trône veillent de fidèles Circaffiens : des javelots sont dans

leurs mains ; une cuirasse couvre leur poitrine ; des épées longues & recourbées pendent à leur côté : les yeux du Monarque planent sur ses nombreux bataillons & tous , en passant devant lui , abaissent , avec respect , leurs armes & leurs drapeaux.

Les Egyptiens paroissent les premiers ; quatre chefs les conduisent : deux de la haute Egypte , deux de la basse , de cette contrée féconde que le Nil a créée : ce ne fut d'abord qu'un limon usurpé sur la mer ; le tems le raffermir & le rendit propre à porter des moissons. Ainsi s'accrut l'Egypte ; ainsi le soc fendit des plaines qui jadis , dans leur sein , voyoient flotter des vaisseaux.

Le premier escadron est composé des peuples qui habitent le fertile territoire d'Alexandrie & les rivages que le soleil éclaire de ses derniers rayons, Arafpe est à leur tête , Arafpe plus redoutable par son génie que par son bras : il fait avec art ourdir un stratagème : il

connoît toutes les ruses du Maure & toutes ses perfidies.

Après eux on voit des enfans de l'aurore , des guerriers rassemblés des rives les plus orientales de l'Asie ; Arontée les guide : distingué par ses titres , il n'est connu ni par ses exploits , ni par sa valeur : son corps délicat n'a point encore sué sous une pesante armure ; la trompette guerrière n'a point encore troublé son sommeil : une indiscrete ambition l'arrache du sein des voluptés & l'entraîne au milieu des hasards.

Une immense armée paroît ensuite & couvre la plaine & les rivages. On croiroit qu'avec moins de bras on cultiveroit l'Egypte & recueilleroit ses moissons. Cependant tant de guerriers sortent d'une seule ville ; mais cette ville rivalise d'une province entiere renferme plusieurs cités dans son sein : c'est le Caire. Campson commande à ce peuple nombreux , mais inhabile aux combats.

Sous Gazel marchent les habitans de

cette contrée qui du grand Caire s'étend jusqu'à la seconde cataracte du Nil. L'Egyptien ne connoit que l'arc & l'épée : il ne peut soutenir le poids du casque & de la cuirasse. Ses riches habits font plutôt naître le désir du butin que la crainte de la mort.

Sous Alarcon , s'avance un vil ramas de brigands presque nuds & sans armes qui dans les déserts arides de Barca ne soutiennent , que par le vol & le pillage , leur misérable vie. Avec des troupes moins lâches , mais incapables de combattre de pied-ferme , parurent les Rois de Sumara & de Tripoli. Leurs guerriers , savans dans l'art de voltiger , fuyent toujours & reviennent sans cesse.

Après eux , vinrent les habitans de l'Arabie-pétrée que suivirent ceux de l'Arabie-heureuse , contrée charmante que jamais le soleil ne brûle de ses feux , que l'hiver jamais ne couvre de ses glaces ; là , croît l'encens ; là , naissent

les parfums ; là , l'immortel phénix , sur un bûcher de fleurs odorantes , se consume & renaît de ses cendres.

Moins brillans que les Egyptiens , ces peuples leur ressemblent par leur armure. D'autres Arabes les suivent , sauvages habitans du désert , sans foyers , sans asyles fixes , ils traînent après eux leurs errantes cités : ils ont une taille de femmes ; ils en ont la voix ; leurs cheveux noirs & longs flottent sur des visages basannés.

Des roseaux armés d'un fer pointu font dans leurs mains : ils volent sur des courriers plus rapides que l'éclair. Le premier escadron est guidé par Syphax , le second marche sous Aldin , le troisième sous Albiazar , l'homicide Albiazar moins guerrier qu'assassin.

La troupe qui les suit a quitté ces îles qu'environne la mer où jadis l'avidé pêcheur ramassoit ce coquillage précieux qui renferme les perles dans son sein. Agricalte les commande. Les noirs

habitans des rives que baigne la mer Rouge s'avancent sous Ofmide, barbare sans foi, contempteur audacieux de la religion & des loix.

Des Ethiopiens paroissent ensuite ; ils viennent de l'île de Méroé qu'embrassent le Nil & l'Astrabora : Méroé, dans sa vaste enceinte, renferme trois royaumes & deux cultes différens : Canar & Affimir, rois tous deux, tous deux sectateurs de Mahomet & tributaires du Calife, lui amènent leurs guerriers. Un autre Roi adorateur de Jésus-Christ est resté dans ses états.

Avec des escadrons armés d'arcs & de flèches, on vit encore deux Rois soumis au Monarque Egyptien : l'un règne sur Ormus, noble & fertile contrée que le golfe Persique environne de ses eaux. L'autre commande au Bécane : le Bécane est une île quand la mer s'élève, mais quand elle s'abaisse, le voyageur y passe à pied sec.

Et toi Altamore, une épouse chérie

n'a pu te retenir dans ses bras : pour éloigner ton funeste départ , elle te baigna de ses larmes , elle déchira son sein & arracha ses cheveux blonds :

» Cruel , te dit-elle , l'aspect d'une mer
 » en furie te plaira donc plus que le
 » mien ! une pésante armure fera donc
 » pour toi un plus doux fardeau que
 » ce fils , ce tendre fils qui de ses bras
 » innocens te presse & te caresse « ?

Altamore règne sur Samarcande : le diadème sur son front brille dans tout son éclat ; mais ce n'est point à son diadème qu'il doit sa grandeur & son lustre : savant dans l'art des combats , il est encore le plus audacieux des guerriers : les Chrétiens le connoîtront un jour , & déjà ils doivent redouter sa valeur. Ses soldats portent une cuirasse , une épée pend à leur côté & une masse d'armes à l'arçon de leur selle.

Du bout de l'univers & des portes de l'aurore vient le farouche Adraсте : sa cuirasse est revêtue de la peau d'un

serpent ; il monte un immense éléphant. Sous lui marchent des peuples qui se baignent dans la mer où le Sind porte le tribut de ses eaux.

L'escadron qui les suit est composé de l'élite des guerriers : dans la paix, dans la guerre , ils servent le Monarque ; il les comble d'honneurs , il leur prodigue ses bienfaits : les armes qui les couvrent inspirent la terreur. Sous eux marchent des courtiers dont l'art dirige les mouvemens : la pourpre éclate sur leurs habits ; leur armure étincelle d'or & d'acier.

Parmi eux , on distingue le cruel Alarcon , le prudent Omar , Hidraot , Rimédon fameux par son audace , Rimédon qui méprise & les mortels & la mort , & Tygrane , & Rapold , Corsaire intrépide , jadis la terreur des mers , & le brave Ormond & Malaboust qui vainqueur des Arabes fut surnommé l'Arabique.

On y voit Orinde , Arimon , Pyrga ,

Brimarte le destructeur des cités & Sui-fante le dompteur des coursiers : & toi généreux Aridamant , invincible à la lutte & Tisapherne le foudre de guerre, Tisapherne qui , à pied , à cheval , l'épée ou la lance à la main , n'a point encore trouvé de rival digne de lui.

Cette troupe brillante marche sous les ordres d'un Arménien qui dès son enfance déserta le vrai culte pour adorer Mahomet : Chrétien , il s'appelloit Clément , aujourd'hui son nom est Emiren. De tous les guerriers , aucun n'est plus cher au Calife. Intrépide soldat , excellent capitaine , il est également fameux par sa prudence & par sa valeur.

Après tous ces héros , parut Armide à la tête de son escadron : elle étoit assise sur un char superbe , la robe retroussée , un arc à la main , le carquois sur l'épaule ; l'audace sur son front se mêle avec la douceur. D'un air fier & déterminé elle semble menacer & charme encore en menaçant.

Son char , semblable à celui qui porte le jour , étincelle d'or & de rubis ; quatre licornes attelées deux à deux le traînent & obéissent à la main savante qui les guide. Cent filles , cent pages l'environnent & le carquois résonne sur leurs épaules. Ils pressent les flancs de courriers plus blancs que la neige dont les mouvemens sont aussi rapides que la foudre.

Sa troupe la fuit : Aradin en conduit une autre dont Hidraot a , dans la Syrie , acheté les services mercénaires. Quand le phénix ressuscité va montrer à l'Ethiopie ses charmes nouveaux , la richesse de son plumage & l'or qui brille sur sa gorge , les mortels étonnés le suivent des yeux & les habitans des airs l'accompagnent & l'admirent.

Telle & plus brillante , Armide , éblouit tous les guerriers : il n'est point d'ame si farouche qui ne s'enflamme à sa vue. Le dépit est sur son front : à peine on l'apperçoit encore & déjà

tous les cœurs brûlent pour elle. Que fera-ce quand la joie animera ses regards, quand le plaisir se peindra dans ses yeux & que le rire embellira ses lèvres ?

Le Monarque fait appeller Emiren ; il veut lui donner le sceptre des guerriers & confier à sa prudence le soin de son illustre entreprise : déjà plein de son glorieux destin , ce héros s'avance & on lit sur son front qu'il est digne de l'honneur où son maître l'appelle. Les Circassiens , au milieu de leurs rangs, lui ouvrent un passage & il monte vers le trône.

La tête inclinée, le genouil en terre, il met la main droite sur sa poitrine :
 » Prends ce sceptre , lui dit le Monarque , prends-le ; je remets dans tes
 » mains ma fortune & ma puissance :
 » commande à ma place ; verse ma vengeance sur les Chrétiens & brise le
 » joug dont ils menacent un Roi mon
 » tributaire. Va , pars, triomphe. Que

208 LA JÉRUSALEM

» les ennemis tombent sous tes coups
» & que ceux qui échapperont à la mort
» gémissent dans nos fers ».

Emiren reçoit avec respect ce sceptre ,
emblème du souverain pouvoir : » Je le
» reçois , dit-il , d'une main victorieu-
» se ; je vole sous tes auspices où la
» gloire m'appelle : c'est sous tes or-
» dres , c'est en ton nom que je vais
» combattre. Je vengerai les injures de
» l'Asie ; je ne reviendrai que vainqueur ,
» ou du moins ma défaite fera ma mort
» non pas ma honte.

» Ah ! si le courroux céleste menace
» nos armes , puissent tous ses coups se
» rassembler sur ma tête ! que ton ar-
» mée revienne triomphante & que son
» chef demeure couché sur le champ
» de bataille témoin de sa victoire « !
Il dit : soudain les cris des soldats &
le son des instrumens guerriers annon-
cent l'allégresse qu'inspire cet illustre
choix.

Au milieu des acclamations le Mo-

marque descend de son trône & retourne à sa tente : il y reçoit à sa table les chefs de son armée. De la place distinguée où il est assis, il leur envoie des mets qui sont servis devant lui, leur adresse des paroles qui les flattent & marque à tous des distinctions & des égards. Au sein des plaisirs même, Armide n'oublie pas ses funestes artifices.

Le repas est fini. Elle voit tous les regards se fixer sur elle, & à des indices certains reconnoît que tous les cœurs sont infectés de ses poisons. Elle se lève & d'un air altier ensemble & respectueux, elle s'adresse au Monarque. Dans son geste, dans sa voix, elle met, autant qu'elle peut, de grandeur & de fierté.

» O Roi des Rois, lui dit-elle, je
 » viens aussi combattre pour ma croyance
 » & pour ma patrie. Je suis femme,
 » mais je suis née sur le trône & la
 » main qui doit porter le sceptre n'est
 » pas indigne de manier le fer. La mien-

212 LA JÉRUSALEM

te fixoit sur elle des regards dévorans :
» Beauté divine , lui dit-il , ce ne sera
» point sous vos coups qu'expirera le
» barbare. Le cœur du perfide ne mé-
» rite pas d'être percé d'une si belle
» main : je ferai moi-même le ministre
» de votre vengeance. Ce sera moi qui
» mettrai sa tête à vos pieds.

» Je lui arracherai le cœur ; je ferai
» de ses membres sanglans & déchirés
» la pâture des vautours ». Ainsi parloit
Adraсте l'Indien. Tisapherne s'indigne
de son orgueil : » Eh , qu' es-tu , lui dit-
» il , toi qui sous les yeux du Roi des
» Rois , sous les miens , oses montrer
» tant d'audace & de fierté ? il est peut-
» être ici un guerrier dont les exploits
» effaceront tout ce que promet ta lan-
» gue , & ce guerrier se tait.

» Mes discours , réplique l'Indien
» sont encore au-dessous de mes actions :
» si tu osois , ailleurs , me faire un pa-
» reil outrage , ta mort me payeroit ta
» témérité ». Ils alloient continuer , mais

le Monarque étend la main & d'un geste les arrête : » Belle Princesse , dit-
 » il ensuite à Armide , vous avez un
 » mâle & généreux courage.

» Vous méritez que ces deux héros
 » vous sacrifient leur courroux & leur
 » ressentiment : c'est à vous de diriger
 » leur valeur & leurs efforts contre le
 » brigand qui vous a outragée. C'est
 » contre lui qu'ils pourront utilement
 » déployer leur audace & se montrer
 » rivaux ». Il se tait : les deux guerriers
 offrent à la Princesse leurs bras & leurs
 épées.

D'autres encore viennent lui vanter
 leur zèle & leur courage : tous lui pro-
 mettent, tous jurent de la venger. Pen-
 dant qu'elle arme contre le héros qui
 lui fut si cher tant de fureurs & tant
 de haines , la nef qui le porte vogue
 heureusement sur la plaine liquide.

Les vents toujours fidèles enflent les
 voiles & l'Océan courbe ses vagues
 sous un poids qui lui est connu. Renaud

» ton ami ; ils pourront te le dire, ces
 » guerriers qui secondés par moi ont
 » triomphé des enchantemens sous les-
 » quels tu traînois ta déplorable vie.
 » Entends mes discours ; ils seront
 » moins doux que ceux des sirènes qui
 » t'avoient séduit ; mais écoute-les sans
 » peine. Conserve mes leçons dans ton
 » cœur jusqu'à ce qu'une voix plus sainte
 » te conduise dans les sentiers de la
 » sagesse & de la vérité.

» Ce n'est point sous des ombrages
 » frais, sur des rives fleuries, au milieu
 » des voluptés que tu trouveras le bon-
 » heur ; c'est au sommet d'une colline
 » d'un âpre & difficile accès qu'il repose
 » au sein de la vertu : il faut pour y
 » parvenir, braver les glaces de l'hiver,
 » les feux de l'été & s'arracher aux plai-
 » sirs. Oiseau superbe, voudrois-tu,
 » loin du ciel, ta patrie, ramper comme
 » un insecte dans les vallons ?

» La nature alluma dans ton sein la

» flamme du courage ; elle te fit un
 » front élevé : obéis à sa voix , marche
 » aux grandeurs où le ciel t'appelle &
 » par de nobles exploits assure ta gloi-
 » re & tes destins. Ton courroux impé-
 » tueux ne te fut point donné pour
 » égorger tes freres & pour suivre en
 » aveugle des mouvemens que la raison
 » défavoue.

» Que le feu qui t'anime exalte ta
 » valeur & te rende plus fort contre
 » les passions , plus terrible à ces enne-
 » mis qui habitent dans ton cœur & le
 » dévorent. Soumis à la main qui doit
 » gouverner ta jeunesse , obéis à ses
 » loix : que la prudence de Godefroi
 » allume ton courage ou l'éteigne , le
 » précipite ou l'arrête « .

Renaud , la honte sur le front & les
 yeux baissés , écoutoit en silence les con-
 seils du vieillard & les conservoit dans
 son cœur. Le sage pénétre dans le secret
 de son ame : » Lève tes regards , lui

218 LA JÉRUSALEM

» dit-il, ô mon fils, porte-les sur ce bou-
» clier, tu y verras les exploits de tes
» ayeux.

» Tu les verras, d'un pas intrépide,
» franchir les bornes qui arrêtent la
» course des vulgaires humains :... que
» tu te traînes encore loin d'eux dans
» la carrière qu'ils t'ont tracée ! Allons,
» réveille-toi, que ces tableaux servent
» d'aiguillon à ta valeur « ? Il dit & pen-
dant qu'il parle, le héros a les yeux at-
tachés sur le bouclier.

Dans un espace étroit, l'artiste a su
rassembler, sans confusion, un nombre
prodigieux de figures : on y voit dans
leur ordre les illustres descendants d'Ac-
cius ; leur sang coule toujours pur
d'une source cachée dans le berceau
de l'ancienne Rome ; ils sont tous cou-
ronnés de laurier : le vieillard raconte
& leurs guerres & leurs victoires.

Au milieu des débris de l'empire,
Caius, d'une main audacieuse, saisit les

rènes d'un peuple belliqueux & s'affied au rang des Princes : ses voisins moins puissans viennent lui demander un maître & marchent sous ses loix. Bientôt , à la voix d'Honorius , le Goth revient désoler l'Italie.

Au milieu des flammes qui dévorent cette triste contrée, pendant que Rome gémit sous le poids de sa chaîne & craint encore d'être anéantie , Aurélius repousse l'esclavage loin des peuples soumis à son sceptre. Foreste oppose au Roi des Huns, au conquérant du Nord, une redoutable barrière.

Au feu sombre qui brille dans ses yeux , à sa hideuse figure , on reconnoît le farouche Attila ; on croit entendre ses rugissemens : le monstre vaincu dans un combat singulier cherche un asyle au milieu des siens , & Foreste , l'Hector de l'Italie , va défendre Aquilée.

Plus loin on voit la mort de ce hé-

ros & sa destinée qui fait la destinée de sa patrie. Accarin son fils, l'héritier de ses vertus, est, comme lui, le vengeur & le soutien de son pays. Altin plie sous les coups du fort & non sous ceux des Huns : il va chercher un nouvel asyle & sur les bords du Pô, de mille cabanes dispersées, il forme une cité.

Une digue enchaîne l'audace de ce fleuve impétueux ; des remparts s'élèvent & le trône de la maison d'Est s'assied sur de nouveaux fondemens. Vainqueur des Alains, malheureux contre Odoacre, Altin succombe & meurt pour l'Italie. Mort généreuse qui l'associe à la gloire de son pere.

Alforise tombe à ses côtés ; Asson & son frere exilés tous deux reviennent bientôt, les armes à la main & règnent sur les cendres du conquérant Hérule : auprès d'eux est Boniface l'Epaminondas de la maison d'Est. — Il expire le front percé d'une flèche mortelle ; mais
Torila

Totila vaincu & son bouclier sauvé,
lui font trouver des douceurs dans le
trépas.

Valérien , encore enfant , marche sur
les traces de son pere déjà vigoureux ,
déjà plein d'une mâle audace , il en-
fonce les escadrons des Goths. Près de
lui , Ernest , l'œil en feu , fait trembler les
Esclavons : plus près encore , l'intrépide
Aldoard chasse de Moncelse le Roi de
Lombardie.

On y voit Henri : on y voit Beren-
ger ; ce héros marche sous les drapeaux
victorieux de Charlemagne : audacieux
soldat , sage capitaine , il dirige les gran-
des entreprises & frappe les premiers
coups. Bientôt il combat avec Louis qui
triomphe du Roi d'Italie son neveu &
le jette dans les fers. Othon paroît avec
ses cinq fils.

Almeric regne dans Ferrare ; les yeux
au ciel , il consacre à l'Eternel les temples
qu'il a fondés. Asson lutte contre Beren-

ger ; heureux , malheureux tour-à-tour ,
il triomphe enfin & gouverne l'Italie.

Albert son fils va montrer sa valeur
aux Germains, vainqueur dans les tour-
nois, vainqueur dans les batailles, Othon
lui offre sa fille & ses trésors. Derrière-lui
s'élève Hugues, la terreur des Romains &
le fléau de leur orgueil. Il fera Marquis
d'Italie & la Toscane toute entière sera
confiée à ses soins.

Plus loin est Théobald & auprès de
lui, Boniface à côté de Béatrix son épou-
se. L'hymen trompe leurs desirs & leur
refuse un fils qu'ils lui demandent. Une
femme recueille l'héritage des héros ;
c'est Malthide : elle a leur courage &
leurs vertus. Sa sagesse & sa valeur
l'élèvent au-dessus des sceptres & des
couronnes.

Sur son front, éclate une mâle fierté ;
le feu du courage étincelle dans ses
yeux. Là, elle triomphe des Normands,
& ce Guiscard, jadis invincible, fuit de-

vant elle : ici , Henri succombe sous ses efforts ; elle lui arrache l'étendard de l'empire & va dans un temple attacher ce trophée. Plus loin , elle replace un Pontife au trône du Vatican.

A ses côtés & quelquefois derriere elle , paroît Affon sur lequel semble se fixer sa tendresse. La postérité d'Affon quatre , toujours heureuse , toujours féconde , étendoit au loin ses rameaux ; l'illustre fils de Cunegonde , Guelfe , vole au sein de la Germanie qui l'appelle & ce rejetton des héros d'Italie fleurit dans les champs de Bavière.

Il embrasse & soutient l'arbre des Guelfes séché dans sa racine. Fier de cet heureux appui , on voit cet arbre reverdir encore & briller de l'éclat des sceptres & des couronnes. Déjà sa tête orgueilleuse est cachée dans les cieux & son ombre embrasse & couvre la Germanie.

Cependant toujours brillante , toujours féconde , la tige heureuse fleurif-

soit en Italie ; Berthold , un frere de Guelfe , un Affon encore , y faisoient revivre leurs ayeux. Telle étoit la fuite des héros qui respiroient sur l'airain : à la vue de ces tableaux , l'honneur se ranime dans le cœur du jeune guerrier.

Le feu d'une noble émulation embrâse son courage : saisi d'un généreux transport , il voit déjà des remparts détruits , des peuples subjugués , la mort & le carnage. Impatient , il se couvre de ses armes & croit embrasser la victoire.

Le Danois en ce moment lui présente l'épée de Suénon dont il lui a raconté l'histoire & les malheurs : » Prends-la ,
 » lui dit-il ; que dans tes mains , juste
 » autant que redoutée , elle soit toujours
 » heureuse , toujours consacrée à de
 » pieux combats ! tu dois venger son
 » premier maître ; remplis ton devoir
 » & nos vœux «.

» Puisse cette main , répond Renaud ,

» immoler , bientôt , le barbare assassin
 » d'un héros cher à mon cœur , & ac-
 » quitter ma dette « ! Le Danois , en le
 remerciant , pleure de tendresse & de
 joie. Cependant le sage vieillard le presse
 de continuer son voyage.

» Il est tems de partir , lui dit-il ,
 » Godefroi t'attend ; le camp t'appelle :
 » jamais ta présence ne fut plus néces-
 » faire. Allons , dans l'ombre de la nuit ,
 » je saurai vous guider aux tentes des
 » Chrétiens « . Il dit & monte sur son
 char ; les trois guerriers y montent avec
 lui : de la main & de la voix , il presse
 ses coursiers & dirige sa route vers l'o-
 rient.

Couverts des voiles de la nuit , ils
 s'avançoient en silence ; mais , tout-à-coup ,
 le vieillard se tourne vers le héros &
 lui adresse ce discours : » Tu as vu la
 » tige & les antiques rameaux de ton
 » auguste maison. Si jadis elle enfanta
 » des héros , le tems n'affoiblira point
 » son heureuse fécondité.

» Que ne puis-je aussi porter tes re-
 » gards dans le sein du ténébreux avenir
 » & te montrer tes neveux , comme
 » dans les siècles passés , je t'ai montré
 » tes ancêtres ! Que ne puis-je les évo-
 » quer des abîmes du néant ! tu verrois
 » une suite non moins longue de héros
 » & des exploits non moins fameux.

» Mais mon art ne peut dérober à
 » l'avenir ses secrets , & son pâle flam-
 » beau ne jette dans cette obscurité
 » que des rayons incertains & douteux.
 » Je t'en révélerai cependant ce que
 » m'en a découvert un sage qui lit
 » quelquefois dans le sein de la Divi-
 » nité.

» Jamais tige , me dit-il , ne fut aussi
 » féconde en héros. Jamais du même
 » tronc on ne vit sortir autant d'illus-
 » tres rejettons que Renaud en comp-
 » tera parmi ses neveux : leurs noms
 » égaleront les noms les plus fameux
 » de Rome , de Sparte & de Carthage.

» Parmi eux , mes regards distinguent

„ un Alphonse, le second par son rang
 „ & le premier par ses vertus : il naî-
 „ tra quand le monde épuisé n'enfan-
 „ tera plus de héros : personne mieux
 „ que lui ne saura manier l'épée, ou
 „ soutenir le poids d'une couronne. Il
 „ fera la gloire de ton sang & l'appui
 „ de ta maison.

„ Encore enfant, sa valeur brillera
 „ dans mille jeux, images de la guerre;
 „ il fera la terreur des forêts & des
 „ monstres qui les habitent. Il rempor-
 „ tera toujours le prix dans les tournois :
 „ bientôt dans les combats, il cueillera
 „ les lauriers de la victoire & méritera
 „ les honneurs du triomphe. Il n'est
 „ point de couronne qui ne ceigne son
 „ illustre tête.

„ Dans un âge plus mûr, on le verra
 „ se couvrir d'une nouvelle gloire; au
 „ milieu de rivaux puissans & jaloux, il
 „ maintiendra ses états en paix; il rani-
 „ mera les arts, fécondera le génie,

» célébrera des jeux magnifiques & de
 » superbes fêtes : dans une balance
 » égale il pèsera les récompenses &
 » les peines : ses regards pénétreront
 » dans l'avenir & sa prévoyance rap
 » prochera les évènements les plus re
 » culés.

» Ah ! si dans ces tems malheureux
 » où l'impie infestera la terre & les
 » mers & imposera des loix honteuses
 » aux peuples les plus renommés , ah
 » si Alphonse étoit choisi pour venger
 » les temples & les autels , quels fou
 » dres lancerait son bras , & que bien
 » tôt le tyran & sa secte expireroient
 » sous ses coups !

» Envain le Turc , envain le More
 » lui opposeroient mille bataillons ar
 » més : l'Euphrate coulerait sous ses
 » loix ; il arborerait , sur les neiges du
 » Taurus , la Croix triomphante & son
 » aigle & ses lys ; & les peuples basan
 » nés qui voyent couler les sources

» du Nil ; teconnoîtroient le Dieu qu'il
» adore «.

Ainsi parla le vieillard : le héros
attentif recueilloit ses discours , & son
cœur jouissoit en secret des triomphes
& de la gloire de ses neveux. Cepen-
dant l'aurore annonçoit le retour du
soleil ; l'Orient se coloroit de ses feux
& déjà , on voyoit , de loin , sur les ten-
tes des Chrétiens flotter leurs bannie-
res.

» Vous voyez , dit le Sage , le soleil
» qui vous luit , & de ses rayons éclaire
» le camp , la plaine , les montagnes
» & Solime : je vous ai ramenés vain-
» queurs des obstacles & des dangers ,
» vous pouvez sans guide achever votre
» route : un pouvoir invincible arrête
» ici mes pas «.

Il dit & laisse les trois guerriers au
milieu de la plaine : ils marchent &
bientôt ils ont regagné les tentes. Sou-
dain la renommée publie leur retour.

230 LA JÉRUSALEM

Le pieux Godefroi en est instruit le
premier & s'avance pour les recevoir.

Fin du dix-septieme Chant.



LA
JÉRUSALEM
DÉLIVRÉE.



CHANT XVIII.

RENAUD d'un air soumis & respectueux aborde Godefroi & lui adresse ce discours : » Seigneur , l'honneur » blessé m'arma contre l'infortuné Ger- » nand ; si j'ai violé tes loix , le repen- » tir & le remords m'en ont puni. Je

232 LA JÉRUSALEM

» reviens à ta voix, prêt à tout faire pour
» expier mon crime «.

Bouillon se penche vers lui & le
serrant dans ses bras : » Pardonne, lui
» dit-il, le souvenir d'une triste er-
» reur ; oublions ton malheur & ta fau-
» te : pour l'expier, je ne te demande
» que de te ressembler à toi-même & de
» t'illustrer par des exploits nouveaux.
» Viens combattre pour nous. Viens
» hâter la perte de nos ennemis, en
» triomphant des monstres qui défen-
» dent la forêt.

» Cette antique forêt qui fournit du
» bois pour la construction de nos ma-
» chines premières, est devenue le sé-
» jour des enchantemens, un lieu de
» terreur & d'effroi : personne n'ose y
» porter la coignée & cependant, sans
» machines ; l'Infidèle rira de nos im-
» puissans efforts. Que cet objet de ter-
» reur, pour tous nos guerriers, devienne,
» pour toi, la matière d'un nouveau
» triomphe «.

Il dit ; & le héros d'un ton modeste se dévoue aux dangers & aux travaux qu'il offre à sa valeur. On lit sur son front la certitude d'un succès que ne promettent point ses paroles. Gueise , Tancrede & les principaux guerriers autour de lui se rassemblent & se pressent : il leur donne la main & les embrasse , les quitte , revient à eux & les embrasse encore.

D'un air affable , populaire , il accueille la foule empressée ; tout retentit de cris d'allégresse ; tout le camp l'environne : on croiroit qu'il revient victorieux des peuples de l'aurore & du midi.

Suivi de ce nombreux cortége , il rentre dans sa tente & s'y assied au milieu d'un cercle d'amis : ils s'entretiennent long-tems & de la guerre & de la forêt enchantée. Enfin on se sépare. Le solitaire resté seul adresse à Renaud ce discours : » Tu as vu , Seigneur , d'étonnantes merveilles ; un charme funeste

234 LA JÉRUSALEM

» avoit , bien-loin de nous , égaré tes
» pas & ta valeur.

» Que ne dois-tu point à l'arbitre du
» monde ? il t'arrache à un magique
» pouvoir ; il te rend à un troupeau
» dont une folle erreur t'avoit séparé :
» par l'organe de Bouillon , il te choisit
» pour être sous lui l'exécuteur de ses
» volontés ; mais il ne faut pas que
» tu armes pour ses grands desseins une
» main impure encore & profane.

» Le bandeau fatal est toujours sur
» tes yeux ; ton ame est toujours plon-
» gée dans la fange d'un monde cor-
» rompu & toutes les eaux du Nil , du
» Gange & de l'Océan ne pourroient
» lui rendre sa pureté. Le ciel seul effa-
» cera les traces honteuses de tes foi-
» blesses. Saintement humilié , implore
» sa clémence , dévoile tes fautes se-
» crettes , verse des larmes avec des
» prières«.

Il dit : & le héros déplore ses super-
bes dédains & ses folles amours. Le

cœur déchiré, les yeux baissés, il se prosterne aux pieds du solitaire & lui découvre les erreurs de sa jeunesse. Pierre, au nom du ciel, l'absout & lui pardonne :

» Demain , lui dit - il , aux premiers
 » rayons du jour, tu iras offrir ton hom-
 » mage à l'Eternel sur cette montagne que
 » l'aurore naissante éclaire de ses feux «.

» Delà , tu iras à cette forêt qu'assiè-
 » gent tant de vains prestiges , tant de
 » fantômes imposteurs. Ces monstres ,
 » ces géants, tu les vaincras , Renaud ,
 » si tu fais te défendre d'une nouvelle
 » erreur. Que les cris de la douleur ,
 » que les chants de la volupté, n'amol-
 » lissent point ton ame. Sois , je t'en
 » conjure , sois insensible au doux sou-
 » rire , aux regards caressans de la beau-
 » té : dédaigne un aspect trompeur &
 » de feintes prières «.

Le guerrier, qu'enflamment ses conseils, brûle de voler à une entreprise dont le succès flatte ses vœux. Il y rêve tout le jour, il y rêve toute la nuit &

236 LA JÉRUSALEM

dans son impatience, il accuse la lenteur de l'aurore. Avant qu'elle ait allumé ses feux, il a déjà pris son armure ; il sort de sa tente & seul, à pied, il marche, en silence, vers la montagne.

Les ombres luttoient encore avec la lumière ; quelques étoiles encore brilloient sur l'azur des cieux : mais déjà l'Orient étoit couvert d'un manteau d'or & de pourpre. Renaud contemple ces beautés immortelles, incorruptibles qui ornent la nuit & redoublent l'éclat du jour.

» Que de clartés, disoit-il, répandues
» dans les cieux ! le soleil roule sur son
» char majestueux ; des astres d'or étincellent sur le front de la nuit, & tant
» de merveilles ne peuvent fixer nos
» regards ? ils s'attachent à de fragiles
» beautés ; ils sont éblouis par ces feux
» pâles & sombres qui s'éteignent au
» moment où ils s'allument : un coup
» d'œil, un sourire qui fuit comme

» l'éclair , nous charment & nous en-
» chantent «.

Cependant il atteint le sommet de la montagne : là , il s'incline d'un air respectueux & les yeux tournés vers l'Orient , il élève ses pensées jusqu'au trône de l'Eternel : » O mon pere , ô mon
» souverain maître , s'écrie-t-il : jette un
» regard de pitié sur mes erreurs & mes
» faiblesses. Epanche sur moi la rosée de
» ta grace ; détruis le levain impur qui
» infecte mon ame , & crée en moi un
» homme nouveau « !

L'aurore plus vermeille l'éclaircit de ses rayons ; son casque , ses armes , la cime de la montagne étoient dorés de sa lumière : un air plus pur & plus frais portoit le calme dans ses sens & le zéphir qui agitoit les nuages en faisoit descendre sur sa tête une douce rosée.

Ces perles liquides répandent sur ses habits une blancheur éclatante. Telle la fleur aride s'embellit des pleurs de l'au-

238 LA JÉRUSALEM

rore. Tel au printems le serpent rajeuni étale l'or d'une peau nouvelle.

Renaud, à cette vue, sent croître sa confiance & redoubler son courage : d'un pas intrépide , il marche vers la forêt. Il arrive , enfin , au fatal endroit où regne la terreur & où se sont arrêtés , avant lui , les plus audacieux guerriers. Le bois n'offre à ses yeux rien qui l'effraie ou l'étonne ; il n'y voit qu'un délicieux ombrage.

Il avance ; une douce harmonie vient charmer ses oreilles : c'est un ruisseau qui murmure , le zéphir qui soupire à travers le feuillage , le cigne qui gémit , le rossignol qui se plaint & lui répond : c'est un concert d'instrumens & de voix & dans un même son , tous les sons mêlés & confondus.

Surpris , il s'arrête ; puis il avance d'un pas tardif & lent jusqu'à ce qu'il rencontre un fleuve dont les eaux calmes & transparentes roulent sur le sable le plus pur.

Les bords en sont tapissés d'une riante verdure que parfument des fleurs ; dans son cours, il embrasse la forêt : ses ondes amoureuses se replient & y forment un canal. Par un heureux échange, le bois s'abreuve de ses eaux & l'embellit de son ombre.

Le guerrier cherche un passage ; soudain un pont s'élève sur des arches d'or & lui offre un large chemin : mais à peine il touche à l'autre rive, l'onde s'enfle & mugit & le pont s'abyme au milieu d'un torrent impétueux.

Renaud se retourne ; il voit les flots débordés qui s'agitent & sur eux-mêmes roulent avec une étonnante rapidité. Cependant un desir curieux l'entraîne sous ces ombrages épais. Au milieu de cette solitude sauvage, toujours de nouvelles merveilles frappent ses regards & les attirent.

Des sources jaillissent, des fleurs naissent sous ses pas : ici le lys ouvre son sein, plus loin la rose s'épanouit : une

fontaine les abreuve de son onde , un ruisseau les réfléchit dans son mobile crystal. Par-tout , la forêt reprend une vigueur nouvelle & se couronne d'une nouvelle verdure.

Sur les feuilles , une manne céleste brille comme la rosée : le miel le plus pur distille de l'écorce des arbres. Les chants de l'allégresse se mêlent encore aux accens de la douleur. Des voix humaines s'accordent aux sons plaintifs des cygnes , au murmure des airs & des eaux : mais ce concert invisible se cache aux regards du guerrier.

Pendant que d'un œil inquiet il examine ces lieux & que son esprit se refuse au rapport de ses sens , il apperçoit un myrthe qui s'élève dans un espace solitaire : il y court. Plus altier que le palmier & le cyprès ce myrthe domine sur les autres arbres & semble le souverain de ces bois.

Renaud s'arrête ; un nouveau prodige a frappé ses regards. Un chêne se fend

de lui-même & de son écorce ouverte
 fort une nymphe au printems de l'âge
 & revêtue des plus pompeux habits.
 Cent autres arbres enfantent cent autres
 nymphes.

Elles ont le bras nud, la robe retrouf-
 fée ; des brodequins leurs servent de
 chaussure ; des tresses d'or flottent sur
 leurs épaules. Telles, sur la scène ou
 dans nos tableaux, on représente les Dées-
 ses des bois. Seulement, au lieu d'arc,
 au lieu de carquois elles ont des sistres,
 des luths & des guitares.

Elles commencent à danser & for-
 ment un cercle autour du myrthe & du
 héros : en dansant, elles chantent toutes
 ensemble : » Heureux le jour qui t'amè-
 » ne dans nos bois, ô favori de notre
 » Reine, ô tendre objet de son amour
 » & de son inquiétude !

» Viens éteindre le feu qui la dévore,
 » viens lui rendre la vie & guérir ses
 » profondes blessures ! cette forêt jadis
 » si sombre, asyle convenable à sa dou-

» leur , tu la vois se ranimer à ton aspect & reprendre pour toi les formes
 » les plus belles «. Des sons plus touchans
 encore sortent du myrthe qui s'entrouvre à son tour.

Jamais , de ses bois fabuleux , l'antiquité ne vit sortir une si rare merveille :
 c'est une nymphe , c'est une Déesse.
 Renaud la voit , Renaud reconnoît les
 traits d'Armide & son visage enchanteur.

Elle fixe sur lui des regards où la
 douleur , la joie , mille autres sentimens
 encore sont mêlés & confondus. » En-
 » fin je te revois , lui dit-elle , enfin tu
 » reviens auprès de l'amante que tu as
 » abandonnée ! Quel dessein te ramène ?
 » Viens-tu , par ta présence , consoler
 » mes tristes nuits & mes déplorables
 » jours ? viens-tu me persécuter & me
 » bannir de cet asyle ? cruel ! tu me ca-
 » ches tes beaux yeux & tu ne me
 » montres que des armes.
 » Est-ce mon amant , est-ce mon en-

» nemi que je retrouve ? ce n'est pas
 » pour un ennemi que j'avois élevé ce
 » pont qui t'a reçu , que j'ai fait éclo-
 » re ces fleurs , jaillir ces fontaines &
 » disparaître les obstacles qui auroient
 » arrêté tes pas. Si tu m'aimes encore ,
 » détache ce casque odieux , montre moi
 » ton front ; que mes lèvres baissent
 » tes lèvres , que mon sein presse ton
 » sein , que ma main du moins ferre la
 » tienne « !

En parlant , elle porte sur lui des re-
 gards attendris ; ses joues se décolorent :
 des sanglots , des soupirs s'échappent de
 son sein & ses yeux sont inondés de
 larmes. La douleur qu'elle fait éclater
 pourroit , dans un cœur de diamant , ex-
 citer une imprudente pitié ; mais Renaud
 toujours en garde contre sa sensibilité , tire
 son épée.

Il marche droit au myrthe ; le fan-
 tôme s'y attache , embrasse ce tronc
 chéri & lui crie : » Non barbare , non

» tu ne me feras point l'injure de couper
 » l'arbre auquel je suis unie ! quitte ,
 » quitte ce fer , ou plonge-le plutôt
 » dans le cœur de la malheureuse Ar-
 » mide. Ce n'est qu'en perçant mon
 » sein , en déchirant mes entrailles , que
 » ton épée atteindra le myrthe que je
 » protège «.

Toujours inexorable , Renaud lève le bras : soudain elle prend des formes nouvelles. Tels , dans le délire d'un songe , les fantômes se multiplient & se succèdent. Son corps s'épaissit , les lys & les roses de son teint s'effacent ; les ombres s'étendent sur son front. C'est un géant terrible , un Briarée qui avec cent mains fait mouvoir cinquante épées & résonner cinquante boucliers.

Il frémit , il menace ; chaque nymphe , à son tour , devient un cyclope & se couvre de fer & d'acier. Le héros redouble ses outrages sur l'arbre qui gémit en les recevant. Pour le défendre ,
 les

les monstres, les prodiges se multiplient & la forêt semble être devenue le séjour des enfers.

Le ciel tonne, la terre tremble, les vents & les tempêtes grondent & mugissent : mais le cœur du guerrier est toujours intrépide, & sa main, toujours sûre, porte d'inévitables coups. Le tronc est coupé; ce n'est plus qu'un myrthe, le charme est rompu & les fantômes s'évanouissent.

L'air se calme, les cieux se revêtent d'azur, la forêt affranchie du magique pouvoir ne conserve plus que cette sombre horreur qu'y répandit la nature. Le vainqueur par de nouveaux essais s'assure de son triomphe : il sourit en suite & se dit à lui-même : vains fantômes, quelle folie de vous redouter!

Bientôt il retourne au camp : cependant le solitaire s'écrie; déjà le charme est détruit : déjà Renaud revient triomphant, le voilà. Le héros, en effet, paroît dans le lointain; sa démarche est

246 LA JÉRUSALEM

imposante & altière. Sa cotte-d'armes a la blancheur de la neige , & son aigle d'argent que le soleil frappe de ses rayons brille d'un nouvel éclat.

Par des cris d'allégresse le camp célèbre son retour & sa victoire. Bouillon le ferre dans ses bras & lui prodigue des éloges que personne n'ose envier.
» Seigneur , lui dit Renaud , j'ai , suivant
» tes ordres , pénétré dans cette forêt redoutée. J'ai vu , j'ai vaincu les monstres qui la défendoient. Tu peux y
» envoyer tes travailleurs , ils n'ont plus
» d'obstacles à craindre «.

On y court aussitôt ; & mille arbres tombent sous les coups de la coignée. Un ouvrier inhabile avoit construit sans art les premières machines ; une main plus savante & plus illustre dirigea cette fois des travailleurs moins grossiers & leur apprit à former un assemblage plus heureux.

Jadis souverain des mers , Guillaume y avoit fait respecter le pavillon Génois ,

mais forcé de céder à l'ascendant des Sarrazins , il avoit transformé ses matelots en soldats : nul ne savoit alors mieux que lui suppléer à la force par l'industrie & son génie créateur étonnoit les esprits par des miracles nouveaux. Deux cents bras que d'un coup d'œil il faisoit mouvoir , exécutoient les plans qu'il avoit formés.

Des catapultes, des béliers, fléaux des murailles de Solime, s'élèvent sous ses yeux ; bientôt une machine plus terrible vient effrayer les regards : c'est une tour dont la masse énorme est formée de sapin. Des cuirs encore frais la revêtent & la mettent en état de braver la flamme ennemie.

Les pièces qui la composent, se démontent & se rassemblent avec une étonnante facilité : à la partie inférieure est attaché un mobile bélier destiné à battre les remparts. Au milieu est un pont qui s'élance sur les murs ; plus

haut est une autre tour qui par de secrets ressorts s'élève ou s'abaisse.

Elle roule sur cent roues ; le poids des armes & des soldats qu'elle doit receler dans son sein ne peut arrêter la rapidité de son mouvement. L'armée attentive admire l'activité des ouvriers & un art jusqu'alors inconnu. Deux autres tours sont formées sur ce premier modèle.

Du haut de leurs remparts , les Sarrasins observent ces travaux : ils voyent rouler des arbres immenses , ils voyent s'élever des machines , mais ils en ignorent la structure & la forme.

Eux-mêmes , par de nouveaux ouvrages , signalent leur industrie : ils affermissent leurs tours , réparent leurs murailles , en exhaussent les parties les plus foibles & déjà ils osent défier tous les efforts des mortels : Ismén pour mieux les rassurer encore , prépare des feux d'une nature inconnue,

L'exécrable enchanteur se promet de venger par des incendies les affronts faits à sa forêt & à son art ; il mêle du soufre & du bitume que lui fournit le lac de Sodome , ou peut-être les noirs torrens qui roulent dans les enfers : de ces matieres enflammées s'élance un feu impétueux qui infecte & dévore.

Pendant que les Chrétiens se préparent à l'assaut & les Infidèles à la défense, on apperçoit un pigeon qui fend les plaines de l'air & dirige son vol vers les remparts de Solime : les ailes étendues, il plane sur l'armée Chrétienne. Déjà cet étrange courrier , du sein des nues, s'abaisse vers la cité.

Mais soudain un faucon au bec tranchant, à la ferre cruelle fond sur l'oiseau timide : il le poursuit, il le presse & déjà il est près de le déchirer. Le pigeon tremblant s'abbat & va chercher un asyle sur les genoux de Bouillon.

Le héros le reçoit & le sauve : mais au bout d'un fil attaché à son col pend

un billet qui est caché sous son aile.
 Godefroi le prend , l'ouvre & y lit ces
 mots : » Le Général d'Egypte au Roi de
 » la Palestine , salut :

» Ne laisse point , Seigneur , abattre
 » ton courage : dans quatre ou cinq
 » jours je délivrerai Solime & tu verras
 » tes ennemis expirer au pied de tes
 » murailles «. Tel étoit le secret que
 portoit aux assiégés ce messager ailé.

Godefroi rend au pigeon sa liberté ;
 mais il n'ose revoler vers les remparts
 & semble craindre de revoir un maître
 dont son malheur a trahi la confiance.
 Le héros fait assembler ses guerriers &
 leur révèle cet important mystère : » Le
 » ciel , leur dit-il , veille sur nous &
 » nous dévoile les desseins de nos en-
 » nemis.

» Il n'est plus tems de différer ; il
 » faut , du côté du midi , commencer une
 » nouvelle attaque : l'accès en est diffi-
 » cile , des rochers le défendent ; mais
 » notre courage peut triompher des ro-

» chers & de la nature. L'ennemi que
 » rassure sa situation , nous y opposera
 » moins de foldats & moins de fortifi-
 » cations.

» Raymond , c'est-là que tu iras avec
 » tes machines attaquer Solime : moi ,
 » avec tout l'appareil de la guerre , je
 » me porterai contre la porte septen-
 » trionale : l'Infidèle abusé attendra ,
 » dans ce seul point , toutes nos forces
 » & tous nos efforts : ma grande tour
 » plus mobile , ira plus loin former une
 » attaque imprévue.

» Toi Camille , tu feras , près de moi ,
 » mouvoir la troisième tour . Il se taît :
 Raymond assis auprès de lui a pesé son
 discours : » Je ne puis , lui dit-il , qu'ap-
 » plaudir à tes desseins : je voudrais seu-
 » lement qu'un espion adroit & fidèle
 » pénétrât dans le camp Egyptien , &
 » nous éclairât sur leurs projets & sur
 » leurs forces.

— » J'ai un écuyer , dit Tancrède ,
 » que j'ose vous proposer pour ce déli-

» car emploi : intrépide , intelligent ;
 » il unit la prudence à l'audace , il con-
 » noît les mœurs & le langage des peu-
 » ples divers & fait à son gré , varier
 » son ton , ses mouvemens & son
 » geste «.

On l'appelle , on lui confie la mission périlleuse dont on veut le charger ; il l'accepte en souriant : » Je pars, dit-il ,
 » bientôt je ferai au milieu des Egyp-
 » tiens : je veux , sans être reconnu , en-
 » trer dans leur camp , à la clarté du
 » jour & y compter le nombre des che-
 » vaux & celui des soldats.

» Je vous promets le détail de leurs
 » forces & de leurs projets : je lirai
 » dans l'ame du Général & j'en arrache-
 » rai les pensées les plus secrètes «. Il
 dit ; & soudain il revêt une robe lon-
 gue & flottante , & ceint le turban.

Le carquois est sur son épaule & l'arc
 dans sa main : sa voix , ses gestes , ses
 traits annoncent un Syrien. Il étonne
 les oreilles par des accens étrangers ;

On l'eût cru Egyptien à Memphis , & Phénicien à Tyr. Il monte un agile courrier qui à peine imprime sur le sable la trace de ses pas.

Cependant , du côté du midi , on aplanit le terrain ; on dérobe la nuit au repos pour l'employer au travail. Dans leur ardeur impatiente , les Chrétiens épuisent leurs forces & n'écoutent que leur courage.

La veille du jour qui doit éclairer l'assaut , le pieux Bouillon se livre à la prière : il ordonne que tous ses guerriers se prosternent aux pieds des Prêtres , y fassent l'humble aveu de leurs fautes & que du pain céleste ils se nourrissent & se fortifient. Il fait ensuite avancer ses machines vers les lieux qu'il veut le moins attaquer. L'Infidèle trompé par ce stratagème , se console & se promet la victoire.

Dans l'ombre de la nuit , la redoutable tour roule vers l'endroit où le mur oppose moins d'angles & moins d'ou-

vrages avancés. Raymond avec la sienne est déjà sur la colline & menace la cité. Camille, avec la troisième, s'est porté entre le nord & le couchant.

L'aurore allume ses feux avant-coureurs du jour qui la suit : à sa clarté naissante , les Infidèles voyent de trois côtés s'élever les trois formidables tours ; par-tout leurs yeux rencontrent des béliers , des catapultes & mille instrumens funestes. Ils se troublent à cet aspect.

Mais bientôt , avec une ardeur égale , ils travaillent à leur défense & ramènent , aux endroits qui vont être attaqués , les machines qu'eux-mêmes ont préparées. Cependant le héros , qui craint les surprises de l'Egyptien , appelle Guelfe & les deux Roberts : » Tenez-vous , leur » dit-il , à cheval & les armes à la » main «.

» Pendant que je vais foudroyer ces » remparts , veillez sur nos derrières & » prenez-garde qu'un ennemi nouveau » ne vienne , par une attaque imprévue ,

» nous arracher la victoire «. Il dit ; & déjà de trois côtés commence un triple assaut : l'Infidèle oppose par-tout une vigoureuse défense. Aladin lui-même a repris , en ce jour , les armes que depuis long-tems il avoit quittées.

Foible , chancelant , appésanti sous le poids des années , il ranime ses forces expirantes & marche contre Raymond : par ses ordres , Soliman va repousser Godefroi & Argant combattre contre Camille. Le neveu de Bohémond , l'intrépide Tancrede est avec Camille & le destin l'amène en cet endroit pour frapper sa victime.

Des flèches empoisonnées volent dans les airs ; un nuage immense de traits obscurcit le ciel & dérobe la clarté. Du sein des machines guerrières partent des coups plus terribles : des globes de marbre , des poutres armées de fer , portent sur les remparts la destruction & la mort.

La foudre est moins meurtrière : les

256 LA JÉRUSALEM

armures sont brisées ; les cadavres disparaissent , il n'en reste que des lambeaux sanglans & déchirés. Les javelots traversent le corps tout entier , fuyent encore loin du guerrier blessé & laissent la mort dans la blessure.

Tant de fureur & de carnage n'étonne point les Sarrafins : déjà ils ont tendu des toiles dont la molle résistance trompe les efforts des Chrétiens & les affaiblit. Ils lancent & des flèches & des pierres au milieu des rangs les plus ferrés.

Les Chrétiens , avec une ardeur toujours égale , poussent leur triple attaque ; les uns , à l'abri de leurs machines , se dérobent aux traits qui pleuvent inutilement sur eux. D'autres font rouler auprès des murailles ces redoutables tours que les assiégés repoussent de toutes leurs forces : le bélier s'élance & par d'horribles secousses , ébranle le pied des remparts , tandis que les ponts s'abaissent sur le sommet.

Cependant Renaud s'arrête irrésolu & porte par-tout ses regards incertains ; il dédaigne de vulgaires dangers & ne veut marcher à la gloire que par des routes inaccessibles aux autres guerriers : sans secours , sans machines , il veut , par ses propres efforts , escalader les murs dans la partie la plus haute & la mieux fortifiée.

Il se tourne vers les héros que guidoit , jadis , le généreux Dudon : » O honte !
 » leur dit-il , environné de nos armes ,
 » ce mur repose en paix : allons , signalons notre ardeur par des exploits
 » nouveaux , il n'est point de dangers
 » pour des cœurs intrépides ; le fort
 » respecte quiconque ose le braver. Marchons , & pour défendre nos têtes des
 » coups de l'ennemi , couvrons - nous
 » de nos boucliers «.

Tous , à ces mots , se rapprochent & se serrent ; tous élèvent leurs boucliers : sous ce toit de fer , ils bravent la tem-
 pête qui fond sur eux. D'une course

impétueuse, irrésistible, ils s'avancent sous les ruines dont envain l'Infidèle tente de les accabler.

Déjà, ils sont au pied de la muraille. Renaud dresse une échelle immense ; elle obéit à sa main comme la plume légère au souffle des vents : les traits, les pierres, pleuvent sur lui ; mais toujours il monte avec une égale ardeur, une égale intrépidité ; inébranlable à toutes les secousses, la chute d'une montagne ne pourroit accabler son courage.

D'une main, il ébranle la muraille ; l'autre suspendue en l'air couvre sa tête de son bouclier. Ses compagnons, qu'enhardit son exemple, appliquent des échelles à leur tour ; mais comme leur valeur, leur sort est inégal.

• Les uns expirent, les autres tombent renversés. Cependant le héros presque vainqueur rassure les siens & menace les Infidèles : déjà de ses bras étendus il peut atteindre aux créneaux ; une

fou-
rep-
cif
P^e
c

foule d'ennemis accourt , le presse , le repousse & tente vainement de le précipiter. O prodige ! un seul homme suspendu dans les airs résiste à une foule d'ennemis.

Sa valeur , ses forces semblent s'accroître sous les efforts des Infidèles. Tel le palmier se soulève sous le poids dont il est oppressé. Il s'élance , il est sur les remparts ; tout plie , tout recule à son aspect & sa victoire ouvre , à qui ose le suivre , un chemin assuré.

Lui-même il tend sa main triomphante au jeune Bouillon , & par un utile secours sauve ce guerrier prêt à tomber. Cependant Godefroi éprouve ailleurs des fortunes diverses. On combat de son côté avec toutes les forces de l'homme & toutes les ressources de l'art.

Les Infidèles , sur leurs remparts , ont planté un tronc d'arbre qui jadis fut un mât de vaisseau : à ce tronc est attachée une poutre dont la tête est armée de

fer , & qui retirée en arrière par des cables se reporte en avant avec un mouvement redoublé.

La tour est en butte à ses efforts ; ses chocs répétés en relâchent les liens , l'ouvrent & l'ébranlent. Mais tout-à-coup de cette terrible machine sortent des faux tranchantes qui vont couper les cables auxquels est suspendue la poutre ennemie.

Elle tombe & dans sa chute entraîne , les hommes , les armes & les créneaux : les murs en tremblent , les collines en retentissent & la tour elle-même éprouve une double secousse. Tel un vaste rocher qu'arrachent les efforts du tems , ou le courroux des aquilons , traîne après lui de vastes débris & dans sa ruine emporte les arbres , les cabanes & les troupeaux.

Bouillon s'avance , il se flatte d'arborer bientôt sur la muraille sa triomphante enseigne : mais tout-à-coup on lance sur lui de noirs torrens de flam-

me & de fumée. Jamais de ses entrailles brûlantes , l'Ethna ne vomit tant de feux. Jamais tant de vapeurs n'embrâferent le ciel de l'Inde.

Par-tout volent des vases de feu & des flèches allumées ; par-tout roule une flamme noire & sanglante : l'air est infecté ; on croit voir la foudre , on croit entendre ses éclats. Une épaisse fumée dérobe la lumière du jour : le feu s'attache à la machine ; le cuir qui la défend se ride & bientôt ne pourra plus la garantir.

Mais Bouillon , le front toujours ferme , l'ame toujours intrépide , encourage ses guerriers qui , pour sauver la tour , arrosent le cuir dont elle est revêtue : mais déjà l'eau commence à leur manquer. Soudain , s'élève un vent impétueux qui reporte l'incendie contre ses auteurs.

Le feu s'élance sur les toiles que l'Infidèle a tendues & les dévore ; les remparts sont couverts de flamme. O pieux

le céleste guerrier qui veille sur sa destinée : il est couvert d'une divine armure & son éclat efface l'éclat du soleil qu'aucun nuage n'obscurcit : » Godefroi ,
 » lui dit-il , l'heure est arrivée où Sion doit
 » voir briser ses fers ; lève les yeux , con-
 » temple le secours que le ciel t'envoie.

» Je vais soulever le bandeau qui
 » dérobe à ta vue l'immortelle milice ;
 » tu verras les esprits lumineux & du
 » moins , un moment , ta faible pru-
 » nelle soutiendra l'éclat de leurs rayons.

» Là sont ces guerriers , jadis ,
 » comme toi , vengeurs de ta croyance ;
 » habitans aujourd'hui de la céleste Jérusalem , ils viennent seconder tes
 » efforts & partager ta victoire. Parmi ces
 » ruines & ces débris , au milieu de ces
 » tourbillons de poussière & de fumée ,
 » c'est Hugues , ton ami , qui combat
 » & qui sappe les tours ennemies jus-
 » ques dans leurs fondemens.

» Plus loin , Dudon la flamme & le
 » fer à la main , foudroie la porte sep-

» tentrionale ; il fournit des armes à
 » tes soldats , il les encourage , lui-
 » même il dresse les échelles & les as-
 » sure. Cet autre que tu vois sur la
 » colline revêtu d'habits pontificaux ,
 » c'est Adhémar : il étend encore sa main
 » pour bénir votre entreprise.

» Porte plus haut tes regards ; vois
 » toute l'armée céleste réunie contre
 » les Infidèles ». Godefroi regarde ; une
 innombrable milice se découvre à sa vue :
 trois escadrons se divisent chacun en trois
 cercles , & les cercles s'agrandissent en
 s'éloignant du centre.

Godefroi ébloui abaisse un moment
 sa paupière ; il rouvre les yeux ;
 mais tout a disparu. Cependant il voit,
 de tous côtés , les siens triomphans &
 couronnés par la victoire. Renaud maî-
 tre des remparts , massacre les Infidèles ;
 nombre de héros y montent sur ses
 traces : Bouillon plein d'une noble im-
 patience , prend des mains de celui qui
 la porte , la redoutable enseigne.

Lui-même le premier il s'avance sur le pont ; le Sultan s'oppose à son passage : cet espace étroit devient le théâtre des plus nobles exploits : » Amis , » s'écrie Soliman , je m'immole à vos » yeux : coupez ce pont derrière - moi , » je vendrai cher encore les momens » qui me restent «.

Mais Renaud accourt & la terreur vole devant lui : » Que ferai-je , dit le » Sultan ? si je perds ici la vie , je la » perds inutilement « : Résolu de tenter une autre défense , il abandonne le pont au héros qui le fuit d'un air menaçant & qui arbore sur les murs l'étendart de la Croix.

L'étendart triomphant se déploie dans les airs ; les vents respectueux soufflent plus mollement ; le soleil plus serene le dore de ses rayons : les traits & les flèches se détournent ou reculent à son aspect. Sion & la colline semblent s'incliner & lui offrir l'hommage de leur joie.

Tous les Chrétiens , à la fois , pous-
sent des cris d'allégresse & de victoire :
les montagnes en retentissent & répètent
leurs derniers accens. Tancrède , au même
instant , triomphe d'Argant & de tous
ses efforts : il est maître du rempart
& y arbore aussi la Croix victorieuse.

Du côté du midi où combattent le
vieux Raymond & le tyran de la Palesti-
ne , la fortune flotte encore incertaine.
Avec ses plus intrépides guerriers , avec
le nombreuses machines , Aladin dé-
tend des murs plus foibles par eux-mê-
mes & repousse la tour qui sur un ter-
rein rude & inégal roule avec difficulté.
Mais le signal de la retraite se fait en-
tendre & annonce que les Chrétiens sont
dans Solime.

» Compagnons , s'écrie le Comte de
» Toulouse , Solime est prise & Solime
» nous résiste encore ? ferons-nous les
» seuls qui ne partagerons point la gloire
» de cette noble conquête « ? Enfin Ala-
din abandonne une défense inutile &

268 LA JÉRUSALEM

va chercher un autre asyle où il se flatte
de soutenir un nouvel assaut.

Tous les vainqueurs entrent & par
les brèches & par les portes : tout est
livré au fer & à la flamme. La ven-
geance, le deuil, l'horreur, compagnons
de la mort, errent dans la triste Jérusa-
lem; le sang ruissèle & tout est couvert
de morts & de mourans.

Fin du dix-huitieme Chant.

CHANT



LA
ÉRUSALEM
DÉLIVRÉE.



CHANT XIX.

DÉJÀ les ordres d'Aladin, la terreur
à la mort avoient loin des remparts
poussé les Infidèles ; Argant seul s'ob-
stine à défendre le mur abandonné ; il
montre aux Chrétiens un front toujours
intrépide & soutient tous leurs efforts
unis contre lui. La honte de céder
emporte dans son cœur sur la crainte

Tome II.

M

du trépas ; en périssant , il veut encore ne point paroître vaincu.

Une foule de Chrétiens le presse & l'environne ; plus terrible qu'eux tous, Tancrede se précipite sur lui. A sa démarche , à ses armes, le Circassien a bientôt reconnu le guerrier qui déjà s'est mesuré avec lui , qui avoit juré de recommencer le combat & qui a trompé son attente : » Tancrede , lui crie-t-il , » est-ce ainsi que tu tiens ta promesse ? » étoit-ce aujourd'hui que je devois te » revoir ?

» Je t'attendois plutôt , je t'attendois » seul : je croyois avoir à combattre » un guerrier , mais tu n'es qu'un vil » fabricant de machines. N'importe ; » fais-toi un rempart de tes soldats , » inventé de nouvelles armes , de nouveaux stratagèmes , mets l'adresse à » la place de la valeur ; brave assassin » de femmes , ma main te prépare la » mort , tu ne pourras l'éviter «.

Tancrede lui répond avec le sourire

du dédain : » Mon retour est tardif ,
 » mais peut-être il te paroîtra trop
 » prompt. Bientôt tu désireras que la
 » mer & les Alpes fussent encore entre
 » nous. Mon bras va te prouver que
 » mes lenteurs ne furent point l'effet
 » de la crainte ni de la foiblesse.

» Viens terrible destructeur des
 » géants & des héros ! l'assassin des fem-
 » mes te défie ». Il dit, & ordonne aux
 » siens de s'éloigner : » Respectez Ar-
 » gant ; c'est mon ennemi plus que le
 » vôtre, sa vie m'appartient ; le ciel &
 » mes sermens le livrent à mes coups.

» Allons, dit le Circassien ; seul, ou
 » accompagné, au milieu de Solime
 » ou dans un désert, tu me verras tou-
 » jours prêt à te combattre ». A ces
 mots tous deux avec une égale intrépi-
 dité partent pour décider leur grande
 querelle. La haine marche avec eux,
 mais jaloux de frapper seul sa victime,
 Tancrede défend & protège son ennemi.
 Dans la fureur qui le dévore, il

croiroit sa vengeance trahie si une seule goutte du sang de l'infidèle couloit sous une autre main que la sienne. » Eloignez-
 » vous, ne frappez pas, crie-t-il de loin
 » à tous ceux qu'il rencontre : enfin il
 » arrache sa proie aux coups des Chrê-
 » tiens irrités & victorieux.

Ils sortent de la ville & par d'obliques détours, ils s'enfoncent dans un vallon. Là, sous un ombrage épais, au pied d'une colline, ils trouvent un lieu solitaire qui semble destiné à être le théâtre d'un combat.

Tous deux ils s'arrêtent : Argant n'a point de bouclier ; Tancrede s'en apperçoit & lui-même il jette le sien. L'Infidèle tourne sur Solime des regards inquiets & attendris : » Quelle pensée
 » t'a saisi, lui dit le héros ? Songes-tu
 » que ton heure est venue ? si cette idée
 » cause ta foiblesse, ta foiblesse est
 » trop tardive.

— » Je songe à cette déplorable ville,
 » jadis reine des cités de la Palestine ;

» aujourd'hui , captive , anéantie & dont
 » envain j'ai tenté de reculer la chute :
 » je songe que ta vie , que le ciel m'a-
 » bandonne , ne suffit pas à sa vengean-
 » ce ni à la mienne «. A ces mots , ils
 s'avancent l'un contre l'autre , avec les
 précautions qu'inspire à chacun d'eux la
 valeur connue de son ennemi.

L'un est agile , impétueux , souple
 dans ses mouvemens : l'autre a la taille
 & la vaste épaisseur d'un géant. Tan-
 crède voltige , se plie , se ramasse , épie
 les jours que lui livre le Circassien &
 de son épée écarte toujours l'épée enne-
 mie.

Immobile & déployé , Argant , avec
 moins de mouvemens , montre une
 égale adresse. Le bras allongé il ne cher-
 che que le corps de Tancrede : d'un
 œil menaçant , il le suit , trompe ses
 ruses & lui présente partout le fer & la
 mort.

Ainsi sur une mer tranquille luttent
 avec un égal avantage deux vaisseaux

d'inégale grandeur : l'un plus léger , se retourne & vole en un instant de la poupe à la proue , l'autre reste immobile & de sa masse énorme menace d'accabler son adversaire.

Tandis que par une feinte heureuse Tancred se flatte de surprendre son ennemi , Argant lui présente la pointe au visage ; il veut parer , mais l'Infidèle trompe son adresse & l'atteint dans le flanc ; à la vue de la blessure qu'il lui a faite : » Grand maître d'escrime , s'écrie-
» t-il , tu es vaincu dans ton art mê-
» me «.

Dévoré de honte & de dépit , le héros se livre à toute sa fureur : il brûle de se venger & une victoire tardive n'est plus à ses yeux qu'une défaite. Il ne répond à l'outrage que par le fer ; il en dirige la pointe à la visière. Argant rabat le coup , Tancred fait un pas en avant , saisit le bras droit de l'Infidèle & lui porte dans le flanc des blessures profondes & répétées.

» Tiens , lui dit-il , voilà la réponse
 » que le vaincu fait à son vainqueur «.
 Le Circassien frémit & s'agite ; mais il
 ne peut dégager son bras du lien qui
 le ferre.

Enfin il abandonne son épée & se
 précipité sur Tancrède ; ils s'attachent
 l'un à l'autre & de leurs bras nerveux
 ils se pressent , s'embrassent & s'ébran-
 lent tour-à-tour. Tel jadis on vit lutter
 le vaillant Alcide & le redoutable fils
 de la Terre.

Après mille secouffes , après mille
 efforts , tous deux tombent ensemble :
 soit adresse , soit hasard , le bras droit
 d'Argant est libre pendant que de tout
 son poids il presse celui de Tancrède.
 A la vue du péril qui le menace , le hé-
 ros Chrétien s'agite , se dégage & se
 relève.

Le Sarrafin plus pesant se redresse
 plus lentement ; déjà frappé d'un coup
 affreux , il chancelle & va retomber ;
 mais son courage & sa vigueur le sou-

tiennent. Tel battu par les aigilons le pin superbe plie & se relève au même instant. Le combat recommence & avec moins d'art & d'adresse , il n'est que plus cruel.

La sang de Tancrède coule par plus d'une blessure ; mais l'Infidèle perd des flots du sien. Déjà ses forces s'épuisent & sa fureur languit. Telle , sans aliment, la flamme se consume & s'éteint. Tancrède qui le voit d'un bras affoibli porter des coups toujours plus lents , sent expirer sa colere : il s'éloigne & lui adresse ce tranquille discours.

» Rends - moi les armes , généreux
 » guerrier , reconnois - moi pour ton
 » vainqueur , ou du moins cède à la
 » fortune. Je ne demande point tes
 » dépouilles , je ne veux point par un
 » vain triomphe , insulter à ton malheur :
 » je ne me réserve aucun droit sur toi «.
 Le Circassien plus terrible réveille toute sa fureur & ranime toute sa rage : » Tu oses
 » donc te vanter de ma défaite ? Tu

» m'oses à moi proposer une bassesse ?

» Va jouis de ton triomphe : mon
» cœur ne connoît point la crainte &
» je saurai punir ta témérité ». La colere
enflamme les restes de son sang & ra-
nime ses forces défaillantes. Il veut par
un généreux effort illustrer ses derniers
momens. Tel un flambeau prêt à s'étein-
dre jette en mourant une plus vive
clarté.

Des deux mains il saisit son épée ,
fond sur Tancrede qui lui oppose inu-
tilement la sienne , l'atteint d'abord à
l'épaule & puis dans le flanc où son
fer laisse plus d'une blessure. O Tan-
crede ! si tu n'éprouves pas la crainte , la
nature te fit un cœur incapable de ce
lâche sentiment.

L'Infidèle redouble , mais ses efforts
inutiles se perdent dans les airs. Tan-
crede a prévu le coup & s'est dérobé à
la mort qui le menaçoit. Victime de ta
fureur , ô ! généreux Argant , tu es en-
traîné par ton propre poids & tu vas

mesurer la terre : heureux du moins de ne céder qu'à toi-même & de ne pas tomber sous les coups de ton ennemi !

Dans sa chute, ses plaies se dilatent & le sang coule à gros bouillons : de sa main droite il s'appuie sur la terre, se relève sur ses genoux & se défend encore. » Rends-toi, lui crie Tancrède « en lui offrant la liberté & la vie : Mais le perfide d'un coup imprévu le blesse au talon & le menace encore.

Le héros furieux : » Traître, lui dit-il, est-ce ainsi que tu abuses de ma pitié ? A ces mots, il lui plonge son épée dans la visière, l'en retire & l'y replonge encore. Argant expire comme il a vécu, sans langueur, sans foiblesse & toujours la menace à la bouche. L'audace, l'orgueil & la fureur respirent dans ses derniers mots & dans ses derniers accens.

Tancrède remet dans le fourreau son fer victorieux : il offre à l'Eternel sa gloire & son triomphe. Mais épuisé

lui-même il est prêt à tomber sur des lauriers arrosés de son sang. Il craint que sa vigueur expirante ne puisse résister aux fatigues du retour. Cependant il reprend sa route & foible, chancelant, il se traîne pas à pas.

Déjà il ne peut plus se soutenir & un dernier effort achève d'accabler sa langueur : il s'affie sur la terre, sa tête se penche & s'appuie sur sa main défaillante. Tout semble tourner autour de lui, un voile s'épaissit sur ses yeux, enfin, il s'évanouit & dans cet état, on peut à peine distinguer le vainqueur & le vaincu.

Pendant que ces deux rivaux décidoient leur funeste querelle, les Chrétiens furieux désoloient Solime & la vengeance dévorait un peuple criminel : qui pourroit retracer le douloureux tableau de cette ville infortunée ? Quelle langue pourroit rendre un spectacle si cruel & si déplorable ?

Tout regorge de sang, tout est plein

de carnage : on voit , partout , des monceaux de cadavres , de morts & de mourans mêlés & confondus. Les mères éplorées , les cheveux épars , fuyent avec leurs enfans qu'elles pressent contre leur sein. Le soldat chargé de richesses & de dépouilles , d'une main forcenée , saisit les filles tremblantes.

Du côté du couchant , vers la colline qui conduit au temple , Renaud couvert de sang & de poussière , se précipite sur les Infidèles , les pousse & les égorge. Sa redoutable épée s'enivre de carnage & sème par-tout le trépas. Les casques , les boucliers se brisent sous ses coups. La meilleure défense contre lui est de n'en point avoir.

Le fer du héros ne fait agir que contre le fer ; son courroux dédaigne des victimes désarmées. De sa voix , de ses regards , il met en fuite un peuple lâche & timide. Tout périt sous ses coups , on tremble de ses menaces.

Déjà une foule éperdue & nombre

de guerriers avoient trouvé un asyle dans ce temple qui souvent détruit & souvent relevé , conserve le nom de son premier fondateur. Jadis , l'or , le cèdre & le marbre embellissoient ce superbe édifice ; dépouillé , aujourd'hui , de ses ornemens , il ne lui reste plus que sa force & sa solidité : des tours l'environnant & des portes de fer en défendent l'entrée.

Le héros arrive & trouve l'accès du temple fermé & le faite couvert d'un appareil menaçant. Deux fois d'un regard terrible , il en mesure la hauteur ; deux fois pour y chercher un étroit passage il en parcourt la circonférence.

Tel , sur le déclin du jour , un loup avide de carnage plein d'une fureur qu'irrite encore la faim dont il est dévoré , fait le tour d'une bergerie. Enfin , Renaud s'arrête ; l'Infidèle tremblant à son aspect attend avec effroi l'assaut dont il est menacé.

Non-loin delà , étoit une poutre im-

menſe : d'un bras què le fardeau le plus peſant ne ſauroit étonner , le héros la fait mouvoir contre la porte & par des chocs redoublés tente de l'enfoncer.

Le marbre , les métaux les plus durs ne peuvent réſiſter à ſes efforts. Les gonds ſont attachés , les ferrures ſont rompues & la porte tombe. Ainſi frappe le béliet ; ainſi tonnent les machines redoutées qui portent la foudre & la mort. Le vainqueur s'élance dans le temple & des flots de Chrétiens ſe précipitent ſur ſes pas.

Ce temple jadis auguſte & tout plein de l'Etre-ſuprême eſt inondé de ſang & ſouillé de carnage. O céleſte juſtice ! tes vengeances pour être lentes & tardives n'en ſont que plus terribles. C'eſt toi qui dans des cœurs ſenſibles allumes le feu de la colere ; c'eſt toi qui fais mouvoir les bras & le fer des Chrétiens. L'impie lave de ſon ſang le temple qu'il a profané.

Cependant Soliman marche vers la

tour de David, y entraîne avec lui le reste de ses guerriers & ferme les accès qui y conduisent. Aladin y accourt lui-même : » Viens, généreux Monarque, » viens, lui dit le Sultan, retirons-nous » dans ce dernier asyle.

» Tu peux y sauver de la fureur de » tes ennemis ta vie & ton empire.
 » — Hélas ! hélas ! s'écrie le malheureux » vieillard, la rage des barbares anéantit & ma ville & mon trône : j'ai » vécu, j'ai regné, tout est fini pour moi.
 » Nous ne sommes plus ; un jour dernier, un jour inévitable est arrivé pour » nous.

• — » Qu'est devenue ton antique valeur, lui répond le Sultan qu'attriste » son discours ? le fort peut à son gré » nous enlever une couronne ; mais la » gloire, mais l'honneur, est en nous & » survit à nos pertes. Allons Seigneur, » viens ici réparer tes forces & goûter » le repos ». Il dit : & docile à ses con-

feils, le vieux Monarque se retire, avec lui, dans la tour.

Soliman quitte son épée, saisit à deux mains une lourde massue; d'un air intrépide, il se poste à l'entrée & la défend contre les Chrétiens tous les coups qui partent de sa main sont affreux & mortels. Il tue, il renverse. A l'aspect de cette arme redoutable, tout plie, tout recule épouvanté.

Raymond s'avance suivi d'une troupe audacieuse. Le généreux-vieillard court au périlleux passage & brave les coups meurtriers: il frappe le premier, mais il frappe envain. Soliman plus heureux lui laisse tomber sur le front sa pesante massue. Le héros renversé, tremblant, les bras étendus, va mesurer la terre.

La valeur renaît dans le cœur des vaincus. Les vainqueurs sont repoussés à leur tour, ou périssent à cette fatale entrée:
 « Amis, s'écrie Soliman, saisissez ce

» guerrier qui vient de tomber sous mes
» coups & faites-le prisonnier«.

Les Infidèles s'avancent pour exécuter ses ordres , les Chrétiens s'ébranlent pour défendre leur chef : d'un côté combat la fureur , de l'autre un tendre intérêt. Tous à l'envi redoublent des efforts dont la vie & la liberté d'un héros si fameux doivent être le prix.

Cependant Soliman obstiné dans sa vengeance eût enfin triomphé ; les boucliers , les casques , tout plioit sous le poids de sa massue. Mais un secours formidable vient soutenir les Chrétiens : Bouillon & Renaud de deux côtés opposés accourent & se réunissent dans le même point.

A la vue de la tempête qui le menace , au bruit affreux qui la devance , le Sultan rappelle ses guerriers dans la tour : lui-même il y rentre , mais il n'y rentre que le dernier. A travers la prudence qui le fait céder au péril , on voit encore percer l'audace de le braver.

Ainsi quand les vents mugissent ; quand le tonnerre gronde au sein d'une nue fillonnée d'éclairs , le berger attentif ramène ses troupeaux sous un abri tranquille : sa voix & sa houlette dirigent leurs pas & lui-même toujours derrière eux il les suit & les presse.

A peine Soliman a réuni ses soldats dans la tour : Renaud arrive renversant toutes les barrières & brûlant de cueillir de nouveaux lauriers. Il demande sa victime , la victime que le ciel & ses sermens ont promise à l'ombre de Suenon.

Son invincible bras alloit attaquer le dernier boulevard des Infidèles ; le Sultan peut-être alloit être accablé dans son dernier asyle : mais déjà l'horison est enveloppé d'un voile obscur. Bouillon fait sonner la retraite & veut que le lendemain on recommence l'affaut.

La joie sur le front , il dit à ses guerriers : » L'Eternel a protégé nos armes ; nous avons vaincu , il ne nous

» reste plus qu'à consommer notre vic-
 » toire. Demain nous triompherons de
 » cette tour, seul & dernier espoir des
 » Infidèles. Allons , cependant , par de
 » tendres soins consoler les blessés & les
 » rappeler à la vie.

» Sauvons , sauvons ces héros dont
 » le sang nous donne une nouvelle pa-
 » trie : ces pieux devoirs conviennent
 » mieux à des Chrétiens que le pillage
 » & la vengeance. Hélas ! cette journée a
 » vu trop , beaucoup trop de carnage
 » & d'horreur ; elle a trop éclairé l'ava-
 » rice & la haine. Arrêtons le cours
 » d'un odieux brigandage & d'une fu-
 » reur qui nous déshonorent. Je le
 » veux. Que la trompette proclame mes
 » défenses «. •

Il dit & se retire dans le lieu où
 Raymond gémit encore du coup qu'il
 a reçu. Soliman , avec une égale audace ,
 rassuroit ses guerriers , relevoit leur cou-
 rage abattu & cachoit au fond de son
 cœur sa triste inquiétude : » Braves com-

» pagnons , leur disoit-il , soyons invin-
 » cibles en dépit de la fortune. L'espoir
 » vit encore pour nous & malgré les
 » vaines apparences qui vous effrayent ,
 » nos pertes sont légères.

» L'ennemi n'a conquis que des pier-
 » res & des ruines ; il ne tient dans
 » ses fers qu'une vile populace : Solime
 » nous reste. Elle est toute entiere dans vo-
 » tre Roi , dans vos cœurs , dans vos mains.
 » Votre Monarque vit toujours ; ses plus
 » généreux guerriers sont autour de lui :
 » une tour imprenable nous défend.
 » Laissons triompher les Chrétiens dans
 » une terre déserte , pourvu qu'enfin la
 » guerre leur soit funeste.

» Elle le fera. Insolens dans la prof-
 » périté , ils vont s'enivrer de carnage
 » & se plonger dans une affreuse débau-
 » che. Surpris au milieu du pillage &
 » des voluptés , ils seront accablés sous
 » les débris des murs détruits par leurs
 » mains. J'en ai pour garans le ciel
 » qui nous protège , votre valeur & les

» promesses de l'Egyptien qui en ce
 » moment s'approche & vient seconder
 » nos efforts.

» De cette tour , nous dominons les
 » édifices les plus élevés ; nous en ferons
 » pleuvoir des pierres sur nos ennemis.
 » Nos machines leur fermeront tous les
 » passages qui conduisent au tombeau
 » du Dieu qu'ils adorent ». Par ce dis-
 cours il ranime leur courage & fait
 renaître dans les cœurs une douce espé-
 rance.

Cependant Vafrin erroit au milieu
 des Egyptiens : au déclin du jour il
 étoit parti pour le camp dont il devoit
 épier les secrets. Au milieu des ombres
 de la nuit , sous un habit inconnu , il
 parcourut des routes solitaires. L'aurore
 n'avoit point encore éclairé l'orient de
 ses premiers feux que déjà il avoit laissé
 derrière-lui les murs d'Ascalon : l'astre
 du jour avoit mesuré la moitié de sa
 carrière quand il découvrit la formida-
 ble armée.

Il voit des tentes sans nombre & mille étendarts flottans dans les airs. Mille accens confus se font entendre; des cors, des tambours, cent autre instrumens barbares effrayent les airs de leur discordante harmonie. Les cris des chameaux & des éléphants se mêlent au hennissement des chevaux. Sans doute, dit Vafrin, toute l'Afrique, toute l'Asie sont ressemblées en ces lieux.

Il contemple d'abord le camp & les retranchemens : bientôt sans tenter des sentiers inconnus & de tortueux détours, il entre par la porte la plus spacieuse & affronte les regards de toute l'armée. Il fait des questions, il fait des réponses & toujours à la finesse, il unit le maintien le plus hardi & le sang froid le plus décidé.

Rien n'échappe à son œil curieux. Il compte les guerriers & les chevaux, il apprend le nom des chefs & observe l'ordre & la discipline du camp. Bientôt il porte plus loin ses vœux & son espoir :

il entreprend & vient à bout de pénétrer les desseins les plus secrets. Son heureuse adresse déguisée en simplicité lui ménage un accès jusqu'à la tente du Général.

La toile qui le couvre offre un passage aux regards & à la voix. Une ouverture qui répond à la partie la plus intérieure trahit les secrets du Général & le livre à la vue du spectateur curieux : Vafrin s'en approche de l'air d'un homme chargé de la réparer.

Emiren étoit debout , la tête nue , la cuirasse sur le dos , enveloppé d'un manteau de pourpre & la main appuyée sur sa javeline. Un peu plus loin, deux pages soutenoient son casque & son bouclier. Il fixoit un guerrier d'une taille gigantesque , dont le regard étoit farouche & l'aspect menaçant. Vafrin prête l'oreille ; il entend prononcer le nom de Godefroi & son attention redouble.

„ Tu es donc bien sûr, disoit Emiren , de donner la mort à Godefroi ?

» — Je le suis & je jure de ne revenir
 » jamais si je ne reviens vainqueur. Je
 » frapperai le premier coup. La seule
 » récompense que je demande , c'est de
 » pouvoir, au milieu du Caire , dresser
 » un trophée & y suspendre ses armes
 » avec cette inscription «.

Ces armes sont celles du Brigand François , du destructeur de l'Orient : Ormond les lui ravit en lui ravissant la vie , & il éleva ce trophée pour immortaliser le souvenir de cet évènement. » Non : répond
 » Emiren, le Calife doit un autre prix
 » à un exploit si rare : à la grace que tu
 » demandes il ajoutera tout ce que tu
 » as droit d'attendre de sa générosité.

» Prépare ton déguisement & tes armes ; le jour du combat approche «.
 — Tout est prêt. A ces mots ils se taisent tous deux. Vafrin demeure interdit & troublé : il songe quel peut être ce complot, quel peut être ce fatal déguisement & son esprit se perd dans les plus sinistres idées.

Il se retire plein d'une affreuse inquiétude & passe toute la nuit sans fermer la paupière. Au retour de l'aurore, tout le camp déploie ses drapeaux & se met en marche. Vafrin marche, & s'arrête avec eux; il erre encore d'une tente à l'autre & tâche de surprendre quelque nouvelle lumière.

Enfin sous un superbe pavillon, au milieu de ses femmes & d'une foule de guerriers, ses yeux rencontrent Armide qui l'air morne & le cœur gros de soupirs semble s'entretenir avec elle-même : sa tête est appuyée sur sa main, ses regards sont attachés à la terre ; on ne fait si elle pleure, mais ses prunelles sont mouillées & des perles liquides nagent dans ses yeux.

Vis-à-vis d'elle, Adrafte est assis, le regard fixe, sans mouvement & presque sans haleine. Ses yeux interprètes de ses desirs couvrent la Princesse & la dévorent : Tifapherne est auprès d'eux

les fixe tour-à-tour & brûle d'amour
& de rage : son teint mobile & chan-
geant se colore tantôt du feu de la ten-
dresse tantôt du feu de la jalousie.

Plus loin Altamor est entouré d'un
cercle de femmes ; il ne s'abandonne
point à l'ardeur d'un impétueux desir : son
œil discret erre mollement sur les divers
attraits d'Armide : quelquefois il s'arrête
sur une main charmante , quelquefois
sur sa bouche vermeille. Souvent il épie
des appas plus cachés & sous un voile
infidèle enfonce des regards curieux.

Armide enfin lève les yeux : la séré-
nité renaît sur son front : un sourire
céleste vient , comme l'éclair, percer le
nuage de sa douleur : » Généreux Adraf-
» te , quand je songe à votre valeur ,
» je respire & mon ame se soulève sous
» le poids qui l'accable. Mon cœur sa-
» voure une douce vengeance & ma
» colere flatte ma sensibilité.

» — Madame , éclaircissez ce front

» chargé d'ennuis & calmez votre dou-
 » leur : bientôt vous verrez à vos pieds
 » la tête de votre ennemi : bientôt ,
 » si vous l'aimez mieux , cette main
 » vengeresse vous l'amenera prison-
 » nier. Je l'ai promis , je le jure en-
 » core ». Tyfapherne qui l'entend gar-
 » de le silence , mais il est rongé de co-
 » lère & de dépit.

Armide reporte sur Tisapherne un doux
 regard : » Et vous, Seigneur ? lui dit-elle :

» — Moi , d'un pas timide , je marche-
 » rai de loin sur les traces de votre
 » héros , de votre incomparable ven-
 » geur. — Il a raison , replique l'Indien
 » furieux , il suivra de loin mes traces
 » & craindra de se mesurer avec moi ?

» Que ne puis-je , s'écrie Tyfapherne ,
 » me livrer au transport qui m'agite ?
 » que ne m'est-il permis de tirer ce fer ?
 » bientôt on verroit qui des deux doit
 » marcher le premier. Barbare ! je ne
 » crains ni ta valeur , ni tes vaines

» prouesses. Je ne crains que le ciel &
 » le funeste amour qui me consume «.
 Il se tait : Adraste se lève pour l'atta-
 quer ; mais Armide les arrête.

» Généreux guerriers , leur dit-elle ,
 » vous m'avez promis vos bras , pour-
 » quoi me ravir vos bienfaits ? vous êtes
 » mes vengeurs ; ce titre devrait vous
 » unir. Votre courroux m'offense & vos
 » outrages retombent sur moi «. Ainsi
 parle Armide ; & ces rivaux furieux
 plient sous le joug de fer qu'elle leur
 impose.

Vafrin a tout vû , tout entendu. Il
 va chercher ailleurs le secret affreux
 qu'un voile épais lui dérobe toujours.
 Il tente envain de l'arracher par des
 questions faites avec art : les difficultés
 irritent encore ses desirs. Il veut, ou l'em-
 porter, ou périr dans son entreprise.

Il invente mille moyens nouveaux ,
 mille ruses inconnues. Rien ne succède
 à ses vœux. Enfin la fortune tranche le

nœud qui l'embarrasse & dévoile à ses yeux le noir tissu du crime qui menace Bouillon.

Il revient dans les lieux où Armide est assise au milieu de ses vengeurs & d'une foule tumultueuse. C'est-là qu'il se flatte encore de trouver quelque lumière. Il aborde une jeune beauté avec un air qui annonce une liaison ancienne.

» Moi aussi , lui dit-il , je voudrois
 » être le Chevalier de quelque belle : je
 » pourrois , comme un autre , lui offrir
 » la tête de Bouillon ou de Renaud.
 » Demandez-moi celle de quelqu'un de
 » ces barbares , je vous la promets. . . .
 Il espere que la plainfanterie amenera
 bientôt des discours plus sérieux.

Mais il sourit & son sourire le trahit.
 Soudain une autre beauté le fixe &
 s'approche de lui : » Je veux , lui dit-
 » elle , te dérober à toute autre : tu ne
 » te repentiras point de m'avoir voué
 » ton amour. Je te choisis pour mon

» Chevalier & je veux dès-à-présent t'en-
» tretienir à l'écart.

Tous deux ils s'éloignent : » — Je
» t'ai reconnu Vafin , & tu dois aussi
» me reconnoître ». A ces mots, il se
trouble ; mais bientôt rappelant ses
esprits : » Je ne me ressouvrens pas, lui
» dit-il en souriant, de vous avoir ja-
» mais vue ; & pourtant ces traits ne
» font pas faits pour être oubliés ; tout
» ce que je fais c'est que mon nom ne
» ressemble point à celui que vous avez
» prononcé.

» Je suis né sur les fables brûlans
» de Biferte ; Lesbin est mon pere &
» je m'appelle Almanzor. — Je sais qui
» tu es & quel pays t'a vu naître : ne
» dissimule plus : je suis ton amie ;
» j'exposerois mes jours pour sauver les
» tiens : tu vois Herminie, la fille des
» Rois, l'esclave de Tancrede ton maî-
» tre & le mien.

» Deux mois entiers j'ai été confiée

» à ta garde ; mon cœur conserve avec
 » reconnoissance le souvenir de ton zèle
 » & de tes soins. C'est moi ; regarde-
 » bien , c'est moi-même «. Vafrin la fixe
 encore & l'a bientôt reconnue : » Ne
 » crains rien , lui dit-elle ; je te jure par
 » le soleil qui nous éclaire que je n'a-
 » buferai point de ta confiance.

» Moi-même j'implore ta pitié : il faut
 » que tu me rendes à mes premiers fers :
 » depuis que ma chaîne est rompue ,
 » malheureuse , au sein d'une affreuse
 » liberté , je n'ai coulé que de tristes
 » nuits & des jours déplorables. Si tu
 » viens en ces lieux pour observer ce
 » qui s'y passe , la fortune jamais ne
 » put être plus propice à tes desirs.
 » Je te révélerai d'importans mysteres &
 » une trame odieuse qu'aucune autre
 » ne pourroit te découvrir «.

Inquiet & rêveur , Vafrin garde un
 morne silence : il se rappelle Armide &
 ses perfidies. Que fait-il ? une femme

est volagè , indiscrette , elle veut , elle ne veut plus. Insensé qui s'endort sur la foi de ses promesses ! enfin il lui répond :
» Madame , si vous voulez me suivre
» je guiderai vos pas : partons & ne
» perdons plus , en discours inutiles , de
» précieux instans «.

Ils conviennent de partir aussitôt. Vaftrin se retire : Herminie se mêle parmi les femmes , y demeure quelques momens , affecte un air de gaieté , parle de son Chevalier & bientôt elle s'éclipse. Elle arrive au rendez-vous & tous deux à cheval ils fuyent loin du camp.

Déjà ils étoient dans un lieu solitaire & les tentes des Sarrafins dispa-
roissoient derriere eux : » Quel est , dit
» Vaftrin , ce noir complot qui menace
» les jours de Godefroi « ? Herminie
déploie à ses yeux la funeste trame :
» Huit guerriers , dit-elle , Ormond à
» leur tête , ont conspiré contre la vie
» de ce héros.

» Le jour qui décidera de l'empire
 » de l'Asie, ils se jetteront dans la mê-
 » lée , déguifés en François , la croix
 » fur leurs armes & vêtus comme les
 » gardes qui veillent autour de Bouil-
 » lon.

» A leurs casques feront attachées
 » quelques marques distinctives qui les
 » feront reconnoître pour Egyptiens.
 » Sous ce déguifement , au milieu du
 » combat, les traîtres enfonceront, dans
 » le fein de Godefroi , un fer empoi-
 » sonné.

» Moi-même , hélas ! j'ai servi leurs
 » barbares projets : ces mains , ces trif-
 » tes mains ont été forcées de tracer
 » le modèle de leur armure & de leurs
 » habits. Je fuis un camp fouillé par
 » le crime ; je fuis des tyrans qui me
 » font une loi de partager leurs forfaits.
 » Voilà Vafrin , la raifon qui m'oblige
 » à m'éloigner de ces lieux.

» Hélas ! ce n'est pas la feule . . . «.

A ces mots une rougeur involontaire couvre ses joues : elle baisse les yeux & ces derniers sons à demi articulés expirant sur ses lèvres. Vafrin veut lui arracher le secret que lui cache sa pudeur :
 » Ah ! Madame, lui dit-il, vous avez des
 » secrets que vous n'osez confier à ma
 » foi « ?

Un soupir s'échappe de son sein ; d'une voix tremblante & mal-assurée :
 » Fuis, dit-elle, impuissante pudeur ! je
 » ne reconnois plus tes loix. Eh pour-
 » quoi tenterois-je encore de cacher un
 » feu qui se trahit de lui-même ? il fut
 » un tems où je me devois ces égards ;
 » mais aujourd'hui , errante , fugitive ,
 » quel respect dois-je encore à des liens
 » que j'ai brisés « ?

Ensuite elle ajoute : » Dans cette
 » nuit funeste à moi-même , funeste à
 » ma patrie , je perdis bien plus que je
 » ne parus perdre : la ruine de mes
 » états , la chute de mon trône furent

» les premiers, mais ne furent pas les plus
» grands de mes malheurs. Cette nuit
» affreuse me ravit à moi même; elle
» me ravit, sans retour, mon cœur, ma
» raison & mes sens.

» Vafrin, tu t'en souviens, tremblante,
» éperdue, au milieu de tant de carnage
» & d'horreur, je courus à ton maître,
» au moment où il entroit dans mon
» palais; je me jetai à ses genoux :
» vainqueur indompté, lui dis-je, j'im-
» plore ta clémence. Je ne te demande
» point la vie, mais sauve du moins
» mon honneur & ma vertu.

» Il me présente sa main victorieuse :
» Princesse, me dit-il, votre espoir ne
» sera point trompé. Je serai votre dé-
» fenseur & votre appui. Je sentis
» alors, . . . je ne fais ce que je sen-
» tis : mais mon cœur fut pénétré d'une
» céleste douceur & bientôt mon ame
» toute entière fut en proie à un feu
» dévorant.

» Tancrède , par des soins assidus con-
 » soloit mes ennuis : il mêloit ses lar-
 » mes avec les miennes. Enfin un jour :
 » je vous rends , me dit-il , votre liber-
 » té , vos trésors. Hélas ! ce bienfait ,
 » Vafrin , n'en eut que l'apparence. En
 » rompant mes fers , il me ravit à moi-
 » même. Il me rendit de vaines richet-
 » ses , mais il usurpa sur mon cœur un
 » pouvoir despotique.

» Que l'amour a de peine à se cacher !
 » souvent , je te parlois de mon vain-
 » queur : instruit , malgré moi , d'une
 » foiblesse que je n'osois t'avouer : Her-
 » minie , me disois - tu , vous brûlez
 » d'une flamme secrète. Je m'en défen-
 » dois toujours , mais des soubirs tra-
 » hissoient mon cœur & peut-être mes
 » regards te révélèrent le feu dont j'étois
 » consumée.

» Malheureux silence ! ah ! que ne
 » cherchai-je alors un remède à mes
 » peines ; puisque je devois un jour ,

» pour les guérir , rompre inutilement
» le frein qui arrêtoit mes desirs. Enfin
» je partis : j'emportai dans mon cœur le
» trait qui l'avoit blessé. Je mourois ;
» quand l'amour , pour prolonger ma
» triste existence , brisa tous les liens de
» la pudeur.

» J'allai chercher ce vainqueur qui
» fit mes tourmens & qui seul pouvoit
» les finir : des cruels , des barbares ,
» arrêterent mes pas ; je pensai devenir
» leur proie : pour me dérober à leur
» fureur , je me sauvai dans un désert
» lointain : là , dans une cabane solitaire
» re , la houlette à la main , je vécus au
» milieu des bergers & des bois.

» Mais bientôt ce feu que la crainte
» avoit assoupi se ralluma dans mon
» cœur. Je tentai encore de me réunir
» à Tanocrède : un nouveau malheur que
» je ne pus éviter , me rendit à tous
» mes ennuis : des Egyptiens me pri-
» rent & m'emmenèrent à Gaza «.

» Ils me présentèrent à Emiren ; je
 » lui révélai ma naissance & mes dif-
 » graces ! il me plaignit. Je trouvai au-
 » près de lui & auprès d'Armide un asyle
 » respecté. Voilà , Vafrin , ma déplorable
 » histoire. Tant de fois captive , tant de
 » fois affranchie , je conserve , je chéris
 » encore mes premiers fers.

» O ciel ! si le héros qui m'a chargé
 » d'une chaîne que jamais rien ne pourra
 » briser , alloit me dire : esclave vaga-
 » bonde , va chercher un autre asyle...
 » s'il me repouffoit loin de lui !...
 » Ah ! puisse-t-il agréer mon retour &
 » me rendre à mes premiers liens « !
 Ainsi parloit Herminie. Ils marcherent
 toute la nuit & tout le jour foulageant
 par leurs entretiens les ennuis de la
 route.

Vafrin la conduisoit par des sentiers
 détournés & par la voie la plus courte
 & la plus sûre. Au moment où le so-
 leil alloit éteindre ses feux dans l'Océan ;

ils arrivent dans un lieu voisin de Solime : ils apperçoivent des traces sanglantes ; bientôt ils voient un guerrier étendu sur la poussière , le visage tourné vers le ciel & qui tout mort qu'il est semble menacer encore.

A ses armes, ils le reconnoissent pour un Infidèle : Vafrin s'éloigne. Plus loin, ses yeux en recontrent un autre : ah ! c'est un Chrétien , dit-il , il s'approche , il détache le casque ; » Ciel ! » c'est Tancrède ! c'est mon maître « !

A ces cris douloureux , au nom de Tancrède, l'infortunée Princesse sent déchirer son cœur : éperdue , forcenée , elle accourt. A la vue de cette tête pâle , décolorée , mais belle encore , elle s'élance & se précipite.

Un torrent de larmes coule de ses yeux ; des paroles entrecoupées de sanglots s'échappent de sa bouche : » Malheureuse ! où m'a conduit ma triste » destinée ? fatale vue ! spectacle à ja-

308 LA JÉRUSALEM

» mais funeste ! Tancrède , enfin tu m'es
» rendu ; mais hélas ! je te revois & tu
» ne me vois plus ! je suis présente à
» tes yeux , & tes yeux sont fermés pour
» moi ! en te retrouvant je te perds pour
» toujours.

» Infortunée ! l'eussai-je cru que ta
» vue dût jamais être un supplice pour
» moi ? Que ne suis-je privée de la lu-
» mière du jour ! hélas ! où est cette
» flamme qui animoit ces yeux , jadis si
» cruels , & si doux ? un voile éternel est
» étendu sur eux les roses de son
» teint , la sérénité de son front , que
» sont-elles devenues ?

» Mais quoi ? cette sombre pâleur
» me plaît encore. Ombre chérie ! si tu
» entends mes cris , pardonne à mon
» audace , pardonne à l'ardeur de mes
» desirs : je vais cueillir sur ces lèvres
» éteintes des baisers qu'amour m'avoit
» promis plus brûlans. Oui je veux , en
» dépit de la mort , rendre à ces lèvres froi-

» des & glacées une partie des feux
 » qui devoient les embrâser.

» O ! bouche qui tant de fois par
 » tes discours foulageas mes ennuis, souf-
 » fre qu'un dernier baiser mêle encore
 » quelques douceurs à mes derniers mo-
 » mens ! autrefois , peut-être , si j'eusse
 » encouragé tes dësirs , tu me l'aurois
 » donné ce baiser qu'il faut maintenant
 » que je dérobe. Permets que mes lè-
 » vres pressent tes lèvres & qu'en les
 » pressant j'exhale mon dernier soupir.

» Cher Tancrède , reçois mon ame
 » toute entiere , & qu'elle passe où re-
 » pose la tienne « ! Ses gémisse-
 » mens étouffent ses paroles & ses yeux
 » se fondent en larmes. Le visage du hé-
 » ros en est inondé. Il revient à lui-même , il entr'ouvre ses lèvres languissan-
 » tes ; un soupir échappé de son sein se
 » confond avec les soupirs de la Princesse.

Elle s'en apperçoit ; un rayon d'espé-
 » rance luit au fond de son cœur. —

» Tancrède ! mon cher Tancrède ! ouvre
 » les yeux , & reçois les larmes que je don-
 » ne à ton trépas. Regarde Herminie mou-
 » rante à côté de toi ! attends ; mon ame
 » va rejoindre la tienne ! attends ; c'est la
 » dernière faveur que je te demande «.

Tancrède ouvre ses yeux foibles & appésantis & les referme soudain. Herminie continue ses plaintes : » Il n'est
 » pas mort , s'écrie Vafrin , donnons-
 » lui des secours , nous lui donnerons
 » ensuite des larmes «. Il lui ôte son armure ; d'une main foible & tremblante , la Princesse secônde la sienne. Elle examine & fonde ses plaies. Son expérience & son art lui promettent de le rappeler à la vie.

Mais dans ce lieu solitaire , elle n'a que son voile pour envelopper ses blessures. Amour fournit à sa pitié une ressource nouvelle. De ses cheveux elle étanche le sang : de ses cheveux encore elle fait un lien pour bander ses plaies.

Le dyctame & lès plantes falutaires lui manquent , mais elle connoît des mots myftérieux qui peuvent charmer la douleur & la mort. Aux fons que fa bouche prononce , le héros fort du mortel affoupiffement : il promène autour de lui un regard curieux : il voit fon fidèle Vafrin , il voit Herminie que fes yeux ne reconnoiffent point encore.

» Vafrin ! dit-il , comment , & de-
 » puis quand dans ces lieux ? Et toi ,
 » qui es-tu , beauté , dont la main dai-
 » gne me fecourir « ? Partagée entre
 l'inquiétude & la joie , Herminie foupire
 & rougit : » Tu le fauras , lui dit-elle ;
 » mais , en ce moment , ton état demande
 » le filence & le repos. Je te promets
 » la vie , prépare à mes foins la récom-
 » penfe qui leur eft due «. A ces mots
 elle s'affied & fur fes genoux reçoit la
 tête de Tancrede.

Cependant Vafrin fonge aux moyens
 de reconduire fon maître dans le camp

avant que la nuit plus sombre ait enveloppé la terre. Mais soudain une troupe de guerriers s'avance ; ce sont les soldats de Tanocrède : ils étoient avec lui quand il défia le Circassien ; mais dociles à ses ordres , ils n'osèrent suivre ses pas. Leur zèle , qu'allarme son retard , les ramène sur ses traces.

D'autres encore viennent après eux : sur leurs bras mollement entrelacés , ils le reçoivent & le soutiennent : „ Et le „ généreux Argant , dit Tanocrède ! il „ restera donc la proie des corbeaux & „ des vautours ? non , de grace ne le „ laissez pas en ces lieux ; rendons à ses „ tristes restes les honneurs suprêmes & „ à sa valeur le tribut d'éloges qui lui „ est dû.

„ Ma haine ne survit point à son „ trépas. Il est mort en héros ; & nous „ lui devons bien ces foibles hommages „ qu'on paie à la vertu qui n'est plus „ Des soldats , à ces morts , prennent en-

tre leurs bras le corps d'Argant & suivent Tancrede chargés de ce pesant fardeau. Vafrin, en gardien fidèle, marche à côté d'Herminie.

» C'est à Jérusalem que je veux aller,
 » dit le guerrier ; s'il faut que le flam-
 » beau de mes jours s'éteigne , j'expirerai
 » du moins plus près du tombeau
 » de mon Dieu. Il me semble que de-
 » là, mon ame avec moins d'efforts
 » s'envolera dans le ciel. Heureux en
 » mourant de voir ces lieux où m'appelloient
 » mes vœux & mes sermens « !

Il dit : on le porte à Solime ; on l'y dépose sur un lit où il s'endort d'un sommeil tranquille. Non loin de lui, Vafrin donne à la Princesse un asyle secret & inconnu, lui-même, il va trouver Godefroi & sans obstacle pénètre jusqu'à lui , quoique dans ce moment le héros profondément occupé de son entreprise, pèse dans la balance ses espérances & ses craintes.

Il est assis sur le bord du lit où repose Raymond. Un cercle des guerriers les plus puissans & les plus sages sont autour de lui. Vafrin parle & tous se taisent pour l'entendre : » J'ai pénétré,
 » Seigneur, dans le camp des Infidèles.

» N'attends pas que je te dise le
 » nombre de leurs soldats ; les plaines,
 » les montagnes, les vallées en sont
 » couvertes. J'ai vu la terre, au loin,
 » dépouillée de ses moissons : j'ai vu
 » tarir les fleuves & les fontaines : la
 » Syrie n'a point assez d'eaux pour
 » éteindre leur soif, ni de bled pour les
 » nourrir.

» Mais cette innombrable armée n'est
 » presque toute qu'un ramas inutile,
 » sans discipline & sans ordre : ils ne
 » savent point manier le fer & lancent
 » de loin des flèches impuissantes. On y
 » voit cependant quelques guerriers d'é-
 » lite qui marchent sous les drapeaux
 » Persans. On y voit une troupe peut-

» être encore plus formidable , c'est la
 » troupe immortelle du Calife.

» Immortelle, en effet , puisque tou-
 » jours le même nombre la compose &
 » que toujours un nouveau foldat rem-
 » place le foldat qui vient de périr. Emiren
 » commande l'armée , Emiren qui en
 » prudence , en valeur , n'a peut-être point
 » d'égal. Son maître lui ordonne de tout
 » tenter pour engager un combat.

» Après demain , peut-être , l'ennemi
 » sera dans ces lieux : ... Renaud , songe
 » à défendre ta vie , on brûle de te
 » l'arracher : Armide a promis sa main
 » à qui lui apportera ta tête & les plus
 » fameux guerriers ont juré de l'abattre.

» On compte parmi eux le Roi de
 » Samarcande , le vaillant Altamor :
 » on y compte Adrafte , le gigantesque
 » Adrafte dont les états touchent aux
 » portes de l'aurore ; guerrier barbare ,
 » inhumain , qui au lieu de courfier
 » monte un superbe éléphant ; & Tifa

» pherne encore, que la renommée place
 » au rang des héros les plus redoutés «.

Il dit : Renaud s'enflamme, ses yeux étincellent : déjà il voudroit être au milieu des ennemis : il ne peut plus se contenir ni captiver l'ardeur qui le transporte : » Seigneur, ajoute Vafrin, en se retournant vers Bouillon, je ne t'ai rien dit encore : un secret plus affreux me reste à dévoiler : on aigüise, contre toi, le poignard de la trahison «.

Il lui révèle le complot qui menace ses jours, les armes, le poison, le fatal déguisement & la récompense promise au crime. Tous l'interrogent ; il leur répond à tous. Le silence succède : enfin Bouillon s'adressant à Raymond :

» Comte, lui dit-il, quel est ton avis ?

» — Je ne crois plus qu'il faille demain recommencer l'assaut : investissons la tour & fermons-en la sortie à l'ennemi. Cependant faisons reposer nos troupes & préparons-nous à

» un

» un combat qui doit décider du sort
 » de l'Asie : songe toi-même s'il vaut
 » mieux aller chercher l'Egyptien ou
 » l'attendre.

» L'objet le plus important pour
 » nous, c'est ta vie : par toi nous fom-
 » mes sûrs de vaincre , par toi nous
 » sommes sûrs de régner : sans toi, qui
 » fera notre guide ? quel sera notre ap-
 » pui ? Pour reconnoître les perfides qui
 » menacent tes jours , fais changer à tes
 » Gardes d'habillement & d'armure ; le
 » crime se trahira de lui-même.

» — Je retrouve dans tes conseils tou-
 » te ta sagesse & toute ton amitié. Je
 » prononce ce que tu n'oses décider ;
 » nous marcherons à l'ennemi : les vain-
 » queurs de l'Orient ne doivent point
 » se cacher derrière un rempart ou dans
 » des retranchemens : c'est dans la plai-
 » ne , c'est à la clarté du jour , que nous
 » devons montrer à ces impies notre
 » valeur & notre audace.

» Ils trembleront au seul souvenir de
» nos triomphes : notre aspect , l'éclat
» de nos armes , acheveront leur défaite.
» Sur leurs débris , nous asseoirons les
» fondemens de notre empire. Bientôt
» la tour se rendra d'elle-même , ou
» cédera sans peine à nos efforts «. A
ces mots , Bouillon se tait ; & tous vont
goûter le repos qu'amènent le silence &
la nuit.

Fin du dix-neuvième Chant.



LA
JÉRUSALEM
DÉLIVRÉE.



CHANT XX.

DÉJÀ le soleil avoit rappelé les mortels à leurs travaux ; déjà son char conduit par les heures avoit mesuré une partie de sa carrière. Soudain , du haut de la tour où ils se sont réfugiés , les Infidèles apperçoivent un nuage lointain qui s'avance & roule vers Solime. Bien-

tôt ils reconnoissent les Egyptiens & le secours qui leur est promis. Sous les pas de cette immense armée , vole un tourbillon de poussiere; la plaine & les collines disparoissent.

A cet aspect, les assiégés poussent des cris d'allégresse. Tels , aux rives de la Thrace , à l'approche des hivers , des bataillons de grues s'agitent & par leurs cris saluent la chaleur qu'ils vont chercher dans de plus heureux climats. L'espérance ranime leur courage & leur vigueur : ils lancent des flèches, ils vomissent des outrages & des blasphêmes.

Les Chrétiens ont bientôt compris d'où naissent ces nouveaux transports & cette subite audace. Ils portent leurs regards dans la plaine ; ils voient l'ennemi qui s'avance : soudain une généreuse ardeur les enflamme; ils crient : aux armes ~~aux armes!~~ la jeunesse impétueuse se presse autour de Bouillon & frémissant de rage : » Donne , Seigneur, donne-nous, s'é-
» crie-t-elle , le signal du combat «.

Mais le héros résiste à leur impatience & me un frein à leur audace : il ne permet pas même que par de légers combats on essaie la fortune. » Après » tant de fatigues , leur dit-il , donnons » du moins un jour au repos «. Peut-être aussi veut-il nourrir dans ses ennemis une confiance imprudente.

Chacun prépare ses armes , en attendant que l'aurore trop lente ait, enfin, rallumé ses feux. Jamais l'air ne fut si pur , jamais le ciel ne fut si brillant. Tout rioit dans la nature : le soleil plus majestueux répandoit toutes ses clartés ; il sembloit qu'il voulût contempler, sans voile, les exploits qui devoient illustrer cette journée.

Aux premiers rayons du jour, Godefroi fait marcher son armée en ordre de bataille. Raymond doit veiller sur la tour & contenir les assiégés. Sous lui , sont ses Gascons & une foule de Chrétiens qui du fond de la Syrie sont venus rendre hommage à leurs libérateurs.

On lit sur le front de Godefroi le préface assuré de la victoire : un céleste éclat brille dans tous ses traits ; jamais il ne parut si auguste & si grand : la fleur de la jeunesse renaît sur son visage ; son regard , son maintien , tout annonce qu'il est au-dessus des vulgaires mortels.

Bientôt , l'Egyptien est en présence. Godefroi fait occuper une colline qui s'étend à sa gauche & se prolonge derrière lui. Dans la plaine , il forme un front large & menaçant. L'infanterie est au milieu , & la cavalerie sur les ailes.

A sa gauche , il place les deux Robert ; son frere est au centre ; lui-même il commande la droite. C'est dans ce poste , que les plus grands dangers doivent se réunir ; c'est-là , que l'ennemi doit porter ses plus terribles efforts : c'est par là qu'il peut tenter d'envelopper les Chrétiens.

Sous lui , sont les Lorrains & l'élite de ses soldats. Entre les cavaliers , il place des fantassins accoutumés à com-

battre au milieu des chevaux. Non loin delà , est un escadron d'aventuriers & d'autres guerriers fameux sous les ordres de Renaud.

» La victoire , lui dit Godefroi , est
 » dans tes mains ; c'est de toi que dépend notre sort : tiens ta troupe cachée à l'ombre de ces ailes. Au moment où l'ennemi s'approchera , fonce tout-à-coup sur lui & fais évanouir ses projets. Sans doute , il voudra nous envelopper «.

Delà , sur un coursier rapide il vole de rang en rang : son visage est découvert ; la terreur est sur son front & l'éclair dans ses yeux : il rassure les courages ébranlés ; il affermit ceux qui espèrent : il rappelle au brave ses exploits , à l'audacieux ses prouesses : aux uns il promet des récompenses , aux autres des honneurs.

Enfin il s'arrête sur une éminence à la tête de son armée & adresse à ses guerriers ce discours qui les enflamme.

324 LA JÉRUSALEM

Sa rapide éloquence roule comme un torrent qui, grossi par la fonte des neiges, se précipite du sommet d'une montagne.

» Illustres vainqueurs de l'Orient ;
» fléaux de l'impiété , voici enfin le
» dernier de nos combats ; voici le
» jour désiré si long-tems : le ciel ras-
» semble aujourd'hui tous vos ennemis
» pour les livrer tous , à la fois , à vos
» coups.

» Que de victoires réunies dans une
» seule ! que de travaux , que de fati-
» gues nous épargne l'Eternel ! que
» l'aspect de cette immense multi-
» tude ne vous inspire aucune ter-
» reur. Divisée , sans harmonie , sans
» discipline , elle s'embarrassera elle-
» même. A tant de bras , il manquera
» le courage qui les fait mouvoir &
» cet ordre qui les dirige & les rend
» utiles.

» La plupart , sans vigueur , sans
» adresse , arrachés à l'oïveté ou à de

» vils emplois , n'apportent que leur
 » lâcheté & leur inexpérience. Déjà de
 » leurs mains tremblantes , je vois tom-
 » ber les épées , les boucliers & les en-
 » feignes. Dans leurs sons incertains ,
 » dans leurs mouvemens équivoques ,
 » je vois leur perte & notre triomphe.

» Ce guerrier couvert d'or & de pour-
 » pre qui les commande & dont le re-
 » gard est si fier , a vaincu peut-être
 » des Arabes & des Maures : mais sa
 » valeur ne résistera point à la nôtre.
 » Au milieu du trouble & de la con-
 » fusion , que peut-il attendre de son
 » courage & de son habileté ? il ne
 » connoît point ses soldats , il leur est
 » inconnu ; il en est peu d'entre eux
 » auxquels il puisse dire : tu étois-là , j'y
 » étois avec toi.

» Moi je commande à une troupe
 » choisie : jadis votre compagnon , au-
 » jourd'hui votre chef , j'ai combattu ,
 » j'ai triomphé avec vous. En est-il
 » parmi vous dont je ne connoisse la

326 LA JÉRUSALEM

» patrie & la naissance ? Quand vos
» flèches volent dans les airs, en est-il
» une dont je ne puisse dire : c'est un
» François , c'est un Irlandois qui l'a
» lancée ?

» Je ne vous demande point des ex-
» ploits nouveaux ; foyez tels que jè
» vous ai vus : ayez votre zèle accou-
» tumé , souvenez-vous de votre gloire ,
» de la mienne , de celle de Jésus-
» Christ. Allez , frappez ces impies ,
» foulez aux pieds leurs cadavres san-
» glans & sur leurs débris affermissiez
» notre conquête. Pourquoi vous arrê-
» ter encore ? je le lis dans vos yeux ;
» la victoire est à nous «.

A ces mots , un rayon de lumière vient former un cercle autour de sa tête. Tel brille un éclair ; ou telle encore une étoile détachée du front de la nuit se plonge dans le sein des eaux. Ce rayon parut aux Chrétiens le présage assuré du diadème que devoit un jour ceindre Bouillon.

Peut-être , s'il est permis à un mortel de sonder les célestes mystères , peut-être , ce fut l'ange tutélaire du héros qui descendit du séjour des immortels & le couvrit de ses ailes. Cependant l'Egyptien avec non moins d'ardeur ordonnoit son armée & encourageoit ses soldats.

Il avoit , comme Godefroi , placé son infanterie au milieu & sa cavalerie sur les ailes. Il commande à la droite ; Altamore à la gauche ; Muléassém est au centre & derrière - lui Armide & son brillant cortège.

Sous Emiren , se rangent le farouche Adraсте & Tisapherne & la troupe immortelle. A la gauche , avec Altamore , sont les Rois de Perse & d'Afrique & les deux Monarques Ethiopiens. Leurs nombreux escadrons peuvent se déployer dans un plus vaste espace ; c'est delà que la fronde doit lancer les pierres & l'arc décocher les flèches.

Le Général court de rang en rang ; il parle à ses soldats par lui-même ou

par ses interprètes : il mêle les reproches & les louanges, les promesses & les menaces : » Pourquoi , dit-il à l'un ,
 » ce visage consterné ? que crains-tu ?
 » que peut un seul contre cent ? notre
 » ombre , nos cris seuls mettront en fui-
 » te cette poignée de soldats.

» J'aime ton audace , dit-il à l'autre ;
 » généreux guerrier , va reprendre
 » la proie que des barbares nous ont
 » enlevée «. Quelquefois il évoque la
 patrie ; il présente à leurs yeux son
 image pâle , défigurée & le tableau
 de leurs familles suppliantes, éperdues :
 » Ta patrie , te parle & t'implore par
 » ma voix.

» Sauve mes loix , te dit-elle , sauve
 » mes temples. Ne permets pas qu'ils
 » soient fouillés de mon sang. Arrache
 » les filles tremblantes aux outrages
 » d'un soldat effréné : défends les cen-
 » dres & les tombeaux de tes ayeux
 » de l'impiété qui va les profaner ; vois
 » les vieillards appesantis par l'âge qui

» déplorent leur foiblesse & te mon-
 » trent leurs cheveux blancs. Vois ton
 » épouse en larmes, qui te montre son
 » sein , tes enfans & ce lit confident
 » de vos chastes amours « !

Il dit à d'autres : » L'Asie remet dans
 » vos mains sa gloire & sa vengeance ;
 » c'est de vous qu'elle attend le sévère
 » mais juste châtiment de ces barbares
 » qui l'ont ravagée «. Ainsi en diverses
 langues & par divers motifs , il allume,
 dans ses guerriers , l'ardeur du combat.
 Mais déjà les deux chefs se taisent &
 les deux armées ne sont plus séparées
 que par un espace étroit.

Quel étonnant spectacle ! le signal
 est donné ; tout s'ébranle : les enseignes
 & les drapeaux flottent dans les airs.
 Les vents agitent les mobiles panaches :
 l'or & l'acier frappés des rayons du
 soleil portent au loin les éclairs & la
 terreur.

Tout est hérissé de piques & de ja-
 velots ; les arcs sont tendus , les lances

332 LA JÉRUSALEM

sont en arrêt , les traits sifflent , les frondes résonnent , les courtiers écament & s'enflamment de la haine & de la fureur dont leurs maîtres sont animés. Ils bondissent , ils frappent la terre & leurs naseaux brûlans vomissent la flamme & la fumée.

La beauté de ce spectacle en égale l'honneur. Malgré les alarmes qu'il inspire , un charme secret y fixe les yeux. Le son terrible de mille instrumens frappe encore les oreilles qu'il étonne. Cependant l'armée Chrétienne , moins nombreuse , offre un aspect plus imposant. Leurs armes ont plus d'éclat , un souffle plus guerrier anime leurs trompettes.

Bouillon , le premier , fait sonner la charge. L'Egyptien répond & accepte le combat. Les Chrétiens à genoux invoquent l'Eternel & baissent la poussière. Bientôt la plaine disparaît : on se presse , on se mêle & de tous côtés volent la fureur & la mort.

Quel guerrier parmi les Chrétiens frappa les premiers coups ? Quelle main cueillit les premiers lauriers ? ce fut la tienne , ô Gildippe ! le ciel livre au bras d'une femme le grand Hircan , le souverain d'Ormus : tu lui perces le cœur ; il tombe & en tombant il entend les ennemis vanter le coup qui lui ravit la vie.

La lance de l'amazone est brisée : d'une main vigoureuse , elle saisit son épée , se précipite au milieu des Persans , ouvre & renverse les rangs les plus ferrés. Elle atteint Zopire à la ceinture & partagé en deux elle l'étend sur la poussière. Elle frappe Alarcon à la gorge & lui coupe le canal des alimens & de la voix.

Artaxerxe roule sans connoissance ; Argée expire : Ismaël voit trancher les nerfs qui attachent sa main à son bras. Les rênes de son coufier flottent sur son col ; l'animal libre du frein qui

le captivoit, fuit au milieu des rangs & y porte le désordre.

Ces guerriers, cent autres encore dont les noms sont ensevelis dans l'oubli, tombent sous le fer de l'amazone. Les Persans l'entourent, la pressent & la menacent : déjà ils se disputent l'honneur de sa défaite : mais le fidèle Odoard dont la tendresse est alarmée, accourt pour la soutenir & la défendre. Tous deux réunis, ils sentent redoubler leurs forces & leur courage. ●

Généreux époux ! vous donnâtes un spectacle nouveau dans les combats. Chacun de vous oublie ses propres dangers, pour sauver, pour venger une vie qui lui est plus précieuse que la sienne ! Gil-dippe repousse les coups qui menacent le tendre Odoard. Odoard couvre Gil-dippe de son bouclier : il présenteroit, s'il le falloit, son sein tout nud aux armes dirigées contre une tête si chère.

Sous les coups du guerrier tombent

& l'audacieux Roi du Bécán & Alvante qui osa frapper Gildippe. Gildippe fend la tête au brave Arimon qui menaçoit les jours de son époux.

Cependant le Roi de Samarcande faisoit parmi les Chrétiens un ravage encore plus affreux : autour de lui , tout tombe , tout périt ; ce qui échappe à son épée expire sous les pieds de son coursier : heureux qui meurt tout entier d'un seul coup & ne gémit pas encore sous le poids du fougueux animal.

Altamore moissonne & le vigoureux Brunellon & le gigantesque Hardouin. Le premier a la tête fendue & les morceaux sanglans en retombent sur l'une & l'autre épaule. Le second , par un bizarre effet de sa blessure , est forcé de rire en expirant.

Une foule d'autres guerriers tombe sous les coups de l'homicide épée. Genton , Gaston , Guy , le généreux Rosemond confondent ensemble leurs der-

niers soupirs. Qui pourroit compter les victimes d'Altamore ? Qui pourroit dire tous ceux que son courfier écrase sous ses pieds ? combien de blessures diverses ? combien de morts différentes ?

Personne n'ose affronter ses regards ; personne n'ose le menacer : Gildippe seule revient sur lui : seule elle ose braver ce dangereux rival. Jamais Amazone sur les rives du Thermodon ne soutint un bouclier avec tant de vigueur & ne mania la hache meurtrière avec tant d'audace.

La première elle frappe l'Infidèle & du coup elle brise l'or & l'émail qui ornent son diadème. Le superbe Altamore est forcé de baisser la tête. La honte & le dépit l'enflamment & sa rapide vengeance efface aussi-tôt l'affront qu'il a reçu.

Il porte à Gildippe un coup affreux qui lui ôte le sentiment & presque la vie. Elle tomboit ; mais son fidèle époux accourt & la soutient. Soit hasard, soit

courage, l'Infidèle abandonne sa victime. Tel un lion généreux dédaigne un ennemi terrassé, le regarde & s'éloigne.

Pendant Ormond dont la main s'est consacrée aux forfaits , Ormond , sous l'habit qui le cache , s'est mêlé parmi les Chrétiens & avec lui les complices de sa perfidie. Tels, au déclin du jour , des loups avides de carnage tentent de surprendre un timide troupeau sous la ressemblance des gardiens fidèles qui veillent pour le défendre.

Ils s'approchent , & déjà le barbare a pénétré non-loin de Bouillon. Mais à la vue de sa cotte-d'armes : » Voilà , » s'écrie le héros , voilà le traître qui a » conjuré contre mes jours ! voilà ses » complices « ! Il dit ; & marche au perfide.

Il lui fait une mortelle blessure ; le scélérat immobile ne fait ni reculer , ni frapper , ni se défendre. Son audace est glacée ; un regard de Godefoi l'a pétrifié. Toutes les épées sont tournées

contre ces assassins ; toutes les flèches pleuvent sur eux. Sanglans , percés de coups , il ne reste de leurs corps que des lambeaux déchirés.

Couvert de ce sang odieux , Botillon se jette dans la mêlée & va chercher Altamore. Ce fier Persan enfonce & renverse les escadrons les plus ferrés. Devant lui , les Chrétiens disparaissent , comme on voit sur les bords de l'Afrique le sable voler éparé au gré des vents. Godefroi , par ses cris , par ses menaces arrête , ses soldats & fond sur le vainqueur qui les poursuit.

Tout se mêle à la fois : jamais le Simois ni le Xanthe ne virent , sur leurs bords , un carnage plus affreux. Baudouin & Muléassém se heurtent avec leur infanterie. A l'aile gauche , près de cette colline où combat Emiren , tout est en feu.

Le Général Infidèle & l'un des Robert se mesurent ensemble , leur valeur est égale. Moins heureux contre Adraсте ,

l'autre Robert voit son casque brisé & son armure en pièces. Tisapherne n'a point encore trouvé de rival digne de lui ; il court , il se précipite au milieu des rangs les plus ferrés & laisse partout le ravage & la mort.

La fortune balance encore les craintes & les espérances. La champ de bataille est couvert de débris d'épées , de lances & de boucliers. Tout est jonché de cadavres : les uns mordent la poussière , d'autres tournés vers le ciel semblent menacer encore. Presque tous sont percés de l'arme meurtrière qui leur ravit la vie.

Le coursier fidèle est étendu auprès de son maître : l'ami est couché auprès de son ami : le Chrétien , le Sarrafin , les vaincus , les vainqueurs , les morts & les mourans sont entassés & confondus. Les cris de la fureur , les murmures de la colère , les gémissemens , les sanglots se mêlent & forment des sons

338 LA JÉRUSALEM

confus , inarticulés , qui portent , dans l'ame , la terreur & l'effroi.

Ces armes si brillantes n'offrent plus qu'un aspect sombre & funeste : le fer n'étincelle plus , l'or a perdu son éclat ; les couleurs sont éteintes ; les cimiers sont brisés , les cottes-d'armes déchirées , sanglantes , ou couvertes de poussière.

Cependant les Arabes , les Ethiopiens & les Maures se déploient & s'étendent pour envelopper l'aile droite des Chrétiens. Déjà leurs archers & leurs frondeurs les inquiètent de loin. Mais soudain Renaud marche avec ses guerriers. Les tonnerres , les volcans , inspirent moins de terreur & portent moins de ravage.

Affimir , le brave Affimir se présente le premier à la tête de ses soldats battus. Renaud l'atteint au col & le renverse mort sur la poussière. A la vue du sang qu'il vient de répandre , il sent redoubler sa fureur & brûle de s'enivrer

de carnage. Quels prodiges de valeur ! que d'incroyables exploits !

La mort se multiplie sous ses coups & dévore plusieurs victimes à la fois. Les Infidèles consternés croient voir briller dans ses mains une triple épée. Tel, à nos yeux abusés par la rapidité du mouvement , le serpent paroît armé d'une triple langue. La terreur est dans tous leurs sens & leur montre par-tout le trépas.

Les tyrans de la Lybie confondent avec les deux Monarques Ethiopiens leur sang & leurs derniers soubirs. Enflammés par l'exemple de Renaud, ses illustres guerriers immolent une foule éperdue qui tombe à leur aspect : c'est moins un combat qu'un carnage. Au fer qui les frappe, les Sarrafins n'opposent que leur désespoir & leurs cris.

Bientôt la frayeur les chasse & les disperse : tout est en désordre , tout fuit. Le vainqueur attaché à leurs pas les

poursuit encore & achève leur déroute. Enfin las d'égorger une troupe fugitive & sans défense, le héros s'arrête & sent amollir son courage.

Tels ces vents fougueux qui ébranlent les collines & renversent les forêts, soufflent plus doucement dans la plaine : ou telles encore les vagues qui grondent & mugissent contre les écueils, reviennent expirer mollement sur la surface des ondes. La fureur de Renaud terrible à l'ennemi qui lui résiste, est désarmée par sa fuite.

Sa valeur qui dédaigne des victimes tremblantes & fugitives le ramène sur l'infanterie : soutenue jusqu'alors par les Arabes & par les Africains, leur désastre l'a laissée sans défense. Renaud & ses impétueux guerriers se précipitent sur elle, l'enfoncent & la renversent.

La tempête, avec moins de rapidité abbat les épis qui cèdent & plient sous ses efforts. Tout nage dans le sang, tout est

est couvert d'armes brisées , de cadavres déchirés & palpitans. Ce qui échappe au fer, expire sous les pieds des chevaux.

Renaud pénètre jusqu'au lieu où assise sur son char doré , les armes à la main , Armide étoit entourée de la foule de ses amans. Ses yeux ont bientôt reconnu son fatal ennemi. Elle arrête sur lui des regards où règnent la tendresse & la haine. Elle se glace , elle s'enflamme tour à tour.

Le héros reste un moment interdit à sa vue : il veut s'éloigner , mais les rivaux conjurés fondent sur lui , les uns l'épée à la main , les autres la lance en arrêt. Elle-même a déjà une flèche toute prête : le dépit hâte ses mains trop lentes, l'amour les retient & les arrête.

L'amour révolté dans son sein y rallume le feu qu'elle y tenoit caché. Trois fois elle essaie de tendre son arc , trois fois ses mains tremblantes se refusent à ce cruel emploi. Enfin le dépit l'emporte :

l'arc est tendu , le trait vole , mais le repentir vole après lui.

Elle voudroit qu'il reculât ; elle voudroit qu'il revînt percer son propre cœur. Etrange effet de l'amour dédaigné ! que seroit-ce s'il étoit vainqueur ? mais bientôt elle gémit de sa foiblesse & la fureur à son tour triomphe dans son cœur déchiré. Elle flotte partagée entre le desir & la crainte & fuit son trait des yeux.

Il va frapper la cuirasse du héros , s'y enfonce & s'y arrête. Renaud s'éloigne ; Armide croit qu'il la méprise ; furieuse elle lui lance des flèches toujours impuissantes. Amour cependant rouvre ses blessures & les rend plus profondes.

» Il fera donc , dit-elle , toujours
 » impénétrable à mes coups ? Sans dou-
 » te , comme son cœur , son corps est
 » ceint d'un rempart de diamant. Ni
 » mes flèches , ni mes regards ne sau-
 » roient l'atteindre & le blesser. Sans armes ,

» je suis vaincue ; les armes à la main
 » je la suis ; encore amante , ennemie , je
 » suis également l'objet de ses dédains.

» Vaines ressources, charmes impuif-
 » sans ! malheureuse ! ah ! tout cède à
 » son pouvoir & les forces des mortels
 » & les secrets de la magie. Déjà tous
 » les héros armés pour ma vengeance
 » ont plié sous ses efforts ou expiré
 » sous ses coups «.

Seule , sans défense , elle se croit déjà
 captive & chargée de fers honteux. Dans
 sa frayeur , elle oublie & son arc & ses
 flèches & l'art des enchantemens. Tel à
 la vue de l'aigle , prêt à le déchirer , le
 cygne timide tremble & se tapit contre
 terre.

Mais Altamore voit le danger qui la
 menace : pour voler à son secours , il
 abandonne ses Persans qui déjà plient
 & que sa présence arrête à peine. Il
 oublie sa gloire ; il oublieroit l'univers
 entier pour sauver l'objet qu'il adore.

Il protège le char mal-défendu & son

fer lui ouvre un large passage. Cependant ses soldats sont égorgés & mis en fuite par Renaud & par Bouillon. Il le voit , il en gémit , mais plus amant que guerrier , il assure la retraite d'Armide & revient donner aux siens un tardif & inutile secours.

Il ne retrouve , par-tout , que la terreur & la mort : mais la droite des Infidèles triomphe & les Chrétiens fuyent vaincus & dispersés. L'un des Roberts , sanglant , percé de coups , sauve à peine sa vie : l'autre est dans les fers d'Adrasfe. Ainsi la fortune partageoit les succès & les revers.

Godefroi rallie ses soldats & les ramène au combat. Les deux ailes victorieuses se rencontrent & se heurtent ; toutes deux teintes de sang , toutes deux enivrées d'un premier triomphe elles ont à défendre leur gloire & leurs lauriers. Le fort entre elles balance incertain.

Cependant Soliman du haut de la

tour contemploit cette scène de carnage & d'horreur : d'un œil inquiet il suivoit les mouvemens des deux armées, les jeux de la fortune & ses retours soudains.

Il demeure, un moment, interdit, immobile: bientôt son courage s'enflamme: il veut aussi partager les dangers & cueillir les lauriers que cette plaine sanglante offre à sa valeur. Soudain il s'arme :
» Allons , allons , s'écrie-t-il , partons
» sans différer , c'est aujourd'hui qu'il
» faut , ou vaincre , ou mourir. «.

Peut-être le ciel qui veut briser les derniers appuis des Infidèles & livrer aux Chrétiens leurs dernières victimes, lui inspire lui-même cette fureur : peut-être un secret pressentiment le pousse à braver la mort qui le menace. Ardent, impétueux , il ouvre la porte & présente, aux Chrétiens, la foudre & le trépas.

Seul il s'élance , seul il défie mille bras qui s'arment contre lui : déjà il est

au milieu des ennemis. Entraînés par son ardeur, tous les siens & Aladin lui-même se précipitent sur ses pas. Le lâche oublie ses craintes, le prudent s'abandonne, tout est animé moins d'espérance que de rage.

Que de Chrétiens expirent sous les coups du Sultan ! plus rapide que l'éclair son bras donne une mort inattendue. La terreur vole devant lui & déjà les Fidèles de Syrie tremblans, désespérés, vont passer du désordre à la fuite.

Avec moins d'épouvante & d'effroi les foldats de Raymond gardent encore leurs rangs. Surpris, accablés, ils voient le danger sans le braver ni le fuir. L'épée de Soliman s'enivre de sang, elle dévore les Chrétiens. L'aigle avec moins de fureur s'acharne sur sa proie ; un loup furieux fait moins de carnage dans une bergerie.

Aladin & ses guerriers marchent sur ses traces, & comme lui portent la terreur & la mort. Mais le généreux Ray-

mond vient soutenir ses soldats : il voit Soliman, il reconnoît son vainqueur, il le reconnoît & le brave.

O fatale vieillesse ! il retombe , encore une fois , sous la main qui l'a terrassé. Au même moment cent boucliers se lèvent pour le défendre , cent bras se lèvent pour l'accabler. Mais le Sultan s'éloigne & abandonne un ennemi qu'il croit mort & qu'il dédaigne.

Il porte ailleurs son fer meurtrier ; il frappe , il égorge , & se signale par d'incroyables exploits ; mais les victimes manquent à sa rage : toujours altérée de sang, elle l'entraîne à d'autres combats.

Il se précipite à travers les ruines des remparts & vole au champ de bataille. Mais ses soldats sont toujours animés de sa fureur & les Chrétiens toujours pleins de la terreur qu'il leur a inspirée. L'Infidèle veut achever son triomphe ; le Chrétien ne songe qu'à reculer sa défaite.

Déjà les Gascons plient ; déjà les Fi-

dèles Syriens sont dispersés. En fuyant, ils passent non-loin de l'asyle où repose le généreux Tancrède : leurs cris parviennent jusqu'à lui ; tout foible qu'il est, il se lève & promène ses regards sur Solime. Il voit le Comte de Toulouse étendu sur l'arène, ses troupes éperdues & fugitives.

La valeur ranime ses forces languissantes & enflamme le reste de son sang. D'une main il saisit son bouclier dont l'énorme poids ne surcharge point sa foiblesse ; de l'autre il prend son épée & court au combat.

» Où fuyez-vous, s'écrie-t-il ? mal-
 » heureux ! vous laissez votre maître aux
 » fers du Sarrafin ! les armes de Ray-
 » mond suspendues dans ses temples y
 » seront donc les monumens de sa gloi-
 » re & de votre honte ! Allez, retour-
 » nez en Gascogne ; dites au fils de vo-
 » tre Comte que son pere est mort &
 » que votre fuite a trahi sa vieillesse «.
 Il dit : & tout foible qu'il est, & sans

cuirasse, il sert de rempart à mille guerriers armés & pleins de vigueur.

De son immense bouclier il couvre Raymond ; là, viennent expirer tous les traits qu'on lui lance & tous les coups qu'on lui porte. De son épée le héros écarte les Infidèles & le vieillard respire sous son ombre.

Bientôt il se relève tout brûlant de colere & de honte : il promène autour de lui des regards étincelans & cherche le barbare qui l'a frappé. Il le cherche envain ; il frémit , & tourne contre les autres sa vengeance & sa rage.

Tous les siens revolent sur ses pas & s'enflamment du courroux qui l'anime. L'audace tenait au cœur des Chrétiens ; la terreur passe aux Infidèles & avec elle la fuite & le trépas. Raymond poursuit le cours de ses vengeances & cent victimes expient l'affront qu'il a reçu.

Pendant qu'il abbat les plus nobles têtes , le sort offre à ses yeux l'usurpa-

reur de Solime : il lui décharge sur le front un coup terrible & redouble vingt fois. Le vieux Monarque tombe & mord en expirant la terre sur laquelle il a régné.

Privés de leur double appui , les barbares s'abandonnent à leur terreur ou à leur désespoir. Les uns furieux se livrent eux-mêmes au fer des Chrétiens : les autres vont chercher dans la tour un refuge inutile. Le vainqueur y entre avec le vaincu & achève sa glorieuse conquête.

La tour est prise ; ses défenseurs expirent sur les degrés. Le Comte de Toulouse monte au sommet & à la vue des deux armées, il y arbore la Croix triomphante. Cependant Soliman est déjà loin des remparts & bientôt au milieu de la mêlée.

Il foule une plaine ensanglantée & des monceaux de cadavres. Tout présente à ses yeux l'empire de la mort & ses funestes triomphes. Il voit un courfier

qui erre sans maître & sans guide : il saisit les rênes , s'élance sur son dos & vole au combat.

Sa présence rend aux Sarrafins effrayés le courage & la vigueur : il ne brille qu'un moment , mais il brille comme la foudre qui laisse sur les débris des plus superbes édifices l'empreinte éternelle de son passage. Que de victimes expirent sous ses coups. Il en est deux dont le souvenir doit vivre au-delà des tems.

Gildippe ! Qdoard ! si mes vers peuvent aller aux siècles futurs , vos exploits , vos malheurs iront avec eux : tous les âges vanteront votre tendresse & vos vertus ; & les fidèles amans arroseront mes vers de larmes qu'ils donneront à votre trépas.

Gildippe se précipite au milieu du carnage ; de deux coups , elle atteint Soliman dans le flanc & perce son bouclier. Le cruel qui la reconnoît : » Voilà , » s'écrie-t-il , ce couple sans pudeur &

» sans vertu ! malheureuse ! ton aiguille
 » & ton fuseau te serviroient mieux que
 » ton épée & ton vil amant«.

Il dit : & plus furieux il lui porte un coup désespéré : son fer déchire ce sein qu'amour seul devoit blesser de ses traits. Soudain elle laisse tomber les rênes de son coursier , languit & chancelle. Odoard , le malheureux Odoard accourt pour la défendre & n'arrive que pour la venger.

Que fera-t-il dans son infortune ? la fureur , la tendresse le partagent & le déchirent. Il veut soutenir son épouse expirante , il veut punir son meurtrier. L'amour accorde la tendresse & la vengeance : d'une main , il embrasse sa chère Gildippe , de l'autre , il cherche à percer Soliman.

Mais trop foible pour remplir ces deux devoirs à la fois , il voit tromper , également , son amour & sa haine. Le Sultan lui coupe ce bras sur lequel s'appuie sa fidèle compagne : elle tom-

be & lui-même tombe avec elle.

Tel , sous les coups de la coignée ,
ou sous les efforts de la tempête , l'orme
expire avec la vigne qui lui est unie &
semble gémir sur ces pampres qui cou-
ronnoient sa tête & sur les raisins qu'é-
crase sa chûte.

Tel périt Odoard : il ne sent , il ne
plaint que le malheur de la tendre Gil-
dippe. Ils voudroient se dire un dernier
adieu ; les paroles expirent sur leurs lè-
vres & ils ne peuvent s'adresser que
de tristes soupirs. Tous deux ils se re-
gardent , tous deux ils se pressent encore
& s'embrassent. Un même instant voit
fermer leurs paupieres & leurs âmes
s'envolent ensemble au céleste séjour.

Soudain la renommée déploie son vol
& va semer cette funeste nouvelle. Re-
naud en est instruit , & par les cris , &
par un messager trop sûr. Le courroux ,
le devoir , la douleur , l'attachement ,
tout allume dans son cœur l'ardeur de
les venger. Mais le fier Adrasle vient

s'offrir à lui & présente à sa valeur un autre ennemi à combattre.

» Voilà, s'écrie le barbare, la victime
 » que demande mon bras ! je te recon-
 » nois à tes armes ; je t'ai cherché tout
 » le jour ; cent fois je t'ai vainement
 » appelé par ton nom : je vais porter
 » ta tête aux pieds de ma Divinité &
 » remplir mes vœux & sa vengeance.
 » Viens, ennemi d'Armide, viens faire,
 » avec son défenseur, assaut de fureur
 » & de courage « ?

Il dit : & décharge un coup meurtrier sur la tête du héros. Le casque résiste ; mais Renaud chancelle : lui-même, à son tour, il enfonce dans le flanc du barbare une mortelle blessure. Il tombe ce géant formidable, ce Monarque indompté & un seul coup a l'honneur de sa chute.

A cet aspect, tous les cœurs sont glacés d'horreur, d'épouvante & d'effroi. Soliman, Soliman lui-même se trouble & pâlit. Trop sûr de sa perte, il ba-

lance , il hésite & pour la première fois son cœur est étonné. O ciel ! tout reconnoît tes loix , tout obéit à ton invisible bras.

Il voudroit combattre , il voudroit se précipiter sur Renaud ; mais il ne retrouve plus son ardeur première ; il ne retrouve plus ses forces & sa vigueur : une terreur secrète éteint sa fureur & amortit son audace.

Tel un malade , dans le délire d'un sommeil agité , croit faire pour courir de pénibles efforts : mais ses mains & ses pieds se refusent à ses vœux : il voudroit parler , mais sa langue reste immobile & glacée. Mille pensées roulent dans le cœur de Soliman : aucune cependant n'est pour la retraite ni pour la fuite.

Renaud fond sur lui avec la rapidité de l'éclair & paroît à ses yeux , plus grand , plus terrible qu'un mortel. Soliman résiste à peine , mais il conserve , en mourant , tout son courage , & toute

356 LA JÉRUSALEM

sa fermeté. Il ne tente point de se dérober aux coups qui le menacent ; il ne lui échappe pas un gémissement : tout , en lui , respire encore la grandeur & la fierté.

Ainsi ce nouvel Antée qui , dans le cours d'une longue guerre , tomba souvent & se releva toujours plus terrible , tombe pour ne se relever jamais. Tout retentit du bruit de sa chute. La fortune , d'une main incertaine ne balance plus la victoire : elle-même se fixe au milieu des Chrétiens & combat sous leurs drapeaux.

La troupe immortelle , la dernière espérance de l'Orient , fuit elle-même & dément l'orgueil de son nom. Emiren arrête dans sa fuite celui qui porte l'étendard du calife : » Malheureux ! s'écrie-t-il , n'est-ce pas toi qu'entre mille » j'avois choisi pour porter l'enseigne » de mon maître ?

» Rimédon ! je ne te l'avois pas con-
» fiée cette enseigne pour la faire recu-

» ler. Lâche ! tu vois ton Général seul
 » au milieu des ennemis & tu l'aban-
 » donnes ! que veux-tu ? la vie ? reviens
 » avec moi ; la route que tu prends
 » conduit à la mort. Combattre est ta
 » seule ressource & le chemin de l'hon-
 » neur est le chemin de la vie «.

Rimédon revient la rage dans le cœur & la honte sur le front : la menace à la bouche , le fer à la main , Emiren ramène les autres , & la crainte de la mort leur fait braver la mort même. A la vue de ses troupes qui se rallient , sur-tout , à la vue de Tisapherne qui combat toujours , le Général sent renaître son espoir.

Ce jour a été pour Tisapherne un jour à jamais glorieux : les Normands ont été abattus , renversés sous ses coups. Garnier , Roger , Gerard ont expiré de sa main. Sûr d'une immortalité que lui ont acquis ses exploits , il dédaigne la vie & se précipite au milieu des plus grands dangers.

Il voit Renaud, il le reconnoît , quoique sa cotte-d'armes ait perdu sa couleur, quoique son aigle soit tout ensanglanté : » Voici, dit-il, le moment le » plus redoutable : ô ciel ! seconde mon » audace. — Armide ! sois témoin de mes » efforts. O Mahomet ! si je triomphe, » je fais vœu de suspendre les armes de » l'impie dans ta Mosquée «.

Ses vœux inutiles se perdent dans les airs ; & le sourd Mahomet n'entend point sa prière. Cependant il réveille son courroux & l'allume du feu de l'amour. Tel le lion farouche se bat les flancs & s'excite au carnage. Plein d'une force & d'une fureur nouvelles, il fond sur Renaud.

Renaud fond sur lui : Chrétiens , Sarrafins , tous reculent , tous oublient le combat pour contempler un combat plus terrible.

Tisapherne ne fait que frapper , mais Renaud frappe & fait des blessures. Le sang de l'Infidèle coule , son casque est

brisé, son bouclier l'abandonne : Armide voit son vengeur presque abattu : par-tout règnent la crainte & la terreur. Un moment va rompre le nœud fragile qui rassemble le reste de ses défenseurs.

Déjà la solitude est autour de son char : sa vengeance est trahie. Elle craint les fers, elle abhorre le jour : éperdue, furieuse, elle descend, monte sur un coursier & fuit ; mais elle emporte avec elle son courroux & son amour.

Telle fuyoit la Reine d'Egypte laissant son Antoine lutter contre le trop heureux Octave. Injuste à lui-même, mais fidèle à l'amour, Antoine abandonnoit la victoire pour suivre l'objet de sa flamme. Tisapherne aussi voudroit suivre la fugitive Armide, mais Renaud l'arrête.

En perdant la vue de la beauté qu'il adore, l'Infidèle croit avoir perdu la clarté du jour : désespéré il se tourne contre son ennemi & lui décharge un

coup affreux sur le front. Le héros chancelle & plie. Ainsi, dans les flancs de l'Etna, l'enclume tremble sous le lourd marteau du Cyclope.

Mais bientôt il se redresse & de son épée il perce la cuirasse de Tisapherne & lui enfonce la pointe dans le cœur : elle ressort entre ses épaules & ouvre à son ame fugitive une double issue.

Le vainqueur s'arrête & cherche encore des Chrétiens à défendre ou des Sarrafins à combattre. Mais tout a fui, tout est en désordre & les étendards roulent sur la poussière. Il suspend le carnage ; le feu qui l'animoit semble s'éteindre : calme & tranquille, il se rappelle cette beauté qui fuit seule & désespérée.

La pitié, la générosité l'intéressent à son sort : il se souvient qu'en la quittant il promet d'être encore son Chevalier, & soudain il vole sur ses pas. Cependant Armide s'est enfoncée dans un lieu solitaire où tout paroît favo-

table aux sinistres desseins que lui a inspiré son désespoir.

Elle rend graces au hasard qui a conduit ses pas errans dans cet asyle funeste & sombre. Elle descend, jette son arc, son carquois & ses traits : » Armes malheureuses ! dit-elle , armes impuissantes ! qui avez trahi ma vengeance , je vous abandonne ; restez ensevelies dans ces déserts.

» Ah ! parmi tant de flèches , n'en fera-t-il point une qui puisse se baigner dans le sang ? le cœur du barbare a été , pour vous , impénétrable ; osez du moins percer le sein d'une femme. je vous livre le mien nu & sans défense ; qu'il expie votre foiblesse & votre honte... » hélas ! il n'est que trop tendre..... amour le fait , jamais il ne put résister à ses coups.

» Donnez - moi la mort & je vous pardonne. malheureuse Armide ! quel sort est le mien s'il ne me

» reste que vous & mon désespoir!...
 » puisse du moins la mort guérir les
 » blessures de mon cœur & ma flam-
 » me s'éteindre avec ma vie!....

» Heureuse ! si ce poison funeste ne
 » vient point avec moi infecter les en-
 » fers!... amour ! amour ! abandonne
 » enfin ta proie ! que ma vengeance ,
 » que ma fureur seules m'en restent &
 » soient les compagnes éternelles de
 » mon ombre ! ou plutôt que
 » des sombres royaumes elles revien-
 » nent tourmenter le cruel qui m'a
 » dédaignée ! que dans l'horreur des
 » nuits elles troublent son sommeil &
 » répandent autour de lui la terreur &
 » l'effroi« !

Elle se tait : & résolue de mourir
 elle choisit le trait le plus perçant. Re-
 naud arrive , Renaud la voit prête à fi-
 nir sa cruelle destinée , déjà le fer à la
 main , déjà le visage couvert de la pâ-
 leur du trépas : il s'élance , il saisit ce
 bras qui va enfoncer la pointe mortelle.

Armide se retourne ; elle voit Renaud. Elle pousse un cri : ses regards , avec dédain , fuyent un visage qu'elle adore. Elle tombe & s'évanouit. Tel un lys à demi-coupé penche languissamment sa tête. Renaud la soutient d'une main , de l'autre il dénoue les nœuds de sa robe.

Des larmes de la pitié , il mouille & les joues & la gorge de cette beauté infortunée : elle revient à elle-même & soulève une paupière toute humide des pleurs de son amant. Telle une rose flétrie se ranime humectée des larmes de l'aurore. Trois fois ses yeux s'ouvrirent , trois fois ils se fermerent pour ne pas voir cet objet de haine & de tendresse.

D'une main languissante , elle essaye de repousser le bras vigoureux qui la soutient. Ses efforts redoublés ne font que serrer encore le nœud qui l'embrasse. Enfin arrêtée dans ces liens qui jadis lui furent si chers , qui peut-être

364 LA JÉRUSALEM

le font encore , elle verse un torrent de larmes , & toujours obstinée à ne pas regarder le héros , elle lui adresse ce discours.

» Barbare ! qui t'amène en ces lieux ?
 » toujours également cruel & dans ta
 » fuite & dans ton retour , tu me don-
 » ne la mort & tu veux prolonger ma
 » vie ! c'est toi qui cherches à sauver
 » mes jours ! ... à quels affronts , hé-
 » las ! à quels supplices réserves-tu la
 » malheureuse Armide ? ... je connois
 » des secrets que le traître ignore.
 » mais que peut une infortunée qui
 » ne peut pas même mourir ?

» Sans doute ta gloire feroit offensée ;
 » si on ne voyoit pas enchaînée à ton
 » char une femme qu'ont trahi tes fer-
 » mens & que ta force accable ? Sans
 » doute , le titre de son vainqueur fera
 » le plus beau de tes titres ? ... il fut
 » un tems où je te demandai la paix
 » & la vie. la mort seule aujour-
 » d'hui peut flatter ma douleur.....
 mais

» mais ce n'est pas à toi que je la de-
 » mande. Barbare ! la mort même me
 » seroit affreuse s'il falloit la tenir de ta
 » main !

» Va ! je saurai moi seule me sauver
 » de tes fureurs. Captive & chargée de
 » fers, les armes, le poison, les préci-
 » pices, le lacet funeste manqueront à
 » mon désespoir : mais pour mourir il
 » me reste des moyens que tu ne pour-
 » ras m'ôter. J'en rends grâces au ciel
 » qui me les inspire. Garde tes vaines
 » caresses le perfide ! comme il se
 » joue encore ! comme il tente de sur-
 » prendre ma crédulité « !

Renaud mêle les pleurs de la pitié
 aux larmes que l'amour & le dépit font
 couler de ses beaux yeux. » Armide ,
 » lui dit-il , calme ton cœur agité. Ce
 » ne font point des dédains , c'est le
 » trône que je te réserve. Moi ton en-
 » nemi ! . . . je suis toujours ton Cheva-
 » lier & ton esclave.

» Lis dans mes yeux , si tu refuses

» d'en croire mes paroles , tu y verras
 » la pureté de mon zèle. Je jure de te
 » replacer au trône où règnèrent tes
 » ayeux : ou plutôt si le ciel daignoit
 » répandre dans ton ame ses divines
 » clartés & t'arracher le bandeau de
 » l'erreur, il ne seroit point dans l'Orient
 » de puissance égale à la tienne «.

A ces prieres, à ces tendres discours,
 il mêle des larmes & des soupirs. La
 colere s'éteint dans le cœur d'Armide,
 il n'y reste que les feux de l'amour.
 Telle la neige se fond aux rayons du
 soleil ou au souffle des zéphirs : » Com-
 » mande à ton esclave, lui dit-elle, dé-
 » cide de son sort ; tes desirs seront ses
 » loix.

Cependant Emiren voit l'enseigne de
 son maître étendue sur la poussiere : il
 voit le brave Rimédon expirant sous
 les coups de Godefroi & tous ses guer-
 riers renversés ou fugitifs. Le désespoir
 ranime encore sa valeur : il va chercher
 la mort, mais il ne veut la recevoir que

d'une main qui puisse illustrer sa ~~sa~~ faire.

Il voit dans Godefroi seul un rival digne de lui. Soudain il se précipite & marche à lui sur des monceaux de victimes qu'il immole à sa vengeance :
 » Je viens, lui crie-t-il de loin , je viens
 » mourir sous tes coups : mais en tombant je tâcherai du moins de t'écraser
 » sous ma chute «.

Il dit : & tous deux ils fondent l'un sur l'autre. Godefroi a son bouclier percé & reçoit une blessure dans le bras gauche ; mais soudain il atteint Emiren à la joue : le Sarrafin chancelle , se redresse & retombe ensuite frappé du coup mortel.

La plaine n'offre plus que de tristes restes de cette immense armée : Bouillon poursuit sa victoire , mais bientôt il s'arrête à la vue d'Altamore sanglant & qui se défend avec les débris de ses armes rompues & fracassées. Cent bras le menacent ; cent lances le frappent à la fois : » Arrêtez Chrétiens , s'écrie Bouil-

» long & toi rends-moi tes armes, je
 » suis Godefroi «.

Ce guerrier qui jamais n'avoit avili
 son grand cœur par une bassesse , au seul
 nom d'un héros si fameux & si redouté :
 » Je me rends, lui dit-il : je dois cet
 » hommage à ta valeur. Mais la défaite
 » d'Altamore augmentera tes richesses
 » en augmentant ta gloire.

» Une tendre épouse t'offrira , pour
 » prix de ma liberté, toutes ses pierre-
 » ries & tout l'or de mes états. Le ciel ,
 » lui répond Godefroi , ne me fit point
 » un cœur avare. Garde les trésors de
 » l'Inde & de la Perse ; je ne fais point
 » mettre un prix à la vie de mes enne-
 » mis. Je suis venu conquérir & non
 » pas trafiquer dans l'Asie «.

Il dit ; & confie Altamore à ses Gar-
 des. Lui-même il poursuit les Infidèles :
 ils fuyent dans leurs retranchemens qui
 ne peuvent plus les défendre. Bientôt ils
 sont inondés de carnage : la mort erre
 dans toutes les tentes & ce pompeux amas

d'inutiles richesses que traînoit après lui l'Egyptien , nage dans les flots de son sang.

Godefroï triomphe ; le jour luit encore : il marche vers la cité dont il a brisé les fers pour y offrir à l'Éternel l'hommage de sa victoire. Les mains toutes teintes du sang qu'il vient de répandre , il entre dans le temple avec ses guerriers , il y suspend ses armes , & prosterné sur la tombe sacrée, il y acquitte sa reconnoissance & ses vœux.

Fin du vingtieme & dernier Chant.



APPROBATION.

JAi lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier, une Traduction de la *Jérusalem Délivrée* , qui m'a paru vraiment nouvelle. Ce Poëme si intéressant est rendu dans une prose précise , énergique , qui sans cesser d'être élégante , conserve autant qu'il est possible , la chaleur & la vivacité de la Poésie : le coloris y est joint à l'exactitude. A Paris ce 15 Novembre 1773.

LE TOURNEUR.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU , ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE. A nos amés & féaux Conseillers , les Gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de

notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT, notre amé le Sieur CONTI, ancien Professeur en notre Ecole Militaire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition qui a pour titre : *La Gerusalemme liberata del Tasso*, AVEC UNE NOUVELLE TRADUCTION DU MÊME POEME : & il Cicerone *Poëma in-duodecima Rima*, de l'Abbé Passeroni : s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui.

à peine de confiscation des Exemplaires contre-
faits , de trois mille livres d'amende contre chacun
des contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers
à l'Hôtel-Dieu de Paris , & l'autre tiers audit Ex-
posant ou à celui qui aura droit de lui , & de tous
dépens , dommages & intérêts , à la charge que
ces Présentes seront enregistrées tout au long
sur le registre de la Communauté des Imprimeurs
& Libraires de Paris , dans trois mois de la date
d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera
faite dans notre Royaume , & non ailleurs , en
beau papier & beaux caractères , conformément
aux Réglemens de la Librairie , & notamment à
celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq , à
peine de déchéance du présent Privilège ; qu'avant
de l'exposer en vente , le manuscrit qui aura
servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , sera
remis dans le même état où l'approbation y aura
été donnée , ès mains de notre très-cher &
féal Chevalier , Chancelier Garde des Sceaux de
France , le Sieur de MAUPEOU ; qu'il en sera
ensuite remis deux Exemplaires dans notre Biblio-
thèque publique , un dans celle de notre Châ-
teau du Louvre , & un dans celle dudit Sieur de
MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Pré-
sentes : DU CONTENU desquelles vous MANDONS
& enjoignons de faire jouir ledit Exposant &
ses ayant-causes , pleinement & paisiblement , sans
souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou

empêchement. VOULONS que la copie des Prê-
sentes , qui sera imprimée tout au long , au
commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit
tenue pour dûement signifiée , & qu'aux copies
collationnées par l'un de nos amés & féaux Con-
seillers , Secrétaires , foi soit ajoutée comme à
l'original. COMMANDONS au premier notre
Huiſſier ou Sergent sur ce requis , de faire
pour l'exécution d'icelles , tous actes requis &
nécessaires , sans demander autre permission , &
nonobſtant clameur de haro , charte normande
& lettres à ce contraires ; Car tel est notre plai-
sir. DONNÉ à Paris le neuvième jour du mois de
Mai , l'an de grace mil sept cent ſoixante-dix ,
& de notre règne le cinquante-cinquième. Par
le Roi en ſon Conſeil.

Signé , LE BEGUE.

*Regiſtré ſur le Regiſtre XVIII de la Chambre
Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs
de Paris. N°. 1186 , fol. 171 , conformément
au Règlement de 1723 , qui fait défenses , art.
41 , à toutes perſonnes de quelque qualité &
condition qu'elles ſoient , autres que les Librai-
res & Imprimeurs , de vendre , débiter , faire
afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs
noms , ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou
autrement , & à la charge de fournir à la*

*fusdite Chambre neuf Exemplaires prescrits par
l'article 108 du même Règlement. A Paris, ce
21 Mai 1770.*

BRIASSON, Syndic.

Je soussigné reconnois avoir vendu, cédé &
transporté pour toujours à M. Musier, fils, tous
mes droits au présent privilège, pour en jouir
en mon lieu & place comme de chose à lui
appartenante, selon les conventions faites entre
nous. A Paris ce 5 Octobre 1773.

GASPARD CONTI.

*Registré la présente cession sur le Registre
XIX de la Chambre Royale & Syndicale des
Libraires & Imprimeurs de Paris. N°. 267,
conformément aux anciens Réglemens, confir-
més par celui du 28 Février 1723. A Paris,
ce 12 Octobre 1773. Signé, C. A. JOMBERT,
père, Syndic.*

*Achevé d'imprimer pour la première fois,
le 16 Mai 1774.*

De l'Imprimerie de J. G. CLOUSIER,
rue Saint-Jacques, 1774.

Page 177, Tome II, après la
ligne 9, ajoutez :

„ Seigneur, dit Ubalde à Renaud, la
„ fuite, en ce moment, est indigne de
„ ta vertu. Armide vient armée de la
„ beauté, de la prière & des larmes. Quel
„ triomphe pour toi, si tu peux la voir,
„ l'entendre & te vaincre toi-même ! c'est
„ par des combats que la raison s'épure &
„ règne enfin sur les sens.

